

9e Année-No 1

Janvier 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

LES FRÈRES DE LAIT

par Edouard Cadol.

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les Missionnaires à la Côte de l'Ivoire. (Voir page 27).

Dans ce numéro : plus de cinquante articles traitant de actualité, de voyages et de choses de guerre. En plus deux éressantes nouvelles et l'astrologie gratuite pour ceux sont nés en janvier. Voir le sommaire complet à la page ante.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DE JANVIER 1916

	Pages
Nos Meilleurs Souhais	3
A Tous mes meilleurs voeux de bonne année (gravure)	4
Les Démolisseurs de Cathédrales	5
Les Araignées qui filent la Soie pour les Robes de nos élégantes	7
Le danger des Billets de Banque	8
Une nourriture peu agréable, mais substantielle	9
Guillaume II Poète	10
Le Club des Filles à marier	10
Les Travaux Féminins: Un élégant tapis de table à jeux	11
Le général Macard	12
La fabrication d'une Jardinière	13
Un Arlequin Couronné	15
La Garde Suisse des Villages	16
L'Artillerie Russe	17
De quoi est mort Napoléon Ier	18
Surveillez vos Robinets	19
Les atrocités Allemandes en Alsace	21
Une ancienne opinion	21
La vie d'un Enfant Prodige de génie	22
Une file pour vingt-cinq sous	22
Les fabuleuses richesses du Roi Salomon	23
Le Passé (poésie)	26
Les Missionnaires à la Côte de l'Ivoire	27
Pluie et Soleil	30
La Puissance des Vagues	31
Le Passage du Nil	34
ROMAN :	
<i>LES FRERES DE LAIT</i>	
par Edouard Cadol	35
L'appétit du Loup	80
Curieuse Tendence	82
Les Rêves et leurs Significations	83
L'invention du jeu de Billard	84
Superstitions d'Hiver	85
Ce que c'est qu'un Million	86
Ce que peut souffrir une Mère	87
Les Chinois rusés	97
Les Souris qui chantent	98
Au Centre de l'Afrique	99
Un enfant gâté	103
Une Féministe	112
Canons extraordinaires	113
La peine de mort en Chine	114
L'Astrologie Gratuite	115
Une nouvelle pâte à Barbe	119
L'exécution tragique d'un Belge	120
L'attaque d'une Tranchée	121
Education de Prince	124
La première prise de Robert Surcouf	125
Les Punaises Bruxelloises	129
La Légende des Roses	130
Les Fourrures qui viennent de la mer	131
La fête des Rois chez Louis XIV	136
Un chamois blanc	138
L'hécatombe des animaux à Fourrures	140
Déclaration d'un officier allemand prisonnier	142
Quelques Couples Royaux	144
La pêche aux Millions	144
Une bonne leçon	146
Les Héros ignorés	146

La Revue Populaire

Vol. 9, No 1

Montréal, janvier 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires.
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Nos Meilleurs Souhais

C'est du fond du coeur que le personnel de la **Revue Populaire** offre ses meilleurs souhaits à toutes les lectrices et à tous les lecteurs de ce magazine mensuel.

Que souhaiter, pour ne pas tomber dans la banalité des compliments échangés chaque année un peu partout avec plus d'habitude routinière que d'esprit de conviction?

Vous souhaiter à chacun d'être heureux comme un roi? Dame! je ne sais si cela ce serait demander beaucoup de bonheur pour vous à en juger par les soucis qui doivent occuper à l'heure actuelle toutes les têtes couronnées.

Et encore s'il ne s'agissait que de certains rois, ceux par exemple qui sont du côté des Alliés, le souhait serait certes acceptable mais quand on songe à quelques autres tels que le traître de Bulgarie, le ramolli d'Autriche ou le fou d'Allemagne, vraiment, ce serait un triste compliment à faire à nos amis et un bien plus triste avenir encore à espérer pour eux...

Vous souhaiter de le devenir? Hum! par le temps qui court, la "job" de roi n'a rien de bien tentant, à part le salaire comme dirait Pat l'irlandais, et puis n'est

pas roi qui veut; habituellement, on ne voit pas de ces emplois-là dans les petites annonces...

Pourtant on a vu des gens commencer par une cabane et finir par un trône: tel que, par exemple, Paul Solaroli aujourd'hui roi de Sardhanah dans les Indes.

Ce bon Paul était un pauvre tailleur piémontais émigré en Malaisie et qui sut inspirer "la vraie amour" à la fille de son nouveau roi. Celui-ci était bon père et ne voulut pas faire le malheur de sa fille en lui refusant son bien-aimé.

Paul devint donc gendre de roi et, à la mort de son beau-père, roi de Sardhanah.

Un autre roi du même genre fut ce matelot écossais naufragé sur les côtes des îles Cocos en Malaisie et qui sut gagner la confiance des indigènes qui le proclamèrent roi.

Le nouveau souverain, qui était un débrouillard, en profita pour réaliser une immense fortune ce qui n'était déjà pas si bête...

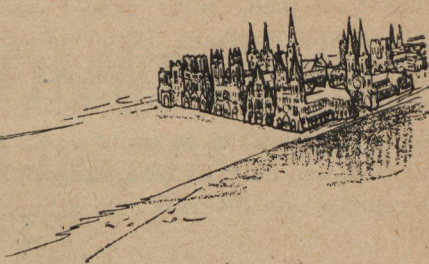
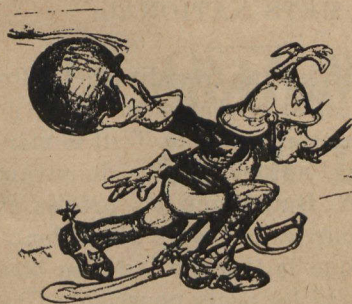
○

A défaut de couronne, je vous souhaite à toutes et à tous la fortune, c'est davantage dans les possibilités et, d'autre part, c'est une chose que l'on refuse rarement lorsqu'elle arrive.

Roger Francoeur.



A tous mes meilleurs voeux de bonne année.



LES DEMOLISSEURS DE CATHÉDRALES

— o —
Mais il ne l'a pas eue...
 — o —

Chacun sait que le suprême plaisir des boches c'est de tuer des femmes et des enfants, de massacrer des prêtres et de démolir des églises. Et le blême polichinelle qui se nomme Guillaume la Honte approuve cela au nom du "vieux dieu allemand" dont il se proclame le représentant sur terre.

Personne d'ailleurs n'est jaloux de ce titre depuis que l'on sait que le "vieux dieu" en question a les pieds fourchus et se nomme Belzébuth de son prénom.

Toutefois le petit jeu de bombes ne lui réussit pas toujours; c'est ainsi qu'à Nancy, les choses se sont singulièrement gâtées pour lui. Il avait rêvé une entrée triomphale dans la vieille ville lorraine et ne réussit qu'à se faire infliger une sanglante défaite dont il n'eut même pas la possibilité de se venger en bombardant la cathédrale de la ville qui lui échappait.

La ville de Nancy qui, dès le XIIe siècle, était capitale du duché de Lorraine, ne fut érigée en siège épiscopal que sous le gouvernement de Louis XV. La construc-

tion de la cathédrale remonte à cette époque.

La façade, large de 165 pieds, est décorée des ordres corinthien et composite. La porte principale, à plein cintre, flanquée de colonnes accouplées et de pilastres, s'ouvre au centre de l'avant-corps, et est surmontée de deux anges prosternés devant une croix; les deux arrière-corps et les deux tours qui forment le portail sont également ornés de pilastres terminés par un entablement surmonté de pot à feu.

Un dôme d'une élévation de 264 pieds complète cet ensemble.

Intérieurement la nef principale, large de 46 pieds, est accompagnée de collatéraux de 26 pieds de largeur, soutenus par des pilastres entre lesquels ont été construites des chapelles rentrantes.

L'église est éclairée par une lanterne de 52 pieds de diamètre ornée de pilastres supportant une coupole.

2o Le siège épiscopal en bois, remarquable par ses sculptures du XVe siècle;

3o Une statuette du XVIe, en ivoire,

haute d'un pied, faite avec l'extrémité d'une dent d'éléphant. Est-ce saint Jean-Baptiste, saint Jacques le Majeur ou encore le Christ? Aucun signe ne le dit.

Les prunelles, les sourcils et la barbe sont teints en noir, tandis que le vêtement est rehaussé de diverses colorations.



La Cathédrale de Nancy.

Le trésor possède en outre un ornement complet en soie blanche brodée d'or et d'argent du XVIII^e siècle, un coffret à bijoux du XIII^e, une chaîne émaillée du XIII^e, un psautier de saint Pierre II, des gants pontificaux du XV^e et un livre dédié à saint Pie V, en 1571.

Quel plaisir, Guillaume aurait eu à piller cette cathédrale.

Mais voilà! Il ne l'a pas eue...

UN METS NATIONAL

Le "nappe" est une friandise de la Birmanie. Elle est si originale que nous ne saurions la laisser inconnue. Tout le monde n'a pas lu l'autobiographie du savant anglais sir W. Butler, qui la précise en ses détails pour les barbares d'Occident.

On verra que le "nappe" laisse bien loin derrière lui les oeufs pourris du Chinois, qui les lègue à sa famille comme un bien précieux, toujours convertissable en métal monnayé.

Avant la saison des pluies, les Hindous creusent sur la rive d'un fleuve un énorme puits, qu'ils remplissent de poissons de toute taille et de toute espèce.

Quand le trou est comblé, ils en ferment l'ouverture avec une couche de sable : puis l'endroit est réperé au moyen d'un poteau.

La mousson arrive, qui fait déborder les cours d'eau. La fosse aux poissons ne peut manquer de se trouver ainsi recouverte d'eau pendant six moi.

Dès que le fleuve a repris son niveau normal, la fosse est ouverte. Il s'en dégage une odeur nauséabonde ; la friandise est à point ; le "nappe" est bon à savourer. Les Hindous se partagent cette ignoble pourriture et s'en délectent jusqu'à la prochaine mousson, qui verra recommencer la préparation du poisson pourri.

Sir W. Butler ajoute que le voyageur est averti d'une origine de "nappe" par l'odeur infecte qui lui parvient alors qu'il se trouve à une distance considérable du festin.

Voilà qui expliquerait — avec beaucoup d'autres causes analogues — les choléras et les pestes qui décimèrent de tout temps la péninsule hindoue.

— 0 —

LES ARAIGNÉES QUI FILENT LA SOIE POUR LES ROBES DE NOS ÉLÉGANTES

Tous, nous avons entendu raconter, par nos mamans ou nos grand'mamans, des contes bizarres où des fées-princesses portaient des robes magnifiques faites de toile d'araignée, néanmoins nous n'avons jamais pensé un seul instant que ce merveilleux tissu existait réellement.

Mais voici que M. Gallieni, gouverneur de l'île de Madagascar, située au sud-est de l'Afrique, nous apprend qu'il a récemment ouvert une manufacture où les ouvriers tissent les toiles de certaines araignées de cette île en de magnifiques tissus semblables à de la soie et qui sont expédiés à Paris, où les élégantes n'ont pas tardé à les convertir en robes qui nous font croire que ce sont de vraies toilettes de fées.

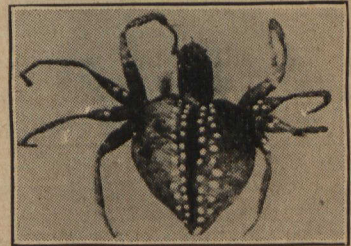
Des milliers d'araignées travaillent jour et nuit dans leurs cages placées dans le plus grand appartement de la manufacture réservé spécialement pour elles, et elles filent industriellement des millions de

verts d'eau pendans six mois.

te enroulés soigneusement et apportés aux tisserands.

Ces araignées filleuses sont de la famille connue sous le nom de Halabes. Elles ont un vilain tempérament; elles se font la guerre et se détruisent entre elles. Pour cette raison chaque araignée est enfermée seule dans une petite cage.

Ces araignées habitent dans les bosquets de manguiers de Madagascar, et les indigènes, pourvus de filets et de paniers couverts s'empressent de les capturer le matin dès le lever du soleil. Ces filets sont semblables à ceux dont nous nous servons pour attraper les papillons, la maille est cependant plus fine et les paniers sont doublés de fines herbes. Il leur faut prendre une grande précaution afin



L'araignée-femelle.

de ne pas enfermer ensemble les mâles et les femelles. S'ils ont le malheur de commettre une telle erreur, la femelle attaque alors le mâle avec furie et le tue généralement. Les Halabes vivent en familles ou en tribus, et les indigènes ont appris que c'était bien imprudent de mélanger les tribus, parce qu'elles ne s'accordent pas. Les petites maisons ou cases dans lesquelles les araignées tissent leurs rideaux fragiles, dans la manufacture,

sont pourvues de pièces courbes en bois flexible qui retient en sûreté chaque fileuse dans son propre compartiment.

La petite pièce de bois est fixée sur cette partie du corps de l'araignée entre l'abdomen et la tête. Les pattes sont disposées au-dessus du thorax, l'abdomen apparaissant ainsi sur le côté duquel la soie doit être tirée. Beaucoup de précaution doit être prise pour placer les araignées dans leurs cases semblables à une prison, parce qu'elles sont de très délicates créatures, et malgré leur caractère belliqueux, elles peuvent être facilement blessées.

Une araignée en santé et propice produira environ quatorze mille verges de soie par mois, qu'il faudra cependant en-



L'araignée-mâle.

rouler à chaque semaine. Si l'on exige trop de leur capacité en les faisant filer plus longtemps que trois mois à la fois, les araignées deviennent très faibles et meurent, sans doute parce qu'on les a fait travailler au-dessus de leurs forces, et c'est la chose que le gouverneur Gallieni surveille de plus près. Il a choisi lui-même un joli bosquet de bambous qu'il a acheté pour l'usage exclusif des araignées, et plusieurs indigènes sont chargés d'en prendre soin. Dans cet endroit les araignées-fileuses qui montrent des signes de fatigue ou de faiblesse sont

transportées de la manufacture et "soignées".

Dans ce sanatorium, les bambous sont disposés de manière à former des berceaux pour mettre à l'abri les pauvres araignées fatiguées, et au dehors, là, dans leur élément natif, nourries de mets délicats dont elles aiment beaucoup le goût, elles reviennent vite à la santé. Au bout d'une semaine, elles sont déjà prêtes à retourner à la manufacture afin de reprendre leur ouvrage qui consiste uniquement à filer le merveilleux fil d'or qui leur a valu une si belle renommée.

— o —

LE DANGER DES BILLETS DE BANQUE

Il y a le danger moral, d'abord : les billets de banque font naître la cupidité dans les coeurs, et l'on sait que cette maladie est sujette à complication. Mais il y a plus : c'est aussi du mal physique qu'ils sont les agents provocateurs.

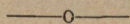
Le Dr Thomas Darlington, directeur du service de santé à New-York, qui, depuis quelque temps, étudie les dangers de transmission des maladies par les billets de banque, ou les pièces de monnaie, vient de l'établir. Il déclare que, dans l'intérêt de la santé publique, il est vivement à désirer que les billets de banque, trop vieux ou sales, soient retirés de la circulation aussitôt que possible. Le Dr Darlington estime que la monnaie sale peut aider à répandre les maladies contagieuses et qu'un billet de banque, dans les mêmes conditions, peut être un facteur important de leur transmission.

Le Dr William H. Parker, a fait, lui

aussi, quantité d'expériences intéressantes à ce sujet. Des billets ou des pièces de monnaies inoculés avec des bacilles de diphtérie conservent ces bacilles pendant un temps assez long. Plus précisément, le Dr Parker a soumis à des analyses microscopiques des billets et des pièces provenant de différentes maisons de commerce, et a relevé les moyennes suivantes : bacilles vivants de diphtérie trouvés sur des sous : 26 ; sur des pièces de dix sous : 40 ; sur des billets de banque à peu près propres : 1250 ; sur des billets sales : de 70 à 75000.

Il semble résulter de ces expériences que les billets de banque sont infiniment plus dangereux pour la santé publique que la monnaie métallique.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, la monnaie d'or est préférable à la monnaie de papier. Le bon sens populaire s'en était toujours un peu méfié.



UNE NOURRITURE PEU AGREABLE MAIS SUBSTANTIELLE

On parle quelquefois de ce fameux "pemmican" qui constitue la nourriture habituelle des explorateurs polaires. Et quelques personnes mal renseignées l'ont donné comme une invention nouvelle, un procédé tout récent de concentrer la viande et de la conserver.

La vérité est tout autre. Les indigènes du Labrador et des régions glaciales savent, depuis des siècles, conserver la chair de phoque ou de renne. Et c'est d'eux, sans doute, que les anciens trappeurs canadiens ont appris le secret du pemmican qu'ils nomment encore, dans certaines régions, du nom français "tau-

reau".

Jadis, dans le nord du Canada, le pemmican se composait surtout de chair de bison. Un voyageur du dix-huitième siècle en a écrit :

"Le pemmican ou taureau a l'avantage de se conserver très longtemps et d'occuper très peu de volume. Pour le préparer, on prend les parties charnues d'un bison, on les coupe en petites aiguillettes très minces, on les fait sécher au soleil pour les broyer ensuite au moyen de pierres sur des blocs de bois dur.

"Quand on a réduit cette viande en une sorte de poudre, on la mêle intimement avec de la graisse fondue, dans le rapport de 2 à 1, et on renferme le tout dans un sac dont la peau de l'animal fait les frais.

"Deux livres de pemmican suffisent pour la nourriture journalière d'un homme qui travaille ; mais quand il est frais, les voyageurs en mangent aisément trois livres. C'est une grande ressource pour les Indiens, dans les temps de disette ou lorsque le froid est trop intense pour aller à la chasse."

Le pemmican peut se manger cru ou bouilli. L'eau dans laquelle il a cuit constitue alors un potage qui n'est pas négligeable. Les compagnons d'Amundsen mêlaient ordinairement à ce bouillon un peu de fleur d'avoine, ce qui le rendait plus nutritif encore.

Il ne faudrait pourtant pas croire que le pemmican constitue un "plat de choix". C'est un pis aller, voilà tout. La première fois qu'on le goûte, on demeure assez sceptique sur ses charmes. Surtout lorsqu'il est si dur qu'on a eu besoin de recourir à une hache pour le couper.

Dans ces conditions, le manger cru est un sérieux travail. Mais il y a du pemmican "de luxe", où la chair, parfaitement

réduite en miettes, est mêlée avec de la moelle et additionnée de différentes baies, semblables à des raisins secs, et qui constitue une diversion agréable à l'ordinaire frugal des explorateurs polaires.

GUILLAUME II POÈTE

Déjà musicien, peintre, architecte, orateur, l'Empereur d'Allemagne vient de se révéler poète. C'est du Nord aujourd'hui que nous vient l'écho.

A un thé donné récemment à bord du "Hohenzollern" ancré devant Lofthus, à une colonie de vingt jeunes filles allemandes, Guillaume II, qui est toujours le plus prévenant des hôtes, fit offrir à ses invitées le régal cher aux coeurs berlinois : le chocolat à la crème fouettée.

Profondément touchées de l'accueil du souverain et de sa délicate attention, les petites Allemandes lui adressèrent le lendemain une ode toute vibrante d'une lyrique reconnaissance.

L'Empereur y répondit par le quatrain suivant :

Ihr die eure Chocolate trankt,
Ihr schonen Madchen seid gedankt,
So süß sei euer Lebenslauf
Wie dieser Trank mit Satin drauf.

Wilhelm II

und seine Fahrtgesellen.

"Vous qui avez bu votre chocolat, belles jeunes filles, je vous remercie. Puisse le cours de votre existence être aussi doux que cette boisson à la crème !

Guillaume II
et ses compagnons de voyage."

LE CLUB DES FILLES A MARIER

Des jeunes filles dont on peut dire pour le moins "qu'elles sont bien dans le train", ce sont celles qui, au pays des suffragettes, viennent de fonder le Club des jeunes filles à marier.

Voici, en effet, quelques-unes des questions qu'elles soumettent aux candidates qui ont le... courage — car il en faut ! — de se présenter :

"Traitez-vous votre femme comme votre égale au point de vue social et politique ?"

"Traitez-vous votre belle-mère comme votre propre mère ?"

"Allumerez-vous le feu le matin et enlèverez-vous les cendres ?"

"Etes-vous résolu à améliorer votre situation chaque année ?"

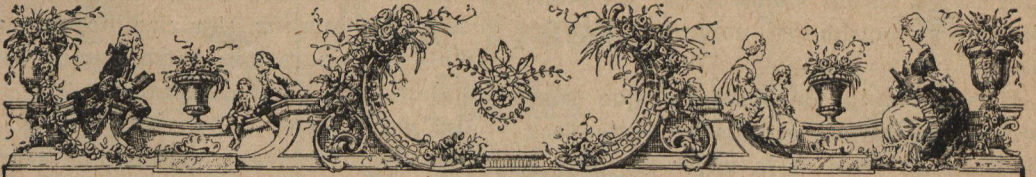
"Allez-vous au temple ou à l'église régulièrement ?"

"Promettez-vous d'embrasser votre femme en la quittant chaque matin, non par devoir, mais parce que vous y trouverez un des plus rares plaisirs de votre vie ?"

"Promettez-vous de passer vos soirées chez vous ?"

Il n'en coûte rien de promettre, allez-vous penser... Oui, mais ces demoiselles ont tout prévu, même le divorce si l'époux n'observe pas ses engagements.

Un savant danois a récemment inventé une éponge métallique faite d'un alliage de plomb et d'antimoine dont les fils forment une sorte de cotte de mailles. Cette éponge est employée à absorber les résines, les huiles, etc...



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

UN ELEGANT TAPIS DE TABLE A JEUX

Voici, mes chères lectrices un modèle de tapis de table à jeux très amusant, très original et point du tout difficile à établir. Il peut aussi bien servir à épargner le dessus d'une table à jeux qu'à recouvrir une table très modeste.

Sa confection n'exige, en fait de fournitures, que du drap, mais du drap de plusieurs nuances et aussi du coton à broder noir et rouge.

Comme fond, on emploiera du drap vert, de cette teinte verte qui sert habituellement à couvrir les billards, bureaux, financières.

Le tapis devra être coupé de la dimension exacte de la table à laquelle il est destiné. Il devra, en effet, en recouvrir tout le dessus, mais non point retomber tout autour, comme la plupart des dessus de table.

Au milieu du tapis, on dispose quelques cartes à jouer, ainsi que l'indique le modèle ci-contre.

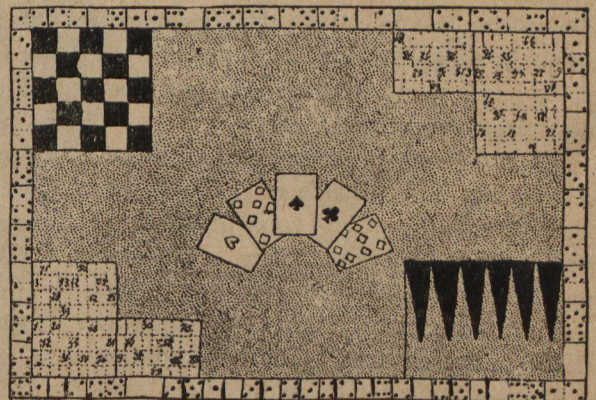
Ces cartes sont coupées de grandeur naturelle dans du drap blanc. Les trèfles, coeurs, carreaux, etc., qui figurent sur les cartes, seront brodés sur le drap blanc de la nuance voulue, c'est-à-dire qu'on devra se souvenir que les coeurs et

les carreaux sont rouges tandis que les piques et les trèfles sont noirs.

Les rectangles de drap figurant les cartes, dûment brodés, seront fixés sur le drap vert à l'aide d'un point de chaînette ou point de tige en cordonnet noir et encadrant chaque carte.

A chacun des coins, l'on figurera un jeu quelconque : ici un coin de jeu de dames, là quelques cartes de jeu de lotos, dans le troisième coin une partie de jeu de jacquet et dans le quatrième, on répètera la disposition exacte des quelques cartes de lotos qui ornent déjà le coin opposé.

Les cartes de lotos seront en drap blanc. Les petites lignes noires qui divisent cha-



Le tapis terminé.

que carton seront simulées par un point devant, en cordonnet noir, imitant un pointillé.

C'est au point de chaînette que sont brodés les chiffres et chaque carte sera fixée sur le tapis de la même façon que les cartes à jouer.

Si l'on veut que le drap blanc demeure bien à plat sur le drap vert, on passera, à l'envers de chaque carte, un peu de colle à bouche avant de la fixer par le point qui l'encadre.

Le damier qui orne l'un des coins du tapis est en drap noir et blanc.

On coupe de petits carrés bien réguliers, les uns noirs, les autres blancs, on les assemble très régulièrement, puis on fixe le damier sur le fond du tapis, en prenant soin de placer les deux draps rigoureusement à plat l'un sur l'autre.

Non seulement le damier sera cousu tout autour, à l'aide du point de chaînette sur le drap vert, mais encore il sera maintenu par un point invisible qui suivra chaque petit carré.

Pour le jeu de jacquet, il nous faudra du drap noir et du drap rouge.

On coupera la moitié du nombre des pointes nécessaires en drap rouge et l'autre moitié en drap noir, puis on les posera à même le tapis en s'inspirant de leur disposition réelle. En effet puisque le fond du jacquet est vert le tapis lui-même pourra servir, sans qu'il soit besoin d'ajouter une autre épaisseur.

Chaque pointe sera appliquée à l'aide d'un point de chaînette et l'on marquera l'encadrement, ou, si vous préférez, les bords du jeu, par un même point, mais double, cette fois.

L'encadrement du tapis est formé par des dominos en drap blanc bordé de noir.

Pour obtenir cet effet, le mieux est de

border le tapis vert d'une bande de drap blanc de la largeur d'un domino, puis on simule les séparations entre chaque rectangle par un point de chaînette.

La petite ligne qui divise en deux le même domino devant être moins accentuée, on se contentera de passer un petit point devant imitant un pointillé. Les points indiquant les nombres seront brodés en noir.

— o —

LE GENERAL MACARD

Les combats de cavalerie qui ont eu lieu dernièrement dans le nord de la France ont ramené l'attention sur les charges fameuses conduites jadis par Murat ou par Rapp. A ce propos, il nous est revenu une anecdote sur un général célèbre du temps de Napoléon Ier, qui s'y entendait mieux qu'un autre pour gagner à la tête de ses escadrons une bataille.

Ce chef valeureux était le général Macard, soldat de fortune que son heureuse chance, pendant la Révolution, avait bombardé sans transition du grade de trompette-major à celui d'officier général. D'une bravoure extraordinaire, Macard ne manquait jamais de s'écrier, lorsqu'il allait charger à la tête de ses troupes : "Allons, je vais m'habiller en bête!" Il ôtait alors son habit, sa veste, sa chemise et ne gardait que son chapeau empanaché, sa culotte de peau et ses grosses bottes. Ainsi nu jusqu'à la ceinture, il se lançait à corps perdu, le sabre au poing et en jurant comme un païen, sur les cavaliers ennemis que sa seule apparition faisait fuir.

Autres temps, autres moeurs. Aujourd'hui l'arme blanche et l'intrépidité ne jouent plus dans les batailles qu'un rôle secondaire. La parole est aux canons de 75 et aux mortiers de 420.



LA FABRICATION D'UNE JARDINIÈRE

Que de fois n'arrive-t-il pas d'être embarrassé pour placer dans la maison certains objets d'ornement? Vous avez, par exemple, une plante dans un grand vase, comme celle que représente notre figure. Où la mettre?

On n'a pas toujours de colonnette pour servir de support. Si l'on met le vase sur la table du salon, recouverte d'un tapis, même en ayant soin de la poser sur un

plateau, le tapis se feutre; il faut un battage sérieux et un coup de brosse pour lui faire reprendre son premier aspect et parfois imparfaitement.

Avec 50 à 60 cents de frais au maximum, il est très facile d'établir soi-même une jardinière comme celle ci-contre.

Lorsqu'on se trouve dans une grande ville, on peut acheter, chez les fabricants de cannes à pêche, des morceaux de bam-

bou. Dans les petites villes, il est bien rare qu'on ne trouve pas chez les marchands d'articles de pêche des gaules en bambou brisées par accident et desquelles il reste, du côté du gros bout, une longueur suffisante pour ce que nous voulons faire. Ces morceaux, que les vendeurs ne peuvent pas utiliser, coûteront encore meilleur marché que les bouts choisis en fabrique.

Avec une douzaine de bouts de 1½ verge de long environ nous en aurons plus qu'il nous en faudra pour notre petit meuble.

Commençons par les supports formant chevalet. Bien que les bouts aient en moyenne 1½ verge, nous les scierons de chaque côté au-dessus d'un noeud ;



Cette gracieuse jardinière est très facile à construire.

nous arrondirons le trait de scie à la râpe à bois d'abord, au papier de verre ensuite, en ayant soin de donner aux quatre montants une longueur absolument égale.

Nous couperons de même :

1o Deux bouts de 1 verge pour les traverses de face ; 2o quatre bouts de 2 pieds pour les traverses transversales.

Les grandeurs données ici ne sont pas obligatoires ; ce sont des grandeurs moyennes. Les longueurs à choisir dépendent de la grosseur du vase à supporter et de son poids.

Pour toutes ces traverses, on n'arrondira pas les bouts à la lime ; au contraire, avec le côté arrondi de la râpe, on les évidera en forme de croissant pour les emboîter plus facilement dans les morceaux avec lesquels elles devront s'ajuster.

Ce travail terminé, il ne restera qu'à fixer l'assemblage.

Là, il ne faut employer ni clous, qui peuvent fendre le bois et qui, du reste, pénétreraient très difficilement dans le bambou, ni vis de fer qui seraient sujettes à se rouiller lorsqu'on arrosera la plante ou qu'on lavera les feuilles. On utilisera des vis de laiton suivant la grosseur du bambou.

Avec une vrille d'un diamètre légèrement inférieur aux vis choisies, nous percerons tous les points de jonction tant dans les montants que dans les traverses, et cela à une profondeur égale à la longueur des vis : le travail peut être préparé exactement en indiquant sur la vrille le point correspondant à la vis.

Avec une lime à tête ronde, nous fraiserons ensuite l'entrée des vis pour les noyer dans le bois ; puis pour donner plus de solidité à notre jardinière, nous mettrons dans chaque trou de pénétration dans le bambou creux (pas dans les têtes

pleines) une cheville de bois blanc que nous perforerons à nouveau avec la vrille.

Nous commençons par assembler le plateau du bas composé des quatre bambous transversaux et des deux autres de face ; ceci fait, nous assemblerons ce cadre avec les quatre montants. Il faut faire attention que dans ces montants, à chaque angle, il faut deux trous et deux chevilles superposées, car il n'est pas possible de faire buter à angle droit les vis les unes dans les autres ; les traverses de face doivent donc se trouver d'un pouce plus élevées que celles du bout qui viennent, en travers, s'ajuster à angle droit.

A ce moment nos quatre montants ne sont pas assemblés en tête deux par deux. On ne vissera pas à fond les traverses : cela permettra de faire croiser les montants comme l'indique la figure, les vis servant ainsi de charnières.

Dans notre gravure, on voit deux montants obliques ajustés sur les deux barres transversales du centre et venant buter dans l'assemblage des croisillons des grands montants. Ils sont destinés à renforcer la solidité de la jardinière ; ajustés au-dessus des traverses avec des vis, ils peuvent être fixés aux montants par des petites chevilles de bois placées dans des trous de vrille. Ce point d'arrêt n'a pour but que d'empêcher les montants obliques de glisser ; il forme cale et n'a rien à porter.

Nous nous occuperons alors de la chaînette plate en cuivre doré à gros anneaux. Ces anneaux ne sont pas soudés ; ils sont ajustés ensemble par une coupe plate. Nous les fixerons aux croisillons avec du fil de laiton.

Nous achèterons encore deux gros anneaux de cuivre de 2 à 2½ pouces de diamètre, ou, pour mieux dire, de grosseur

utile pour les passer dans les anses du vase à fleurs. Avec un ciseau à froid et un marteau, en nous plaçant sur un support dur, nous les couperons en un point quelconque. Le cuivre se coupe très facilement et nous n'aurons qu'à tordre l'anseau pour le passer d'abord dans l'anse

du vase, puis dans le maillon plat de la chaîne; nous le refermerons à la pince.

Il reste à cacher l'assemblage des croisements: deux gros noeuds de ruban artistement noués et choisis à la couleur de l'ameublement de la pièce, compléteront notre jardinière.

— o —

UN ARLEQUIN COURONNÉ

Tout le monde sait que Guillaume de Prusse est un polichinelle, mais il ne faut pas oublier non plus que son illustre allié, le vieux gaga ramolli d'Autriche est un parfait arlequin.

Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire l'énumération ci-après de tous ses titres ou plutôt de ceux qu'il se donne. Il va de soi que les réflexions mises entre parenthèses sont les nôtres et non pas les siennes.

D'après les chartes et les actes officiels et surtout d'après le Gotha : François-Joseph Ier Charles serait roi des Romains (??), empereur d'Autriche, roi de Bohême (pas pour longtemps!), de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Lodomérie et d'Illyrie, roi de Jérusalem (il ne l'a jamais été, mais peut-être que ses amis les Turcs lui ont promis de le restaurer), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane (vraiment?) et de Cracovie, duc de Lorraine (hein?), de Salzbourg (vous croyez?) de Styrie, de Carinthie, de Carniole et de Bukovine (qu'en pensent le général Cadorna et le grand duc Nicolas?) ; grand prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de la Haute-Silésie, de la Basse-Silésie (?), de Modène (ah!), de Parme (oh! oh!), Plaisance

(hein?) et Guastalla, d'Auschwitz et Zator, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara (il se répète, puisqu'il est roi de Dalmatie et d'Illyrie, inutile d'énumérer les villes), prince de Trente et Brixen (pas pour longtemps!) margrave de Haute et de Basse-Lusace et en Istrie, comte de Hohenembs etc., seigneur de Trieste (pas pour longtemps!), de Cattaro et de la Marche Wende ; grand voyvode de la voyvodie de Serbie (il y a là des sujets bien indisciplinés il me semble!) etc... Il pourrait tout aussi bien se déclarer empereur de Russie !...

En ce moment où, la carte de l'Europe se remanie, le Gotha est un ouvrage plein d'humour. Il est plus inexact qu'un communiqué de l'agence Wolf !

— o —

Dans la Nouvelle-Guinée, existe un animal venimeux que les indigènes appellent l'"oiseau de la mort". Cet oiseau, sorte de vampire, est de la grosseur d'un pigeon. Les hommes mordus par ce dangereux volatile éprouvent aussitôt une violente douleur; ils sont frappés de cécité et la mort se produit généralement au bout de 5 à 6 heures. Tout homme mordu est perdu.



LA GARDE SUISSE DES VILLAGES

La Suisse est un pays neutre et dont le territoire se trouve enclavé entre l'Allemagne, l'Autriche, la France et l'Italie, c'est-à-dire que de tous les côtés de ses frontières, le canon tonne jour et nuit.

En déclarant sa neutralité, la Suisse a acquis la certitude que ni la France, ni l'Italie ne violeraient son territoire; dans ces pays on reconnaît le droit des gens et on sait le respecter. Mais en ce qui concerne ses autres voisins, la Suisse a tout lieu de se méfier surtout depuis le coup de banditisme opéré dans le Luxembourg et en Belgique.

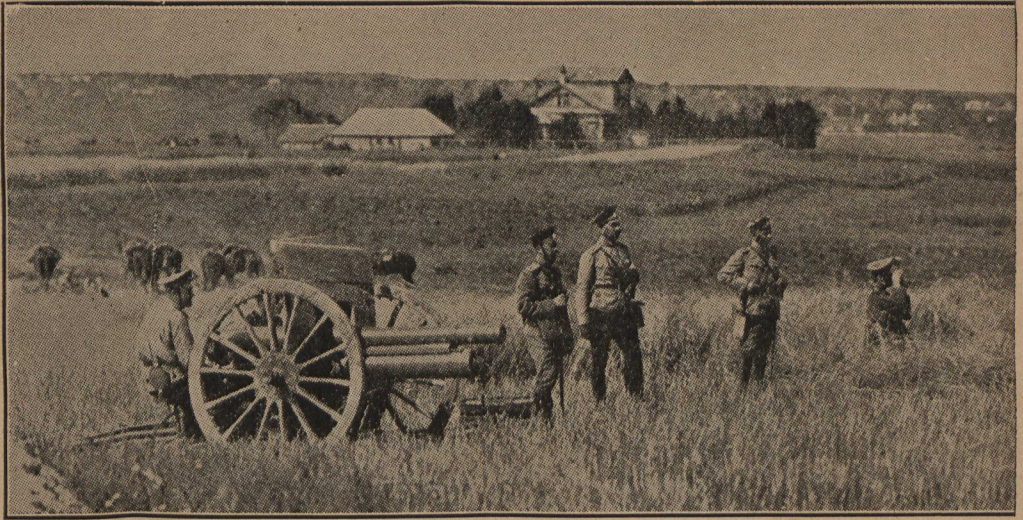
La Suisse a donc mobilisé son armée et se tient prête à tout événement. Son armée, quoique peu considérable, est vaillante et bien entraînée et ce qui prouve la

détermination de ce petit pays, c'est que même dans les plus petits villages on a constitué une sorte de garde civique qui pourrait être utile en cas de guerre.

Naturellement les braves gens qui composent cette garde ne seraient pas appelés sur la ligne de feu; leur instruction militaire est plutôt nulle et leur allure est loin d'être martiale mais ils rendraient de grands services dans la garde des ponts, de certains monuments et rempliraient en quelque sorte les fonctions d'une armée territoriale ou d'un corps de police.

Et malgré leur attitude débonnaire, il ne faut pas s'y tromper, c'est souvent sous une écorce fruste qu'on trouve le meilleur bois...

— o —



L'ARTILLERIE RUSSE

La consommation d'obus que nécessite la guerre actuelle est effroyable et dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Une pièce à tir rapide, comme le 75 français, tire 25 coups à la minute ce qui fait pour une batterie de 4 pièces, quelque chose comme six mille obus par heure.

Dix batteries seulement, tirant pendant dix heures ont besoin de six cent mille projectiles! Et il faut savoir que ce sont des milliers et des milliers de pièces de canon qui s'échelonnent sur le vaste front de bataille, et que la canonnade ne s'arrête ni jour ni nuit et que cela dure depuis dix-huit mois!

A une pareille débauche de projectiles, aucune puissance, sauf peut-être l'Allemagne, n'était préparée mais des efforts surhumains ont été faits et aujourd'hui les Alliés ont, sous ce rapport, une supériorité nette sur l'adversaire.

La tâche a été dure à accomplir, pour

la Russie plus que pour toute autre nation et pendant de longs mois, l'artillerie de nos amis slaves fut loin d'être approvisionnée selon les exigences des combats.

C'est ce qui explique le recul sur de nombreux points malgré un courage à toute épreuve.

Aujourd'hui, les choses ne sont plus les mêmes et l'artillerie russe comme celles de la France, de l'Angleterre et des autres alliés, a en abondance les munitions qu'il lui faut.

D'où viennent-elles? Du Japon, de l'Angleterre, de la France? Peut-être de ces trois pays mais peu nous importe; l'essentiel est de savoir qu'à l'heure actuelle, c'est un déluge de fer et de feu qui brise les lignes austro-allemandes qui vont toujours en s'affaiblissant sur le front russe.

Méthodique et sans arrêt, l'avance russe reprend pour ne plus s'arrêter maintenant. Les artilleurs russes sont prévenus:

“Employez des munitions à outrance, leur a-t-il été dit, ne les ménagez pas car après celles-ci vous en aurez d'autres!”

Guillaume n'avait certes pas compté là-dessus quand il a déclaré imprudemment la guerre à cette nation qu'il supposait incapable de résistance et qu'il a ainsi entraîné l'Europe entière dans un conflit

sanglant où sa couronne impériale sera broyée.

Actuellement les russes lui démontrent chaque jour que ce n'est pas un nain de son espèce qui réussira dans une entreprise qui fut fatale à un géant comme Napoléon.

En avant les Russes! La victoire s'approche...

— o —

DE QUOI EST MORT NAPOLEON 1er

Ce fut à proprement parler une hépatite qui coûta la vie à Napoléon Ier, et à ce sujet, M. Frédéric Masson, le grand historien de l'empereur nous fournit les détails les plus précis.

Hudson Lowe, le géôlier de Napoléon Ier et son bourreau en même temps, se défiait étrangement de tous ceux qui approchaient l'impérial prisonnier, et des médecins plus que de tout autre. Il réussit à compromettre et à faire écarter O'Meara. Puis il prétendit désigner un docteur à son goût, sur qui il pensait pouvoir compter entièrement. Napoléon le refusa. Cependant, sa santé s'altérait de plus en plus; il était pris à tout instant de terribles crises. Hudson Lowe qui en fut informé, craignit d'encourir une bien lourde responsabilité s'il laissait ainsi trépasser, sans secours médical, l'homme sur qui le monde entier avait les yeux tournés.

Que faire? Napoléon, qui avait eu l'occasion de parler une fois ou deux à un chirurgien de la marine britannique, du nom de Stokes, le fit réclamer par le général Bertrand pour recevoir ses soins. Stokes ne le vit guère qu'une fois: il diagnos-

tiqua l'hépatite. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la fureur du gouverneur et le rendre impossible à tout jamais.

Hudson Lowe et le gouvernement anglais ne voudront d'aucune manière admettre que Napoléon “Buonaparte” comme ils l'appelaient souffrit de l'hépatite. Ils étaient convaincus que leur prisonnier feignait d'être malade, afin d'émouvoir l'opinion publique, ou peut-être même de s'évader si la surveillance se relâchait. Il faut dire que les racontars mensongers de Gourgand avaient, pour une bonne part, contribué à répandre cette opinion.

Ils avaient décidé, à part eux, que Napoléon n'avait point de maladie grave, et surtout pas l'hépatite. Stokes ne tint pas suffisamment compte de pareille défense: il fut donc cassé aux gages, purement et simplement.

Le mal, cependant, fit de rapides progrès et quelques semaines plus tard, le monde apprenait la mort de Napoléon.

— o —

Il y a au-dessus de 10,000 îles dans l'Empire Britannique.

SURVEILLEZ VOS ROBINETS

Et aidez le peuple à épargner des millions de dollars

De petites gouttes d'eau dégouttant d'une quantité innombrable de robinets et dont on n'a pas besoin, occasionnent une inondation et une perte qui coûtent à la nation des millions de dollars par année et qui créent une surcharge de taxe additionnelle à tous les contribuables. Toute cette dépense inutile est due soit au manque de précaution en ne fermant pas les robinets, ou soit en ne remplaçant pas les rondelles de fer ou de cuivre lorsqu'elles sont usées. Lorsqu'une rondelle d'un robinet devient usée, c'est impossible d'arrêter l'eau de couler complètement.

Comment prévenir cette dépense d'eau inutile, c'est là un problème sérieux pour toutes les villes. Et il n'y a pas de meilleur moyen pour les gentilles ménagères de montrer leur capacité et leur adresse en prenant une part active dans les affaires du gouvernement, que de surveiller les robinets de leurs maisons et de voir à ce que l'eau ne coule jamais inutilement.

L'eau est en si grande abondance que nous sommes tous enclins à oublier sa valeur en dollars et en centins. Nous en sommes plus prodigues que

nous le serions si nous nous arrêtions à penser ce que ça coûte à une ville de conserver de l'eau dans d'immenses réservoirs, d'en enlever les impuretés au moyen de filtres, et de la faire passer à travers des milles et des milles d'aqueducs ou de conduits perfectionnés aux places où nous vivons et travaillons.

Vous pouvez penser que l'eau qui dégoutte continuellement d'un robinet de votre maison est une chose sans importance et que ça ne vaut pas la peine de l'empêcher de couler ou de mettre une

nouvelle rondelle (washer). Mais multipliez la quantité d'eau que vous dépensez inutilement, dans votre ville, et vous serez étonné de cette quantité énorme.

On estime que l'eau qui tombe goutte à goutte d'un robinet ordinaire occasionne une dépense inutile de 2 gallons d'eau par jour, 14 gallons par semaine, et 728 gallons par année. Ce serait une très petite perte à faire remarquer, s'il était question d'un seul robinet, mais lorsqu'il y en a des centaines, cette perte devient sérieuse.

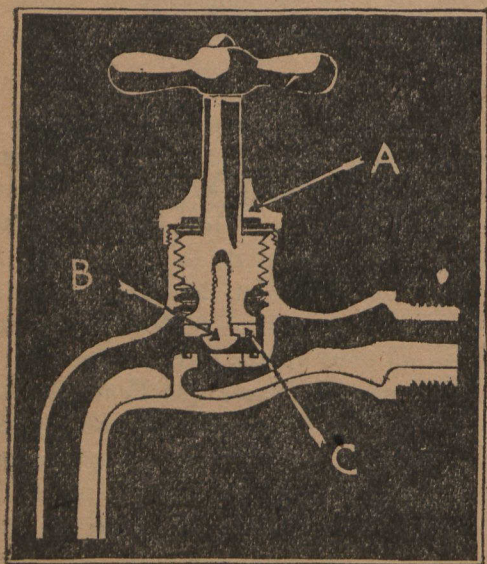
L'eau qui coule à travers une ouverture de 1.32ème de



Ce qu'il faut éviter.

pouce de diamètre occasionne une perte de 26 gallons par jour, 182 gallons par semaine et 9,464 gallons par année.

Si l'ouverture dans un robinet défectueux est de 1.16 de pouce, l'eau perdue est de 83 gallons par jour, 581 gallons par semaine et 30,212 gallons par année.



Manière de remplacer une rondelle.

Si l'espace du coulage est d'un quart de pouce de diamètre, la perte annuelle se chiffre à 600,000 gallons. Si l'espace est de $\frac{3}{8}$ de pouce l'eau perdue inutilement pendant un an est de 1,400,000 gallons et à travers un espace d'un demi-pouce, elle se chiffre alors à plus de 1,800,000 gallons par année.

Comme la perte en argent s'accumule vite en ne prenant par exemple que 1.32 d'un pouce comme ouverture moyenne ! Calculez ce que peut coûter à la ville un tel gaspillage et supposons que dix mille cabinets sont dans un tel état défectueux, et que tous ces robinets peuvent être mis en parfaite condition en quelques minutes et avec la minime somme de deux ou trois

centins chacun, ce qui épargnerait alors à la ville une somme énorme. Plus vous dépensez d'eau, plus la dépense de la municipalité est grande, et plus la taxe du contribuable est élevée.

On devrait dire aux enfants et à tous ceux qui ont besoin d'eau très souvent de tourner le robinet bien serré aussitôt qu'ils auront pris la quantité d'eau qu'ils désiraient.

Il n'est pas nécessaire d'avoir recours à un plombier pour réparer un robinet qui coule. Toute femme ou tout homme qui est quelque peu habile peut réparer ce robinet, ou même on peut enseigner à un enfant comment remplacer une vieille rondelle usée par une neuve qui fermera le robinet serré et empêchera l'eau de dégoutter.

Pour remplacer une rondelle usée, la première chose à faire, c'est d'arrêter l'eau à l'endroit où elle pénètre dans la bâtisse, c'est-à-dire dans la cave. Enlevez ensuite la noix (A) et la vis (B) puis la vieille rondelle (C) et remplacez par la neuve. La vis (B) doit être replacée d'une manière serrée, mais la noix (A) pas trop serrée.

C'est tout ce qu'il y a à faire. Lorsque la noix est de nouveau à sa place, vous pourrez alors ouvrir l'eau et votre robinet ne dégouttera pas jusqu'à ce que la rondelle devienne usée de nouveau.

— 9 —

Ce qui rend la pensée de la mort si effroyable, c'est d'être seul pour affronter l'inconnu ; si on pouvait aller à la mort avec ceux qu'on aime, la mort aurait l'attrait du vertige et semblerait éterniser l'amour.

Comtesse Diane.

LES ATROCITES ALLEMANDES EN ALSACE



Le "Journal des Débats" cite quelques traits qui montrent que les troupes allemandes ont fait preuve d'autant de cruauté en Alsace qu'en Belgique.

Citons :

Un homme du pays, d'une cachette, assista à la scène suivante : le fermier B... quand sa ferme fut en flammes, sortit de sa cave. Il fut saisi, lié au tronc d'un arbre, et fusillé séance tenante. Sa fille, 15 ou 16 ans, sortie après lui de la maison en flammes, "fut tuée par un officier qui lui traversa la poitrine de son sabre" (ce sont les termes du témoin). Le fils, 14 ans, fut emmené à pied, en savates, vers B... où se trouvait l'état-major allemand. L'enfant était à bout de forces ; ses pieds saignants étaient fendus. Il suppliait qu'on le laissât se reposer un moment. Les soldats l'adossèrent à un arbre et l'abattirent à coups de fusil. Les gens de B..., plusieurs heures après, vinrent relever la victime et l'inhumèrent. Le cadavre de la jeune fille resta longtemps sans sépulture.

Il ne reste plus, de cette honorable famille, que la mère, devenue folle, et un tout petit enfant.

A B..., lors de l'occupation française, un vieillard avait porté un pli pour un officier. Quand les Allemands revinrent, ils prirent l'homme, l'obligèrent à creuser

une fosse, à s'y étendre, et l'y fusillèrent couché, à bout portant.

Après la bataille de Mulhouse, le curé et le maire d'un village voisin sont attachés à l'affût d'un canon, traînés sur la ligne de feu pendant vingt-quatre heures et fusillés après. Le fonctionnaire allemand qui raconte la chose à un Alsacien, ajoute avec un gros rire : "Die Leute sollen geheull haben vor Angst." L'Alsacien fait remarquer que le procédé est barbare. L'autre lui répond : "Non, ce n'est que juste. On avait sonné la cloche pour annoncer aux Français l'approche des Allemands. "Done", le maire et le curé devaient payer pour le village."

— o —

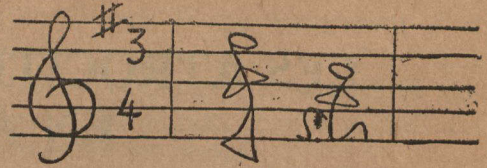
UNE ANCIENNE OPINION

Un détail rétrospectif d'histoire non sans actualité. On vient de retrouver dans la correspondance de Guillaume Ier, roi de Prusse, à Voltaire, une lettre où ce souverain s'exprime ainsi au sujet des Turcs :—"Cette fois, nous espérons que cette race sera expulsée de l'Europe pour toujours, elle n'y aurait dû jamais être tolérée, etc., etc."

Que pense de cette phrase l'empereur d'Allemagne?... aussi bien que l'Europe.

— o —

LA VIE D'UN ENFANT PRODIGE DE GENIE



Mozart, en dehors du génie qui fait de lui une des plus pures figures de l'art musical, a ceci de très particulier qu'il fut un enfant prodige.

Né à Salzbourg, en 1756, il présenta un exemple merveilleux et unique de précocité musicale ; à tel point qu'à l'âge de six ans, son père le faisait entendre en compagnie de sa soeur qu'il accompagnait au clavecin, dans des concerts à Vienne et à Munich d'abord, puis dans les diverses villes d'Europe, notamment à Paris où le petit Mozart fit fureur à la Cour.

Agé de onze ans, à Vienne, Mozart écrivait deux petits opéras : la Finta simple et Bastien et Bastienne, ainsi qu'une messe solennelle. Après avoir triomphé en Italie et accumulé opéras, oratorios, symphonies, messes, oeuvres de musique de chambre, etc., il revint en 1778 à Paris, où il fit entendre à l'Opéra la musique d'un ballet intitulé : Les petits riens.

Revenu à Vienne, de 1781 à 1787, il donnait successivement : l'Enlèvement au Sérail, les Noces de Figaro et Don Juan. Il avait alors trente et un ans. Il mourut en 1791, après avoir composé la Flûte enchantée et son admirable Requiem.

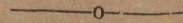
Tous les dons se sont réunis pour faire de Mozart l'artiste le plus parfait peut-être qui ait jamais existé et il a su allier la force à la grâce, et la puissance à l'émotion.

Cet admirable musicien, qui avait tout enfant été choyé par les souverains d'Europe ; jouant à sept ans du Clavecin à la Cour de Vienne, dans l'intimité des

archiduchesses, et puis à Versailles, à Trianon devant Louis XV, la reine et toute la Cour ; qui, adolescent, avait vu le public acclamer ses oeuvres ; ce musicien de génie mourut à trente-cinq ans, poitrinaire, dans une médiocrité voisine du dénuement et fut enterré dans la fosse commune.

Certains documents récents assurent que ce fut à Paris, rue du Croissant, que s'éteignit le grand Mozart, dans un petit logement où il souffrit des heures de tristesse et de misère.

Il y a un contraste poignant entre ce commencement et cette fin : les honneurs d'aujourd'hui ne rachètent pas les injustices d'hier.

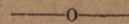


UNE ÎLE POUR VINGT-CINQ SOUS

Un journal américain annonce qu'un habitant de la Nouvelle-Orléans vient d'acheter au gouvernement des Etats-Unis une petite île située dans le golfe de Floride. Le prix d'acquisition, d'un commun accord, a été fixé à vingt-cinq cents.

A ce propos, on peut rappeler que l'île de Manhattan, sur laquelle s'élève aujourd'hui la ville de New-York, fut achetée à un Indien, il y a environ trois siècles, moyennant une vingtaine de dollars de verroteries.

Sa valeur actuelle dépasse trente milliards.



LES FABULEUSES RICHESSES DU ROI SALOMON

La Bible nous rapporte que le grand roi Salomon, ayant réédifié le temple de Jérusalem, résolut d'en faire le plus somptueux édifice de l'Univers et qu'il décida de l'orner des matières les plus précieuses ; dans ce but, il arma des flottes puissantes qui, partant du port d'Asiongaber qu'il possédait sur la mer Rouge, se dirigèrent vers les contrées lointaines d'où, après un long voyage, elles rapportèrent des bois précieux, des parfums, de l'ivoire et "l'or d'Ophir".

D'où provenait cet or, dont les larges plaques servirent à couvrir le sanctuaire de Jéhovah et à modeler les vases sacrés ? Où était situé ce mystérieux Ophir qui fournit au grand roi ces fabuleuses richesses ?

Ce problème hanta, durant le Moyen âge, l'imagination des aventuriers avides de retrouver ces prodigieux gisements du précieux métal alors si rare en Europe.

Les érudits pensaient, d'après les légendes orientales, qu'ils devaient se trouver en Afrique, ou peut-être sur les côtes de l'Inde. Aussi, dès qu'ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, sous la conduite de Vasco de Gama, les Portugais eurent pénétré dans l'Océan Indien jusqu'à l'Inde, ils cherchèrent sur tous ses rivages l'Ophir de Salomon.

Leurs recherches furent vaines, et quoique l'Inde leur fournit d'immenses richesses en or et en bijoux, ils n'y trouvèrent pas plus que sur la côte africaine de mines du précieux métal. Ce n'est que

de nos jours que l'on a enfin retrouvé les fameux gisements d'où les navigateurs juifs avaient rapporté l'or à Salomon, gisements en effet d'une prodigieuse richesse puisqu'ils ne sont autres que ceux qui couvrent de vastes régions de l'Afrique australe : l'Orange, le Transvaal et la Rhodésie.

C'est dans ce dernier pays qu'à une époque toute récente l'on a pu identifier l'emplacement même des mines d'or exploitées dès une antiquité reculée et durant de longs siècles non pas seulement par les Juifs et les Sabéens, mais aussi par les Phéniciens et longtemps après eux par les Indiens et les Arabes.

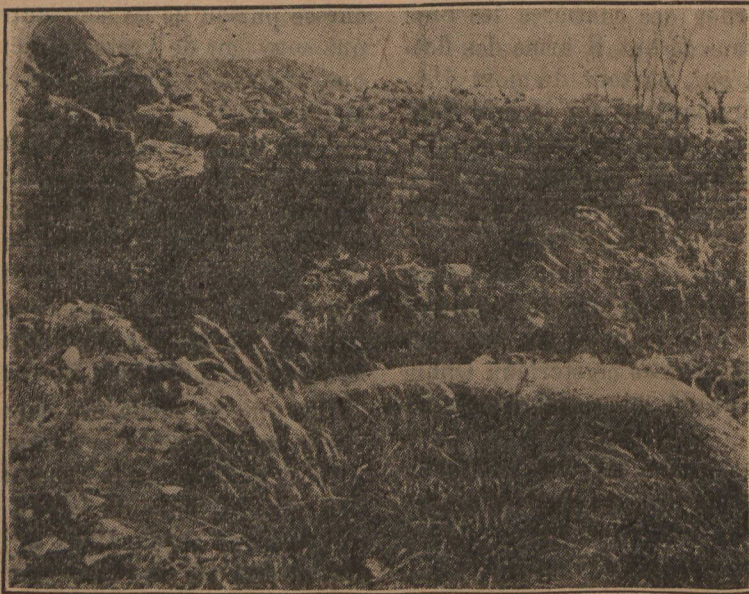
Dès que les modernes chercheurs d'or, après avoir exploré le Transvaal, s'avancèrent, guidés par le fameux Cecil Rhodes, vers les pays du bassin du Zambèze qui forment aujourd'hui la Rhodésie, ils furent frappés de rencontrer près des gisements aurifères qui avaient été anciennement exploités, des ruines d'édifices dont la structure dénotait un degré de civilisation bien supérieur à celui atteint par les populations indigènes de l'Afrique australe.

Sur certains points on se trouvait en présence de constructions vraiment monumentales. En pénétrant dans le pays, on reconnut ainsi plus de cinq cents sites de ruines donnant l'impression d'une contrée autrefois très peuplée, tandis que partout d'anciennes exploitations aurifères évoquaient l'idée d'un Eldorado vers

lequel des milliers d'hommes auraient afflué. Et tout de suite on eut compris que l'on se trouvait en présence des exploitations du célèbre or d'Ophir de l'antiquité.

Le voyageur Carl Mauch, qui les vit le premier, en 1871, écrit : "Je restai ébloui et presque sans parole en présence de ces immenses gisements aurifères où des milliers de travailleurs peuvent venir travailler sans se gêner les uns les autres; où les Juifs, du temps de Salomon et de la reine

sion de plusieurs générations d'architectes, voire même de plusieurs civilisations; parfois des constructions récentes s'élèvent près des constructions anciennes, ou bien sur leur emplacement; les matériaux du passé ont servi plus d'une fois à édifier de nouveaux bâtiments. Le plus ancien des types d'architecture comporte des constructions massives, solides et symétriques, des murailles à parois bombées vers l'intérieur et l'extérieur, des lignes courbes dans le dessin des entrées et



Ruines sabéennes de Zimbabyé.

de Saba, ont laissé des monuments qui, à travers les âges, attesteront les splendides richesses enfouies dans le sol de cette contrée."

Depuis, gisements et monuments ont été étudiés par de nombreux savants et on est à peu près d'accord sur leur antique origine.

Toutes les ruines de la Rhodésie ne remontent pas à la même époque. Il en est dont le style composite trahit la succès

le tracé des enceintes, des fondations établies sur le roc, des appareils pour l'écoulement des eaux; il révèle en même temps une étonnante habileté de main-d'oeuvre...

Cette architecture des premiers temps qui a trouvé son plein épanouissement dans les monuments de Zimbabyé, ne connaît pas les colonnes sculptées, les chapiteaux ornés, les voûtes, les basiliques. Elle comprend des constructions ellipti-

ques à ciel ouvert, des tours coniques, des monolithes de granit. La puissance massive de ces ruines étonne ; les murailles sont parfois si épaisses qu'on pourrait y conduire un char de seize boeufs. Les enceintes avec leurs murailles énormes, leurs entrées étroites, leurs couloirs tortueux, font supposer que la défense avait été le principal souci des architectes. Les tours coniques excitent encore davantage la curiosité : ce sont de gros piliers posés sur une large base et terminés à leur sommet par une étroite plateforme. Parfois on accède au sommet par un escalier. . . L'ensemble de tous ces vestiges exhumés laisse une profonde impression sur l'esprit par l'énormité et la solidité des monuments et par l'étendue du territoire qu'ils couvrent. Il a fallu certainement des siècles pour les construire ; leurs auteurs ont dû longtemps occuper le pays."

Zimbabyé présente le groupe le plus imposant de ces ruines et semble avoir été la capitale des antiques chercheurs d'or ; on y voit un vaste temple elliptique, une acropole, des enceintes, des tours coniques, des plates-formes, où l'on a trouvé de nombreux objets en or, aujourd'hui conservés au musée de Buluwayo, capitale de la Rhodésie.

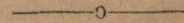
En effet, les anciens habitants de Zimbabyé fabriquaient des objets en or qui étonnent par la perfection de leur dessin et de leur fini ; ils connaissaient toutes les branches de l'orfèvrerie : tréfilerie, battage, placage de l'or. Mais de toutes ces sciences et de toutes ces industries antiques, la plus curieuse et la plus parfaite était l'exploitation des mines d'or. "Les Anciens avaient une connaissance profonde des travaux de mine ; ils savaient choisir les veines, évaluer la richesse du quartz, forer des puits, creuser des galeries, épuiser les minerais pau-

vres."

Un ingénieur anglais, M. Telford Edward, d'après l'examen de ces mines, a pu conclure que la valeur de l'or extrait par les Anciens s'élevait au moins à 500 millions de piastres, somme colossale quand on pense quelle était la valeur relative de l'or dans l'antiquité, c'est-à-dire cent fois supérieure à celle qu'il représente à notre époque.

Après les Arabes musulmans qui reprurent au dixième siècle l'exploitation des mines et s'y maintinrent durant trois ou quatre cents ans, le pays fut conquis par des nègres guerriers venus du bord du Zambèze et qui chassèrent tous les colons étrangers, Zimbabyé devint la résidence d'un grand chef indigène, le fameux Monomotapa, avec lequel entrèrent en rapport les premiers Portugais et dont l'empire s'étendait sur une immense région.

Les Européens ne pouvant pénétrer dans ce pays puissamment organisé mais retombé à l'état barbare, l'oubli se fit sur les célèbres gisements aurifères connus et exploités de toute antiquité. Et, comme pour tant d'autres renseignements, cependant si exacts, que les Anciens nous avaient transmis sur l'Afrique, les récits de la Bible et des voyageurs arabes furent traités de fables. Il a fallu les prodigieuses richesses tirées des roches de l'Afrique australe pour nous prouver l'authenticité de l'or d'Ophir.



Un des plus longs escaliers existants, sans palier, sans plateforme et sans interruption dans la monotonie et épuisante succession des marches, c'est probablement l'escalier qui conduit au sommet de la tour de l'hôtel de ville de Philadelphie. Il compte 698 marches.

LE PASSE...

*L'année en s'enfuyant, par l'année est suivie.
Encore une qui meurt! Encore un pas du temps!
Encore une limite atteinte dans la vie!
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps!*

*Le temps, les ans, les jours, mots que la foule ignore!
Mots profonds qu'elle croit à d'autres mots pareils!
Quand l'heure tout à coup lève sa voix sonore,
Combien peu de mortels écoutent ses conseils!*

*L'homme les use, hélas! ces fugitives heures.
En folle passion, en folle volupté,
Et croit que Dieu n'a pas fait de choses meilleures
Que les chants, les banquets, le rire et la beauté.*

*Quand ses projets hâtifs l'un sur l'autre s'écroulent;
Quand ses illusions meurent à son côté;
Quand il sent le niveau de ses jours qui s'écoulent,
Baisser rapidement comme un torrent d'été.*

*Alors, en chancelant, il s'écrie, il réclame,
Il dit: "Ai-je donc bu toute cette liqueur;
Plus de vin pour ma soif, plus d'amour pour mon âme!
Qui donc vide à la fois et ma coupe et mon cœur?"*

*Mais rien ne lui répond. Et triste, et le front blême,
De ses débiles mains, de son souffle glacé,
Vainement, il remue, en s'y cherchant lui-même,
Ce tas de cendre éteint qu'on nomme le passé!*

VICTOR HUGO.

LES MISSIONNAIRES A LA COTE DE L'IVOIRE

Rien de plus simple que l'aspect général de ce pays africain. Si l'on embrassait de très haut l'ensemble du panorama, on verrait une façon d'escalier géant développer et superposer ses marches en larges échelons, depuis les lagunes basses du littoral jusqu'aux hautes terres des Etats de l'ex-roi Samory. Aux sables d'une étroite bande côtière on verrait succéder une immense région forestière, puis au delà, une zone de prairies et de cultures précédant les interminables savanes soudaniennes.

Ce morceau de terre africaine porte sur la carte le nom de Côte de l'Ivoire. Cette dénomination, soit dit en passant, avait sa raison d'être lorsque l'ivoire était la principale denrée commerciale du pays; mais elle ne répond plus à aucune réalité. La colonie exporte des amandes de palme, du caoutchouc, de l'acajou, du cacao, de la poudre d'or... mais, en fait d'ivoire, pas de quoi habiller une touche de piano : MM. les éléphants se sont fort sagement repliés dans les coins les mieux défendus de la forêt. Là, ils peuvent narguer les plus déterminés Nemrods.

La grande forêt de la Côte de l'Ivoire est célèbre. Elle commence à quelques milles de la mer et, montant du sud au nord, épaissit sur une profondeur de 200 milles ses fourrés impénétrables. Dans sa végétation massive, bêtes et gens trouvent souverain un abri quasi inviolable.

Nous disons : bêtes et gens. Car il n'y a pas que des éléphants dans ces sous-bois

mystérieux. Là vivent aussi, dans une sauvagerie toute primitive, des populations farouches et belliqueuses, encore arrêtées aux plus bas degrés des types de l'humanité. Leurs armes sont des lances et des flèches. Leur nourriture consiste en bananes et en manioc, sans autre viande que celle d'animaux tués à la chasse, et dans les grandes circonstances, la chair humaine !

Dès que la colonie eut été régulièrement organisée, les missionnaires vinrent offrir leur concours au gouvernement local. Ils s'établirent naturellement tout d'abord à Grand-Bassam, ville principale.

Le P. Ray, supérieur, écrivait de là, en décembre 1905 :

« Grand-Bassam est située entre la mer et la lagune, sur une langue de terre qui n'a guère que trois cents verges de large; de plus, il y a des marigots qui sont produits par le reflux de la mer et qui rendent le pays très insalubre. La chaleur est excessive ; nous n'avons pas moins de trente-cinq degrés (centigrades) à l'ombre ; le thermomètre descend à vingt-huit pendant la nuit. Malgré cette chaleur il y a une grande humidité qui pénètre dans les appartements les mieux fermés et augmente l'insalubrité du pays. Plusieurs Pères ont déjà eu la fièvre ; malgré toutes les précautions, on ne peut l'éviter.

« Notre installation provisoire est plus que sommaire. Mais peu importe ; le mis-

sionnaire ne regarde pas aux inconvénients et aux privations. L'Administration avait fait venir un instituteur français pour la direction de l'école. Ce jeune homme ayant été pris de fièvres intenses, on fut obligé de le rembarquer au plus tôt et l'on nous offrit de le remplacer ; nous acceptâmes immédiatement. Quant aux filles, elles n'ont point d'école. Il faut attendre l'arrivée de religieuses et des ressources suffisantes pour leur installation."

COURSES A TRAVERS COLLINES ET MARAIS.

Au début, les missionnaires durent se condamner à des courses excessivement fatigantes à travers le pays pour reconnaître les points propices à l'établissement de leurs premières missions dans l'intérieur. Voulez-vous un aperçu du règlement suivi dans ces explorations ? L'ordre du jour ne varie guère.

On se réveille ordinairement bien avant le chant du coq. Aussitôt on sonne une sorte de rappel africain dans une corne d'antilope et le cuisinier fait chauffer un peu de café noir. Pendant ce temps, les porteurs arrangent leurs ballots ; ensuite on se met en route, et, après cinq ou six heures de marche, on arrive au but.

La tente est dressée et l'on se repose peu. Vers trois heures de l'après-midi, si l'on n'est pas trop fatigué, on s'en va visiter le pays, parler aux indigènes, faire amitié avec tout ce pauvre monde, demander des renseignements...

"Au repas servi ensuite, raconte un missionnaire, nous étions toujours entourés par une foule, curieuse d'assister à notre festin. C'est une chose singulière que l'homme aime surtout à voir manger l'âtre qu'il juge n'avoir avec lui qu'une ressemblance lointaine). Aussi, lorsque l'heu-

re venait de nous livrer à cet intéressant exercice, on se massait autour de nous avec la même ardeur curieuse qui rassemble autour des bêtes exotiques les élèves des écoles, les troupiers et les bonnes d'enfants. Et alors, il y avait, devant nous, de ces figures béates, se pâmant d'admiration, de ces yeux largement ouverts, de ces bouches énormes, de ces attitudes penchées, de ces physionomies naïves, heureuses et captivées, que l'on ne trouve qu'à Paris, au-dessus de la fosse où l'ours blanc déjeune.

"Le soir, on allumait des feux, on préparait sa couchette, et l'on essayait de s'endormir en recommandant à la Providence son corps et son âme, son expédition et ses chers noirs, ses amis, ses bienfaiteurs et ses parents. Les lits de camps avaient bien été dressés avec beaucoup de science et le lot de chacun strictement défini ; mais l'emplacement du matin n'était pas toujours celui du soir, et, souvent dans la nuit, réveillé par les moustiques, les rats, la fièvre, l'un ou l'autre se surprenait circulant dans tous les coins cherchant une position introuvable et finissant d'ordinaire par s'arrêter dans une caisse.

"Pour comble de malheur, nous avions parfois beaucoup de pluie et l'eau perçait si bien la toile de la tente qu'elle tombait sur nous comme à travers un panier. Le jour nous bravions l'infortune ; mais, la nuit, à la lueur d'une lanterne que le vent secouait, nous avions peine à mettre à l'abri nos provisions et nos effets. Quant à nous, nous étions souvent trempés jusqu'aux os, malgré le parapluie dont nous nous armions sur nos grabats. Le lendemain de ces épisodes, la fièvre nous prenait quelquefois assez violente. Alors ceux qui se portaient mieux soignaient les infirmes, et, même de temps à autre, il y en avait qui trouvaient assez

de gaieté dans leur coeur pour improviser des musettes et des mirlitons avec les roseaux de la rivière voisine et charmer les ennuis des malades par des airs patriotiques, comme la chanson du roi Dagobert.”

UNE AUDIENCE ROYALE

La monotonie de ces courses à travers collines et marais était relevée de temps

m'assis en face de lui sur un escabeau qui me fut offert et j'exposai les motifs de ma venue. Il me répondit :

“— Tu es le premier Blanc qui ait pénétré dans mon royaume. Tu viens pour nous faire du bien ; j'en suis très heureux ; j'espère que tu nous porteras bonheur à moi et à mes sujets. Choisis l'endroit le plus convenable pour élever ta case. Je t'en fais cadeau.”

Le missionnaire eut ensuite à répondre



La nuit en voyage.

en temps par quelque cérémonie importante : par exemple une audience royale. Que ce mot ne vous fasse pas rêver d'une réception à Versailles ou à Windsor. Rien de plus simple que le protocole. Écoutons le P. Bonhomme raconter sa première entrevue avec le roi de l'Attié.

“Le roi, dit-il, me reçut entouré de toute sa cour. Après les salutations d'usages, je

à une foule de questions sur la France et l'Angleterre, et dut donner un aperçu sommaire des bateaux à vapeur, chemins de fer, télégraphes, téléphones et autres merveilles dont la côte occidentale d'Afrique a déjà ouï parler, mais sans en avoir une idée suffisamment nette. Après avoir satisfait de son mieux la curiosité royale, le professeur de physique impro-

visé fut autorisé à prendre congé.

“Depuis, écrit-il, je suis occupé à la construction de mon habitation. Ce ne sera pas un palais, mais une simple case en terre, couverte de feuilles de palmiers. Pendant qu'on la bâtit, j'habite une hutte si petite que mes caisses la remplissent complètement. Je suis obligé de prendre mes repas et de coucher dehors, sous l'avant-toit. C'est là que je reçois mes visites, même royales, et que je trace ces lignes au milieu des conversations bruyantes des hommes, des femmes et des enfants qui m'entourent.”

PREMIERES INSTALLATIONS ET PREMIERES VICTIMES

Le P. Ray écrivait de Grand-Bassam en mars 1896 :

“A la Côte de l'Ivoire, il n'y a pas de grands centres. Nous serons obligés de multiplier nos stations et d'avoir un nombreux personnel ; mais, pour cela, nous avons besoin de beaucoup de secours. Pleins de confiance en l'avenir, nous allons de l'avant malgré les difficultés du chemin. Si le succès final est proportionné aux obstacles que nous avons à vaincre, il sera bien consolant !”

Hélas ! Hélas ! Moins de trois ans plus tard (le 13 mai 1899), l'homme de foi qui écrivait ces lignes touchantes succombait à la première des deux épidémies de fièvre jaune qui ont fauché et par deux fois forcé à renouveler presque tout le personnel de la mission.

Mais l'amour, plus fort que la mort, a relevé toutes les ruines. Dix stations et douze écoles sont occupées par les hommes de Dieu, et, en 1904, ils allaient planter à Koroko, bien au-delà de Kong, à plus de 100 lieues dans l'intérieur, le glorieux étendard de la Rédemption et le drapeau de la France.

PLUIE ET SOLEIL

Oh ! vous qui gémissiez sur le mauvais temps, lisez ces lignes consolantes et vous y verrez que notre beau pays n'est pas si mal partagé.

Le pays le plus ensoleillé d'Europe est l'Espagne : 3,900 heures en moyenne de clair de soleil par an. Pour l'Italie, c'est déjà moins : 2,300.

La France en a à peu près le même nombre : 2,200. L'Allemagne ne dispose que de 1,200 heures. En Angleterre, le pays des brouillards, on compte à peine 1,400 heures de soleil, la moitié moins qu'en Espagne.



La douche gratuite.

C'est, du reste, l'Angleterre qui possède le record de la pluie en Europe. On relève sur les hauts plateaux de l'Ecosse une hauteur d'eau de 35 pouces chaque année. On compte qu'il y a à Londres 178 jours pluvieux par an. Sur le continent, la pluie est plus réservée, heureusement.

En Allemagne, les régions les plus mouillées reçoivent au plus 5 pouces. En Alsace, la hauteur d'eau tombée atteint 5 pouces $\frac{1}{2}$.

Dans les Alpes, c'est le Saint-Bernard qui reçoit le plus de pluie. On y enregistre une pluie annuelle de 10 pouces.

En Italie, Milan tient la tête avec 3 pouces $\frac{1}{2}$.

LA PUISSANCE DES VAGUES

Lorsque, au bout d'une année, on retourne sur une côte que l'on connaît bien, on est frappé de voir tous les changements qui s'y sont faits dans ce faible intervalle de douze mois : tantôt la falaise a été rongée et s'est parfois effondrée dans l'eau : tantôt des rochers qu'on croyait retrouver ont disparu, ont été emportés ailleurs ; tantôt au contraire des blocs pesants ont été apportés là où auparavant s'étendait le sable uni. C'est une dislocation, une usure constante du rivage, qui se poursuit : très faiblement pendant les beaux temps, où la vague, la lame vient doucement mourir sur la plage, battre le pied de la falaise ; formidablement, par à-coups épouvantables, à l'époque des tempêtes, qui ont lieu surtout l'hiver, et au moment des équinoxes de printemps ou d'automne, périodes troublées et critiques que redoute la navigation.

C'est naturellement l'agitation de l'eau qui fait que celle-ci mine les falaises, ébranle les rochers, les fend peu à peu, les réduit en petits morceaux, qui commenceront par être des galets pour finir à ne plus constituer que du sable : cette eau est projetée avec une violence, une force qu'on apprend quelquefois à ses dépens, et dont je vous donnerai tout à l'heure des preuves éloquentes. C'est comme un bélier, dont les efforts sont d'autant plus redoutables qu'ils se poursuivent on peut dire sans interruption, puisque l'agitation de l'eau est constante, tout en variant d'intensité suivant la force du vent.

C'est en effet sous l'influence des vents soufflant à la surface des mers, que se forment ces ondulations que nous appelons plus généralement lames ou vagues, parfois houle, et qui prennent un tout autre caractère quand elles rencontrent un obstacle à leur mouvement. On voit pourtant encore se former des lames quand le vent est tombé depuis longtemps, ou qu'aucune agitation de l'atmosphère ne s'est fait sentir pendant des jours. C'est qu'il ne faut pas oublier que ce mouvement oscillatoire de la masse d'eau peut se propager à des distances considérables de son point de formation, à des centaines et des centaines de milles. Et jamais, on peut dire, on ne se trouvera à plus de 5 ou 600 milles d'un endroit où souffle un vent un peu sérieux, pendant un certain temps ; aussi est-il bien rare que l'on puisse voir la mer absolument calme. Pour vous rendre compte de la facilité avec laquelle une agitation de la surface de l'eau se propage, vous n'avez qu'à jeter un caillou dans le moindre petit lac.

Les ondulations de la mer, la houle, tout comme les ondulations causées par votre caillou, mais à une tout autre échelle, forment au large, c'est-à-dire là où leur allure n'est pas modifiée par la présence d'un obstacle, des sillons parallèles présentant le même creux et la même longueur, et qui semblent se déplacer avec une même vitesse. A la vérité, il ne faut guère parler de vitesse ici, en dépit des apparences ; car, si l'on jette une bouteille vide et bouchée au milieu de la houle, on

la verra s'avancer d'abord, puis monter au sommet de la lame, pour revenir en arrière et redescendre dans le creux de la lame. L'oeil a la sensation d'un déplacement, parce qu'effectivement l'ondulation se transmet; et si nous sommes sur le rivage, la vague que nous voyions au loin, paraîtra se rapprocher; mais ce seront des vagues successives qui se formeront de plus en plus près de nous.

Parfois l'illusion est d'autant plus forte que la crête liquide du sillon dont nous parlions s'effondre, parce qu'elle est trop aiguë tout simplement; cet effondrement est facilité du reste par l'effort qu'exerce le vent sur le sommet de cette petite montagne d'eau. Il y a "déferlement", la mer moutonne, on voit voler des embruns: tous termes que vous entendrez souvent dans la bouche des marins.

On considère que les lames peuvent atteindre une hauteur de 15 verges; on donne même le chiffre de 18. La longueur peut en être de 200 à 300 verges, et elles paraissent avancer, c'est-à-dire que le mouvement d'ondulation progresse à une vitesse de 30 milles à l'heure souvent, de 40 milles parfois. Généralement, la lame réparaît sur un point donné toutes les 8 à 12 secondes.

On a affirmé que des lames de 18 à 33 verges de haut pouvaient se produire parfois en pleine mer; mais ce sont certainement des exagérations: la vérité, fort différente, est qu'une lame "rencontrant" un obstacle peut parfaitement "jaillir" à une hauteur même plus grande, mais dans des conditions tout exceptionnelles. Toujours est-il qu'on comprend avec quelle facilité une de ces lames énormes et rapides peut atteindre un navire qui marche pourtant vite, et que ce soit un petit jeu pour elle de le faire tanguer ou rouler.

Ces coups de roulis ou de tangage, feront pencher le navire sur le côté jusqu'à ce que son pont affleure l'eau, ou bien le relèveront de l'avant ou de l'arrière, de la façon la plus inquiétante pour ceux qui ne sont point habitués à la navigation. Ces oscillations ne sont pas du reste sans fatiguer même la charpente du bateau, qui est étrangement secouée, et dont la cargaison doit être aussi solidement que possible "arrimée" dans les cales.

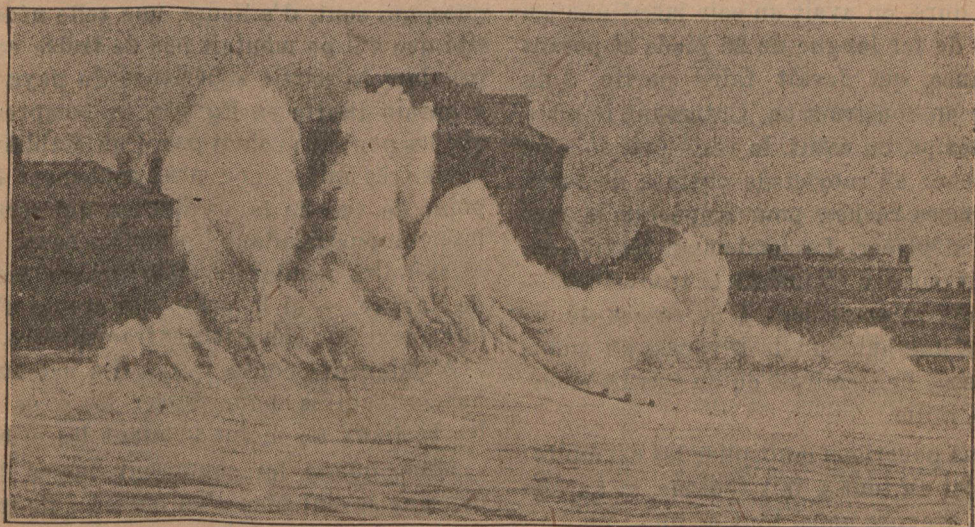
Mais la situation peut être plus inquiétante quand les vagues déferlent à bord du bateau, qu'elles s'effondrent sur son pont, en escaladant les flancs du navire parce qu'il forme obstacle à leur progression. Un bâtiment animé d'une bonne vitesse, et naviguant "vent debout", recevra ainsi des "paquets de mer", surtout si les lames se succèdent rapidement, sans que le bateau puisse se soulever au fur et à mesure qu'une nouvelle vague arrive. Ce sont alors des volumes et par conséquent des poids d'eau énormes, qui embarquent et s'écrasent sur le pont, brisant souvent les bastingages et les embarcations accrochées pourtant à bonne hauteur. On cite des exemples terriblement éloquentes de ces coups de mer. Il y a quelque temps le steamer "Normandie", de la Compagnie Transatlantique, reçut un coup de mer qui couvrit tout son avant, et sauta jusqu'à la hune du mât de misaine; il retomba en partie sur la passerelle du commandant, et son poids, évalué à environ 300 tonnes, fit plier quelque peu le pont du navire, pourtant construit pour résister à tous les assauts de la mer. On a vu de ces coups de mer enlever comme des fétus des garde-corps en gros fer, placés à plus de 12 verges au-dessus du niveau normal de l'eau.

Mais on pressent que la puissance terri-

ble de ces montagnes liquides doit être bien autrement considérable quand elles viennent se heurter à un obstacle fixe, immuable, qui les arrête dans leur soulèvement ou leur mouvement, bien autrement que ne le fait un navire, susceptible de se soulever sous l'action de la lame. Sous le choc, le plus ordinairement, jaillissent en l'air des gerbes d'eau: c'est ce qui se passe pour les phares en mer, élevés sur quelque banc rocheux isolé; et l'on citait jadis l'exemple classique du vieux phare

une action nuisible au pied des digues, des murs, des falaises auxquels elle s'attaque. Il se produit ce qu'on nomme le ressac, qui va affouiller le sol sous l'eau, à une profondeur assez notable.

On voit assez souvent (et sans que le moindre cyclone se manifeste) des barques projetées par la vague sur la terre ferme, parfois à plusieurs centaines de verges dans les champs, ainsi que cela s'est passé à Penmarch, sur la fameuse pointe rocheuse, en 1896. Il n'est pas de saison



Une tempête sur les côtes d'Angleterre.

anglais d'Eddystone, qui avait pourtant 25 verges de haut, et qui, durant les tempêtes, était à chaque instant couvert par des panaches d'eau formidables. A la digue de Cherbourg, il se forme souvent de ces gerbes qui dépassent 35 verges de haut. Il va sans dire que le choc causé ébranle l'ouvrage; de plus, l'eau, en retombant, risque, de dissocier la maçonnerie, de déliter la pierre ou à plus forte raison la terre, d'emporter des blocs relativement énormes, et elle exerce même

hivernale où les vagues ne brisent quelques jetées faites d'énormes poutres grosses comme des arbres entiers, n'éventre quelque digue pourtant constituée d'un massif monolithe de maçonnerie. A Dieppe, par exemple, on voit très souvent la digue assaillie par des lames qui sautent en l'air en faisant craquer toute la charpente, et en rendant l'accès de l'extrémité de la jetée absolument impossible. Une tempête qui remonte à quelques années vint défoncer complètement la route de

Boulogne à Wimereux, et les dégâts avaient été tels que, pour refaire les maçonneries emportées, il fallut le travail des maçons durant trois mois.

Voici des chiffres qui parlent éloquemment de ce qu'on peut appeler sans exagération la toute-puissance de la mer. On a vu des blocs de pierre de 15,000 livres, solidement maçonnés dans un mur, être détachés et emportés à 80 pieds de là; parfois des roches de 12, 13 tonnes ont fait des voyages semblables. Sur la côte des îles Shetland, où la mer est particulièrement dure, on avait un soir laissé une colonne de fer longue de 25 pieds et pesant 3 tonnes, qui devait faire partie d'un phare en construction. Craignant le mauvais temps, on avait du reste pris soin de l'attacher au moyen de chaînes de fer à d'énormes roches, pour empêcher la mer de la déplacer. Le lendemain matin, on n'était pas peu étonné de la trouver transportée non seulement à 6 verges de là, mais à une hauteur de 3 verges au moins au-dessus de l'endroit où on l'avait amarée la veille.

Nous pourrions multiplier les exemples: en voici un tout à fait typique, et qui dépasse, croyons-nous, tout ce que l'on a cité ou observé sur la matière. Au brise-lames du port de Wick, sur la côte nord-est de l'Ecosse, un bloc énorme de béton de 1350 tonnes, un monolithe monstrueux, comme on en voit, a été déplacé par une tempête et complètement renversé; enfin, un peu plus tard, un autre monolithe qu'on avait maçonné à ce même endroit et auquel, afin qu'il résistât plus victorieusement aux efforts de la mer, on avait donné le poids respectable de 2600 tonnes, n'en fut pas moins déplacé lui aussi.

Ce sont là des faits surprenants; ils font comprendre les difficultés avec les-

quelles on doit compter dans la construction des navires et dans l'établissement des digues, brise-lames, et aussi de ces phares que l'homme ose élever au milieu des flots dans les parages les plus exposés.

— o —

LE PASSAGE DU NIL

Les ponts ne sont pas précisément communs sur le Nil.

En raison de ses inondations périodiques, qui sont, d'ailleurs, une telle nécessité que s'il ne montait pas de treize verges dans la partie supérieure du pays, il y aurait disette en Egypte, on comprend que les ponts ne soient pas d'un établissement très facile, non pas seulement au point de vue de la navigation qui serait interrompue pendant les hautes eaux, — c'est-à-dire pendant quatre grands mois de l'année, — si la voûte des arches n'était pas d'une élévation extraordinaire.

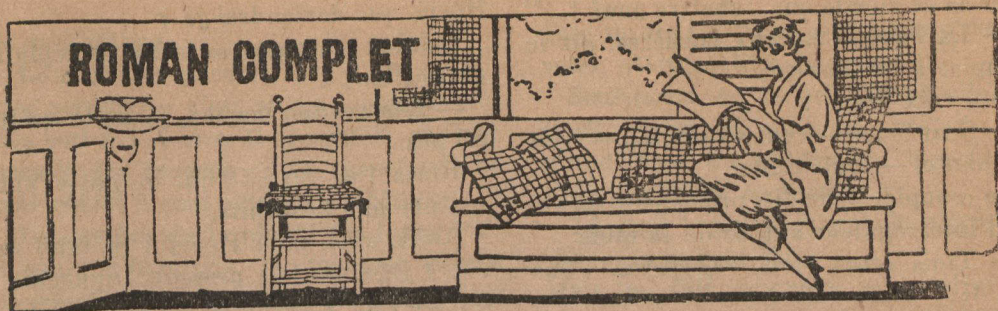
A défaut de ponts, il y a des bateaux, bacs ou autres, pour passer les gens et les bestiaux au moins pendant les crues.

Mais, quand les eaux sont basses, les paysans savent bien s'en passer; ils traversent le fleuve à la nage. Seulement, comme ils ne tiennent pas à se fatiguer personnellement, c'est un de leurs buffles qui nage pour eux et ils n'ont qu'à se donner la peine de se déshabiller et de se mettre à cheval dessus.

La paresse, comme le besoin, rend, on le voit, ingénieux.

— o —

× En Bohême, les fréquentations sont anormalement longues. Dans cette contrée, les engagements durent fréquemment de 15 à 20 ans.



LES FRERES DE LAIT

Par Edouard CADOL

I

On était en mars. La nuit était claire, le temps prématurément doux, grâce au vent du sud-ouest qui balayait les nuages, sous une pleine lune éclatante.

Sur les boulevards déserts, un lourd silence qu'interrompaient, de temps à autre, le roulement d'un fiacre remontant au dépôt, le pas lent des agents de police, le refrain mal articulé d'un citoyen... qui n'avait pas soif.

Il était trois heures du matin. Paris dormait.

Cependant les coupés de remise stationnaient encore, à la porte d'un de nos grands cercles.

En prêtant l'oreille, le passant attardé eût entendu, à travers les tentures des fenêtres entrebâillées, cette sorte de refrain monotone :

— Faites le jeu, Messieurs. Le jeu est fait ? Rien ne va plus.

Léger silence ; puis :

— Je donne, — huit, — carte, — trois, — bac, — payez l'as ; ramassez le deux.

Et, de nouveau, après un instant :

— Faites le jeu. Messieurs. Le jeu est fait ? Rien ne va plus.

Derrière ces tentures, une trentaine d'hommes de tout âge se tenaient autour d'une large table recouverte d'un tapis de drap vert.

Les uns assis, les autres debout, risquaient silencieusement des sommes importantes, sur la chance d'une combinaison de cartes.

Mornes et pâles, dans la demi-obscurité d'une salle surchauffée, dont l'atmosphère, épaisse par la fumée des cigares, prenait à la gorge et piquait les paupières, leur âpreté au gain leur faisait éprouver des émotions à rompre les enveloppes du coeur.

Ils s'y étaient mis vers minuit, à la sortie des théâtres.

Quand cesseraient-ils ? Qui sait ? Parfois, ça dure jusqu'au plein jour du lendemain. Et, durant la séance, nulle autre pensée que gagner le coup.

La fatigue, la raison, et, qui pis est, pour certains, la dignité, tout disparaît, tombe en oubli. L'univers, pour eux, se réduit à ces quatre murs ; pas d'autre in-

térêt en ce monde que "abattre neuf !.."

— La banque est aux enchères, dit le croupier à un moment.

Des voix firent :

— Cent louis, — cent vingt-cinq, — cent cinquante, — trois cents.

Le croupier attendit, promenant un regard interrogateur autour de la table.

— Trois cents louis, répéta-t-il. Une fois ?... Deux fois ?

— Banque ouverte, fit l'un de ces messieurs.

— Adjugé ! conclut le croupier, en frappant un coup de son rateau sur le tapis de la table. La banque est à M. de Lanzaac.

M. de Lanzaac, de son prénom Henri, avait bon air, tout à fait.

Physionomie distinguée, avenant. Bien fait ; donc gracieux en ses mouvements. Santé robuste ; donc d'humeur affable l'ensemble infiniment comme il faut, en sa politesse un peu haute. Pas sot du tout ; trouvant le mot, la saillie qui font sourire, et mieux que suffisamment instruit : sorti quarante-troisième de Polytechnique.

A vrai dire, il s'en était tenu là ; ne faisant plus rien de ses dix doigts et commençant de mener, dès vingt-quatre ans, cette existence de "boulevardier" qui semble inoffensive, bien que les facultés natives, le discernement et le sens moral de beaucoup s'oblitérent vite, à ce train-train sans but.

Ce n'était pas sa faute, s'il en était venu là, lui dernier. Des circonstances intimes l'y avaient amené, sans qu'il y prit garde.

Fils d'un colonel, il eût volontiers suivi la carrière des armes. Mais, son père, chargé de réprimer une révolte, en Afrique, fut tué. La veuve prit peur.

— Si tu meurs ou si tu pars, dit-elle à son fils, en pleurant. . . je n'ai que toi,

Henri, que deviendrai-je ?

Celui-ci embrassa sa mère et répliqua en souriant :

— Rassure-toi, maman, je ne te quitterai pas.

Hélas ! ce fut elle qui le quitta, enlevée par une bronchite.

Alors, quoi, pour Henri ? Se faire soldat ? Bien tard, à présent. Diplomate ? Aurait-il su ? Employé ? Pas besoin.

Par son nom, il comptait dans son monde ; par la fortune de ses parents, il avait la grande aisance. Et puis, se laisser vivre est si facile ! Bah !...

Et voilà comment il se fait qu'à trente ans, M. Henri de Lanzaac taillait à banque ouverte, à son cercle, par une nuit douce et claire de mars, au lieu de dormir dans son lit, comme un brave garçon qui a employé utilement la journée précédente.

Par hasard, il gagna quelque peu, ce soir-là. Pourtant, par je ne sais quelle réaction de bons sens, il se trouva tout à coup stupide, mesquin et misérable.

Brusquement, il leva la banque fourra dans ses poches les trente et quelques mille francs qu'il avait "fait venir" et s'en alla.

Le grand air, la paix profonde de la rue le tentèrent de rentrer à pied.

La course n'était pas longue, au surplus. Il logeait au bas de la rue de l'Arcade.

Cependant, si court que fût le trajet, toute sorte d'idées lui traversèrent l'esprit. Sans y tâcher, par intuition, le bilan de sa situation lui apparut clairement.

Pas de quoi rire. Aux trois quarts ruiné, M. de Lanzaac.

— Et si bêtement ! se dit-il d'un ton piteux.

En effet ; car, en peu d'années, à ne rien faire, il avait dilapidé le meilleur

de sa légitime.

Le regretter parbleu, oui, c'est bien ; s'en repentir ; c'est mieux ; mais à quoi cela sert-il ? A rien. Il le sentait, et il lui passait des frissons à la pensée de se voir réduit à une existence médiocre.

Le sacrifice de la réalité des luxes dont il avait d'habitude le touchait moins pourtant que l'humiliation de déchoir aux yeux de ses amis et de ses égaux.

Il s'en voulait ; il se disait des duretés ; il se méprisait.

Un autre eût peut-être tablé sur le jeu. Le jeu, qui l'avait amoindri, ne pouvait-il le rétablir ? Quoi qu'on dise, il y a des gens qui gagnent, et gros !...

Pas lui, Un racroc d'une trentaine de mille francs par-ci par-là ; possible. Mais il n'avait pas assez confiance dans la "dame de pique" pour en espérer sa remise à flot.

Non ! il faudrait quelque combinaison d'un autre ordre. Et quelle ? N'importe ! Ne fût-ce qu'un mariage.

Oui ! épouser mademoiselle Marthe de Pré, par exemple ; voilà, tenez, voilà une combinaison qui remettrait tout en ordre.

Jolie, mademoiselle de Pré. Excellente éducation, et puis du caractère. Pas une de ces jeunes personnes dont la réserve cache l'insignifiance.

Quelqu'un, Marthe. Vingt et un ans ; lui trente bientôt. Ça va bien ainsi. Et puis... riche, mademoiselle de Pré. Ça va bien aussi, c'est même le principal.

Grâce à sa dot, on rembourserait dettes et emprunts en quelques années. Les propriétés de M. de Lanzac seraient dégagées d'hypothèques, et l'on vivrait heureux.

Soit ! Mais Marthe voudrait-elle de lui ? Pourquoi pas ? Sa mère, la marquise de Pré, un peu vaine de sa noblesse, ne ferait pas obstacle à l'union de sa fille

avec un de ses pairs, qui, dans plusieurs actes, était qualifié de comte.

Seulement, ne se refroidirait-elle pas, si elle apprenait qu'il ne restait plus grand'chose du patrimoine que Lanzac avait hérité de sa famille ?

Là était le point délicat, la pierre d'achoppement peut-être.

Mais, au fait, comment apprendrait-elle ce qui, pour tous, jusqu'ici, restait caché ? Il n'aurait certes pas la bonhomie de lui en faire confidence. De quelle utilité ?

La chère marquise, charmante, très sage et très honnête hurluberlue, avait assez montré, à la mort de son mari, que les affaires étaient de l'algèbre pour elle, puisque, sans Henriot, aux soins de qui elle s'en était remise aveuglément, on eût pu la dépouiller de fond en comble, la chasser du château de Pré sans qu'elle y vît rien que du feu.

Au besoin, d'ailleurs, si elle ou d'autres voulaient regarder de trop près la situation de Lanzac, eh bien ! quoi ?... Il y a des moyens.... On s'arrange !

Voyons ! ça se fait tous les jours dans la société parisienne. Un ami fournit une somme, une apparence de dot, qu'il reprend le lendemain du mariage.

Sans doute ! sans doute ! Lanzac en était d'avis, il le reconnaissait sans difficulté : il vaut toujours mieux dire les choses telles qu'elles sont.

Mais, en somme, quel grand mal à cet expédient, si l'on est déterminé à rompre avec les mauvaises habitudes, à faire bon ménage, et à reconstituer, par la régularité de la vie, par de prudentes économies, ce qu'on a fait semblant de posséder au début ?

Du reste, en dehors de l'ami complaisant qui prêterait le nécessaire, qui saurait jamais un traître mot de l'opération ? Personne ! Alors ?...

On peut voir par là si elle est absolu-

ment inoffensive l'existence "boulevardière" que Lanzac avait menée.

Ce garçon, bien né, fils de gens scrupuleux, et lui-même, susceptible au point d'honneur, inclinait à des compromis de conscience qui l'eussent révolté quelques années auparavant.

Si encore il y eût apporté du cynisme ; s'il eût consenti à se tenir pour un habile. Mais, point. Il ne croyait pas mal penser, mal agir.

Tant d'étranges choses avaient été pratiquées sous ses yeux, par des gens à qui l'on continuait, — lui aussi, — de donner la main ! Il ne savait plus bien ; la conscience oscillait sur certaines questions.

— Il ne faut rien exagérer, non plus, se disait-il. Mes intentions sont bonnes, après tout, et je me conduirai de façon à ce que personne n'ait à souffrir de cet arrangement.

C'est ainsi qu'il conclut en se mettant au lit, et comme il était très fatigué, il s'endormit comme un juste en se répétant :

— Oui, voilà : il faudrait épouser Marthe de Pré ; ça arrangerait tout !

Depuis longtemps la grande ville avait repris son activité : voitures et piétons circulaient à l'envi par les voies publiques, dans un tumulte, dont la confusion n'a rien que d'apparent, chacun sachant exactement où il va et piquant au plus court.

Le grondement de cette fourmilière humaine avait grandi, le tapage des roues sur les pavés, le cri des marchands, rien ne réveillait M. de Lanzac.

Ce fut son valet de chambre qui interrompit celui-ci. Je n'ai pas sonné. Que voulez-vous donc, maladroit ?

Bien que le valet de chambre ne fût pas depuis longtemps au service de Lanzac, il ne parut pas s'émotionner autrement de la réception, un peu bien verte.

— C'est que fit-il avec placidité, il y a là quelqu'un qui insiste pour parler à monsieur.

— Qui ça ?

— Un ami de Monsieur sans doute, car il a l'intention de déjeuner. Il arrive, ce matin, de Maubeuge, et dit être le frère de monsieur.

— Ah ! bon ! Henriot ! fit Lanzac, en changeant subitement de physionomie et d'humeur.

Puis, à lui-même :

— C'est le ciel qui l'envoie !

Et, se frottant les yeux, en s'asseyant sur son lit :

— Henriot ! cria-t-il gaiement, entre, mon cher frère ; entre donc !

Celui-ci ne se le fit pas répéter, et, serrant tendrement la main que lui tendait Lanzac ;

— Couché à midi : c'est honteux ! Tu n'es pas malade au moins ? ajouta-t-il avec un intérêt plus tendre encore.

— Non certes ! J'ai veillé très tard, voilà tout. Mais je me lève, et nous nous mettons à table, puisqu'il est midi et que, selon l'habitude que je t'envie, tu dois mourir de faim. Je suis enchanté de te voir.

Tout cela était dit assez fraternellement pour que le domestique pût les croire réellement parents.

Pour frères, ils l'étaient ; mais non du même sang ; frères du même lait seulement.

La mère d'Henriot, femme d'un maître d'école rurale, avait nourri l'enfant de madame de Lanzac en même temps que le sien.

Plus d'une fois les deux marmots avaient dormi dans le même berceau, leurs petits bras entrelacés, braillant l'un parce que l'autre braillait.

Ensemble on avait risqué les premiers pas, roulant à terre de compagnie, gran-

dissant côte à côte et tout tristes d'être séparés, quoiqu'en se retrouvant, il arrivait, pour pas grand'chose, qu'on se griffât bien volontiers, quitte à s'embrasser aussitôt.

De véritables frères n'eussent pas fait mieux. En tout cas, l'habitude, à tout le moins, leur avait mis au coeur une affection réciproque et très vivace.

Ce n'est pas Henriot que s'appelait le fils de la nourrice ! c'était Henri, comme Lanzaac.

En les baptisant le même jour, on leur avait donné la même marraine, une fillette de dix à douze ans alors ? mademoiselle Henriette de Rocques, devenue précisément cette marquise de Pré, un peu vaine de sa noblesse, et un peu hurluberlue, au sentiment de Lanzaac, qui s'était endormi la veille, en pensant qu'épouser sa fille Marthe "arrangerait tout." Tout ! on sait ce qu'il entendait par là.

Ce nom d'Henri, commun aux deux enfants, amenant de la confusion, on y avait obvié en appelant Henriot celui du maître d'école ; le père Hardouin qui, s'il ne savait pas grand'chose, au fond, était très droit, de grand bon sens et de relations sûres. Un ami des deux familles.

Devenus hommes, les frères de lait ne se ressemblaient guère.

Si le gentilhomme avait plus de finesse de complexion, le plébéien était plus mâle, et il y avait dans son regard une franchise, une netteté souriante, une sorte de beauté, qui valait bien celle de son ami d'enfance.

Son histoire était des plus simples : la mort prématurée de son père l'exemptant du service militaire, on l'avait fait admettre à l'école des arts et métiers de Châlons.

Il en sortit mécanicien. L'occasion se trouvant presque aussitôt, il s'embarqua pour l'Amérique, tranquille sur le sort

de sa mère, à qui il envoyait largement de quoi vivre.

Nul besoin d'ailleurs, les de Pré et de Lanzaac y eussent pourvu aussi largement, et d'un même coeur.

C'est que si la veuve Hardouin avait nourri le fils des Lanzaac, elle avait continué d'exercer sa mission de quasi-maternité en élevant la fille des de Pré.

Ce n'est pas que la marquise fût mauvaise mère. Tout le contraire. Trop de zèle plutôt. Mais par cela même, elle s'y prenait à contre-sens, et s'en rendant compte, elle avait demandé du secours à la mère de son filleul Henriot.

Au moment du départ de celui-ci, Marthe était assez grandelette pour n'avoir plus besoin de soins si intimes. N'importe ! On n'avait pas voulu que maman Hardouin quittât le château.

— Ah !... mais non ! Tu ne vas pas nous laisser, lui avait dit la marquise. Tu es ici chez toi. Tu t'ennuierais toute seule, et puis ton absence nous ferait de la peine. Reste avec nous. C'est bien assez déjà qu'Henriot s'en aille ; nous en avons le coeur si gros !...

C'était très vrai, pour Marthe surtout. Son imagination, tablant sur ce que lui apprenait l'institutrice, lui faisait appréhender toute sorte de gros dangers pour le filleul de sa mère ; son plus vieil ami, en ce monde, et si bon pour elle, si rieur et si gamin, en sa protection d'ainé !

Que n'avait-il pas inventé, pour l'amuser, sans se lasser jamais ! s'amusant, plus qu'elle, tant de son invention que du plaisir qu'elle y prenait.

La voyant malade, une fois, il lui avait chanté, durant huit jours, des opéras improvisés, faisant mouvoir des marionnettes en chiffon, pour l'obliger à garder le lit.

Ce n'est pas qu'il se fit servile, à son égard. Du tout ! Il usait d'autorité, si

elle voulait faire quelque chose qui pût lui être nuisible.

Et, elle se soumettait, un peu confuse, non par peur de sa grosse voix ; mais par instinctive confiance en la supériorité de raison de ce gargonnet qui avait neuf ans de plus qu'elle ; raison dont elle subissait l'ascendant affectueux.

Ça lie étroitement, ces commencements. Le pli se prend de l'intimité, née des premières impressions.

Quoi d'étonnant, dès lors, que Marthe eût grand chagrin du départ d'Henriot, pour des contrées si lointaines, et, pour elle, si inconnues ?

Hélas ! le retour fut plus triste encore ! Deux malheurs le provoquaient, ce retour : la mort de maman Hardouin, et un coup terrible pour les de Pré : le marquis, frappé d'une congestion, restait paralysé.

Pas longtemps ! Six mois après l'arrivée d'Henriot, une seconde attaque l'enleva.

Ces six mois, le filleul de la marquise les avait mis à profit

Dans le voisinage du château, une verrerie tombant en mauvaise affaire, il l'avait acquise, et, fort de l'expérience industrielle gagnée au Nouveau-Monde, il s'appliquait à la relever. Rude besogne.

Et pourtant, le décès de de Pré, laissant sa veuve aux prises avec une situation embrouillée où la pauvre femme perdait la tête, il accepta ses pouvoirs, afin de tout mettre au clair.

Au clair, pour Henriot sans doute, lui et les intéressés ; mais pas pour la marquise qui jamais n'y démêla goutte.

Qu'importe, au surplus ! Rien n'était changé dans son train. Ses revenus restaient les mêmes. Pas la peine de se creuser la tête, pour comprendre comment ça se faisait. Parbleu ! oui, elle avait bien entendu parler d'hypothèques, données

sur les propriétés de la communauté.

Elle se souvenait bien d'avoir, à plusieurs reprises, signé des papiers que son mari lui présentait.

Mais, il paraît qu'Henriot avait arrangé tout ça, sans difficultés ; car jamais, il ne lui avait causé l'ennui et la fatigue de l'entretenir des arrangements survenus, et elle s'était bien gardée de lui demander des explications qui eussent été lettre close pour son entendement.

Un excellent garçon, Henriot. Et si intelligent ! En voilà un qui comprenait bien sa marraine !

Intelligent ; il y parut bientôt. Cette verrerie qu'il avait prise en déconfiture, dont la plupart des fours étaient éteints, elle marchait, maintenant.

Des fenêtres du château, on pouvait voir, dans la plaine, les panaches flamboyants de ces mêmes fours, éclairant la campagne de reflets fantastiques.

La nuit, le jour, sans discontinuer jamais, trois cents ouvriers, divisés en section, se relayaient à l'usine en perpétuelle activité.

— Tu dois être riche, hein, Henriot ? lui disait parfois la marquise.

— Mon Dieu !... je ne me plains pas, marraine, répondait le jeune homme.

— Tu devrais te marier à présent, ajouta-elle une fois.

Le verrier se prit à rire.

— Je n'ai pas le temps, répondit-il.

Visiblement, c'était une échappatoire. Aussi ne l'en tint-on pas quitte. Mais il se déroba toujours, et toujours par une plaisanterie.

Le jour où Marthe s'en mêla, il ne plaisanta pas.

Ils étaient descendus seuls dans le parc, où la marquise devait les rejoindre.

— Est-ce que tu aurais des préventions contre le mariage ? lui dit à l'improvise, la jeune fille.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour savoir.

— Ça t'intéresse ?

— Naturellement ! puisque je t'aime bien, je voudrais que tu fusses heureux, et je ne pense pas être indiscreète par là.

— Toi, jamais Marthe. Tu le sais, j'es-père.

— Bon ! Mais tu ne t'expliques tou-jours pas.

— C'est peut-être que je n'ai pas d'i-dée arrêtée là-dessus.

— Si maman te proposait quelqu'un ?

A cette question, qui le mettait au pied du mur, Henriot eut un serrement de coeur ; mais, réagissant aussitôt :

— Autant l'en dissuader, fit-il. Certes ! j'ai lieu d'être satisfait des résultats de la verrerie. Mais, les choses ne sont pas encore à un point où l'avenir soit assu-ré.

La crise qui a ruiné mes prédécesseurs peut se reproduire. Je serais moins libre de mes résolutions, pour les conjurer, si j'étais marié. Il me faut quelques années encore. Attendons, c'est le mieux, pour moi, pour tout le monde.

Quand il venait au château de Pré, ce qui arrivait plusieurs fois par semaine, il était entendu qu'il dînait avec ces dames.

Cette fois, il s'excusa, se disant obligé de rentrer à l'usine.

Ce n'était pas vrai. En les quittant, il se dirigea vers la campagne.

A la tombée du jour, il se trouva au faite d'un coteau escarpé, que couronnait un petit bois.

Personne en vue : le grand silence de la nuit qui approche, suspendant l'activi-té humaine ; la paix du soir autour de lui, et les âcres senteurs des foins coupés, des bois, dont la brise rafraîchie fait chan-ter les feuilles.

Il s'était assis dans l'herbe, regardant les masses lumineuses du couchant, ne

pensant plus, ne sentant pas ; hors de lui, du monde terrestre, de la réalité.

Tout à coup, un sanglot lui secoua les épaules, le tirant de sa torpeur, le for-çant à reprendre possession de lui-même.

Il se redressa d'un brusque mouvement et, comme s'il eût eu honte d'une fai-blesse involontaire, comme s'il se fût adressé des reproches :

— Aimer Marthe, moi ? se dit-il avec fermeté ; prétendre à son alliance ? Ce serait fou, d'abord, et presque une mau-vaise action de ma part.

Fou peut être, étant donné la différen-ce d'origine entre la jeune fille et lui ; étant donné aussi le caractère et l'éduca-tion de la marquise, que, pour le rappeler Lanzac estimait un peu yaine de sa no-blesse.

Mais comment le fait d'aimer la fille de sa marraine, de prétendre à son al-liance, pourrait-il constituer une mauvaise action de la part d'Henriot ? Pourquoi ? Quelle question de délicatesse mystérieu-se y avait-il là-dessous ? On ne sait.

Quoi qu'il en soit, devenu subitement maître de lui, le jeune homme embrassa d'un regard souriant l'ensemble du châ-teau de Pré, qui surgissait au centre de la plaine étendue à ses pieds, et, d'une voix calme :

— Bah ! fit-il, pourvu qu'elle soit ai-mée, heureuse, je serai content.

Tel était le frère de lait de M. Henri de Lanzac. Pas un héros de roman, sans dou-te ; pas d'humeur à s'en prendre au ciel ou à la société, de l'inégalité des condi-tions sociales ; incapable surtout d'as-sommer son entourage de sa mélancolie.

Mais, par exemple, un brave garçon, et par là, très digne d'inspirer sympathie au lecteur bienveillant ; ce que confirmera la suite de ce récit, qui est, comme de raison, le plus véridique du monde.

En tout cas, les secrets sentiments qu'il

portait à mademoiselle de Pré ne lui ôtaient pas l'appétit. Lanzaac l'en complimentait avec une sorte d'admiration, pendant le déjeuner où nous avons laissé les deux jeunes gens.

— Témoignage d'une conscience pure, répondait gaiement Henriot.

— Et d'un bon estomac par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien. Ah ça ! tu es donc heureux, toi, Henriot ?

— Je n'en sais rien, mon cher, faute de connaître une définition possible du bonheur. Mais ce qui est certain, c'est que l'existence occupée que je mène me satisfait et me suffit.

— Tu vises quelque chose, pourtant ?

— Moi ? Non. Quoi d'ailleurs ?

— Tu es en situation d'avoir de légitimes ambitions réalisables, à tout le moins dans l'avenir.

Henriot haussa bonnement les épaules.

— Je t'entends ! fit-il. Un mandat électif, des distinctions honorifiques ? Pour quoi faire ? Ça te tenterait, toi, Henri ?

— Mon cher, j'en suis à un point où tout me tenterait, pourvu que ce fût autre chose que mon présent. Tu sais par quelle considération de famille j'ai renoncé à toute carrière.

Je ne me repens pas d'avoir donné cette marque de condescendance à ma mère ; mais je me doutais guère alors du mérite qu'entraînait ce sacrifice filial.

Je m'ennuie à pleurer, mon cher Henriot ; je me sens humilié de mon insignifiance, et je rage à blanc de voir que, non seulement il est trop tard aujourd'hui pour entreprendre quoi que ce soit ; mais encore de m'apercevoir que, pour avoir laissé se rouiller mes facultés, je suis bien incapable de m'occuper utilement pour les autres et pour moi. Parole d'honneur, à me regarder bien en face, j'ai l'atroce désagrément de me reconnaître banal, bête et ridicule !

— Tu exagères ! fit Henriot en haussant les épaules. C'est l'ennui qui te fait voir les choses sous un aspect aussi maussade, et quand bien même tu ne te sentiras plus assez intéressant à tes propres yeux, il te resterait la ressource de l'intéresser à autrui.

Quand tu avais des obligations, des devoirs envers ta mère, tu ne médisais pas de la vie. Eh bien, crée-toi des obligations et des devoirs nombreux. C'est facile à un homme de ta qualité.

— Que je me marie, veux-tu dire ?

— Justement.

— Oui ; tu estimes que je ne suis plus bon qu'à ça ! fit plaisamment Lanzaac, s'applaudissant secrètement du tour que, d'elle-même, prenait la conversation.

Henriot ne le suivit pas sur le terrain de la plaisanterie.

— Diable ! répliqua-t-il, si tu ne vois là qu'un pis-aller, pense à autre chose, mon cher ami.

— Ah ! Henriot prends garde ! Tu vas me régaler d'aperçus philosophiques, que je dois avoir lus quelque part, bien sûr !

— N'aie pas peur. Si j'avais la manie de prêcher, ce n'est pas toi que je choisirais pour patient. Tu es assez grand garçon pour savoir te conduire. Seulement, si au lieu d'un "recommencement", le mariage te paraît une sorte de mise à la retraite, tu risques fort d'être finalement déçu, et très triste, par méconnaissance des éléments du bonheur que comporte l'institution.

Lanzaac n'insista pas sur ce point.

— Tout ça est bel et bon, dit-il. Mais tu admettras que le caractère de la personne qu'on épouse est pour beaucoup dans la destinée d'un ménage.

— Aussi ne faut-il pas épouser la première venue.

— Ma foi ! reprit Lanzaac, en changeant de ton, puisque le hasard nous met sur ce

chapitre, je t'avoue que mes idées sont plus arrêtées que tu ne supposes. Il y a même quelqu'un de ta connaissance qui m'inspirerait confiance, si je lui agréais.

— Qui ça ?

— Marthe de Pré.

— Tu l'aimes ? fit vivement Henriot.

— Je l'aime bien, comme on aime une bonne camarade, comme il faut aimer une femme légitime. Voyons que penses-tu de ça ? Tu crois n'est-ce pas, que je ne pourrais faire un meilleur choix ?

— Sans doute, répondit Henriot, en s'efforçant de dissimuler le trouble qui l'avait saisi au nom de la jeune fille.

Absorbé par la poursuite de son idée, Lanzaac ne remarqua pas la modification de l'extérieur de son ami d'enfance.

Complaisamment, il énuméra les avantages de cette union. Tout s'y trouvait à son gré. On se connaissait de longue date. On était du même monde, partant en communauté de sentiments sur les plus importantes questions de la vie.

Pas de heurts à prévoir, puisque les préjugés mêmes, — si tant est que certaines convictions méritassent ce nom, — étaient de même nature.

Et puis on était à peu près voisin. Du château de Pré à celui de la famille de Lanzaac, il n'y avait pas trois kilomètres.

La marquise n'aurait pas le chagrin de se séparer de sa fille. Nulle modification des habitudes essentielles.

Henriot semblait écouter. Entendait-il seulement ? C'est qu'il se passait en lui un combat douloureux. Il faisait des efforts inouïs pour étouffer le cri de son coeur.

Il avait bien pu se défendre d'aimer Marthe ; mais il ne s'était pas encore préparé à la cruauté de la voir au bras d'un autre. Et voilà qu'à l'improviste, cet autre apparaissait. La surprise avait trahi sa volonté, et il lui fallait un moment

pour se remettre du coup qui l'avait assailli si brusquement.

Si encore l'homme qui se proposait d'épouser celle qu'il adorait, malgré lui, malgré tout, eût été un étranger !

Le mariage fini, il eût amené sa femme. Ne la voyant plus que par intervalles plus ou moins éloignés, Henriot se fût acclimaté au fait accompli ; le travail l'eût distrait de sa peine.

Mais si Marthe devenait madame de Lanzaac, celui-ci n'annonçait que trop l'intention de rester au pays. Aucun prétexte à rompre les relations presque journalières. Incessamment, le filleul de la marquise aurait sous les yeux le spectacle du jeune ménage.

La perspective de cette continuité de souffrances épouvantait le jeune homme. Mon Dieu ! si un sentiment d'envie germait en lui contre son frère de lait ?

Tout cela roulait dans la tête du malheureux garçon, tandis qu'Henri continuait de parler, sans se douter de la torture qu'il infligeait à son camarade.

— A vrai dire, fit Lanzaac, interrompant son exposition de principe, j'en raisonne à peu près comme les chasseurs de l'ours, qu'ils n'avaient pas encore jeté par terre. Si j'ai mille bonnes raisons de trouver ce mariage à ma convenance, Marthe et sa mère en ont-elles un pour qu'il soit à la leur ?

— Pourquoi pas ? fit Henriot, en se ressaisissant. Ta noblesse vaut la leur ; votre éducation, vos goûts sont en conformité, et il y a équivalence entre la fortune de chacun de vous.

Sans s'en douter, le verrier touchait au point délicat.

Visiblement, il ignorait les dilapidations du gentilhomme, les pertes du jeu, qui avaient pis qu'ébréché le patrimoine de celui-ci.

Lanzaac eut un beau mouvement. Il fut

sur le point d'avouer ses bévues, l'étendue de son désastre.

Une fausse honte le retint. Si sa ruine relative eût été le fruit d'un malheur passé. Mais, confesser qu'il avait sottement perdu le meilleur de ce que ses parents lui avaient laissé sur le tapis vert d'un cercle !...

L'effort lui coûtait. Cela lui paraissait terriblement le diminuer, lui, de race noble, en face de ce fils d'un paysan.

Sans doute, cet enfant de roturier s'était élevé au-dessus de sa condition originelle. Devant l'opinion, les deux jeunes gens allaient, à tout le moins, de pair ; si, en ce siècle pratique, d'industriel, relevant uniquement de son activité et de son intelligence, ne l'emportait pas sur le patricien, dont tout le mérite, le prestige, se résumait à être "né".

D'ailleurs, qu'arriverait-il si Henriot était mis au courant du véritable état de fortune de son ami ?

Un peu bien susceptible, Henriot ; ombrageux sur les points de délicatesse. Rieur, enjoué, facile et bon, certes ! Mais pas "boulevardier" du tout, le fils du maître d'école. Des côtés dits : "prud'hommesques", plutôt. Autant réserver la question, fût-ce provisoirement.

D'ailleurs, si les dames de Pré déclinaient la proposition de son alliance, il deviendrait bien inutile, que dis-je ! embarrassant, de les avoir instruites de la réalité des choses.

Lanzaec ne releva donc point le dernier membre de phrase d'Henriot, et venant à ce qu'il attendait de son affection :

— Ecoute, dit-il, en jouant serré. Par cette raison même que j'ai part à l'intimité de ces dames elles peuvent avoir scrupule de répondre par un franc refus, à ma profession de foi. Elles peuvent se croire tenues à des ménagements par

crainte de blesser ou de peiner un ami de la famille.

Je voudrais, au contraire, qu'elles eussent leurs coudées franches, parfaite liberté de se prononcer tout de suite.

D'autre part, il se peut qu'elles aient des préventions contre le projet en lui-même ; contre moi aussi, dont le séjour prolongé, à Paris, n'est pas sans avoir provoqué de ces commentaires, dont la charité chrétienne ne fait pas précisément le fond, en province.

Il ne serait pas mauvais, en ce cas, qu'un avocat plaidât officieusement ma cause. Or, si tu la crois défendable, pour quoi ne te chargerais-tu pas de mes intérêts ; pourquoi en un mot, toi, qui es comme "de la maison", n'accepterais-tu pas la mission de tâter le terrain ?

Que répondre ? Comment se dérober ? Impossible ! Aucun prétexte vraisemblable à fournir. Eh bien ! haut le coeur !

Puisque Marthe et Henri pouvaient se convenir, s'aimer, faire le bonheur l'un de l'autre, Henriot décida que son devoir envers eux était de faire abrogation de sa personnalité.

Ce devoir lui apparut entier. Il se reprocha de souffrir. Il s'interdit de se mettre dans la balance pour si peu que ce fût.

Il n'admit même pas qu'il y eût sacrifice de sa part. De quel droit ? Avaient-ils à compter avec lui, parce que son affection pour Marthe s'était nuancée d'amour ? Tant pis, du reste, allons !

Aussi, tendant les mains à Lanzaec :

— Entendu ! fit-il résolument. Tu peux compter sur moi, Henri.

II

A deux kilomètres de Maubeuge, sur la rive droite de la Sambre, on voit, dans le fond d'une vallée, de vastes constructions noirâtres et tristes, de peu d'élévation.

Des nombreuses cheminées carrées, sort, à toute heure, une fumée épaisse qui tombe en pluie de suie sur les environs.

Le soir venu, cette fumée s'éclaire parfois d'un panache de feu, et par les ouvertures de ces bâtiments, on croirait entrevoir un coin de l'enfer.

C'est la verrerie de M. Henri Hardouin. Etablissement considérable, dont les produits, incessamment expédiés par les lourds chalands de la rivière, par les trains du chemin de fer, vont dans toutes les parties de l'Europe.

A quelque distance des fours une petite habitation, dont les briques disparaissent sous l'enchevêtrement de la vigne vierge et du jasmin de Virginie, est occupée, pour la majeure partie, par les bureaux.

Un jardin bien entretenu s'étend derrière, partagé par une allée couverte, qui mène à un assez gracieux pavillon, qu'habite le directeur-proprétaire.

Au rez-de-chaussée, salon, salle à manger, cuisine et salle de bain. Au premier, chambre à coucher, cabinet de travail, et une pièce, servant de bibliothèque et d'archives.

Logement des serviteurs au-dessus.

Deux jours après la conversation que nous avons rapportée entre les frères de lait, Henriot descendait à la gare de Manbeuge.

Un dog-car attelé à une jolie bête de demi-sang l'attendait. Il y monta, répondant sommairement aux politesses dont il était l'objet de la part des employés, et, prenant le grand trot, le cheval l'amena à l'usine en quelque vingt minutes, par une route où il croisait de vastes fourgons chargés des produits de la fabrication de son établissement.

Il était d'assez bon matin. Le travail était en pleine activité.

Il traversa les bureaux, écouta quel-

ques rapports, parcourut la correspondance, donna des signatures, et, tout en ordre, il prit une petite feuille de papier, sur laquelle il écrivit :

“Ma chère marraine,

“J'arrive. Voulez-vous me donner à déjeuner ? Si vous êtes libre, ensuite, de me consacrer un moment, j'en profiterai pour vous entretenir, vous, vous seule, d'un projet qui ne peut manquer de vous intéresser.

Le pli cacheté, il envoya un gamin le porter au château de Pré, et, gagnant le pavillon, il procéda à une toilette que la nuit passé en wagon rendait nécessaire.

Certes ! il avait tout le temps de prévenir la marquise de son désir d'être son hôte, encore bien que la précaution fût superflue de sa part. Mais, ce lui avait été comme un soulagement d'écrire et d'envoyer ce billet.

Les chiens étaient rompus. Plus moyen de temporiser maintenant : plus de débat intérieur, d'indécision. Droit au but, et finissons-en. Ah ! oui ! finissons-en ! Il n'y a pas de vertu qui tienne. L'état de son âme lui semblait atroce.

Aimer une jeune fille et se charger de l'unir à un autre, par devoir, par loyauté, par bon sens, ce peut-être une action louable, mais que c'est dur !

Permis, à tout le moins d'abrégé le supplice. C'est ce qu'il se disait, comme s'il se fût défié de son courage, défié de sa probité.

Inutile, en tout cas, de les mettre à une trop longue épreuve. Il avait hâte de s'engager, de brûler ses vaisseaux.

— Finissons-en, finissons-en ! répétait-il, en s'apprêtant à se présenter au château.

C'est Marthe qui le reçut.

Entendant grincer les roues du dog-car sur le sable de la cour d'entrée, elle s'avança sur le perron, souriant de loin, au visiteur, avec un peu de malice bon enfant.

Une charmante personne, mademoiselle de Pré. Brune à yeux bleus ; le front large et intelligent, avec ce regard droit et confiant qui semble ouvrir l'âme à deux battants, comme qui n'a rien à dissimuler. Bien faite aussi ; douée d'un charme personnel, fait d'aisance discrète.

Grande simplicité de mise et de façons ; sachant n'avoir point besoin de recherche pour paraître ce qu'elle était, c'est-à-dire, une personne distinguée.

Henriot la connaissait trop pour ne pas remarquer la légère nuance d'ironie gamine et familière de sa physionomie. Il lui en demanda la raison.

— De quel droit ? fit-elle plus gaiement encore. Si tu as des secrets, Henriot, ne puis-je avoir les miens ?

C'est de même, avec une réticence enjouée, que la marquise accueillit son filleul.

Le jeune homme ne savait que penser. Ces dames avaient-elles deviné la nature de la mission qu'il se proposait de remplir ?

Une fois dans le domaine des suppositions, on incline aisément vers ce qui plairait davantage. Il en allait ainsi pour Henriot.

Rien d'impossible à ce que madame de Pré et sa fille eussent pressenti les intentions de Lanzac.

A chacun de ses voyages, le verrier voyait son ami à Paris.

Le billet par lequel Henriot s'annonçait à déjeuner avait sans doute confirmé la marquise dans la pensée que Lanzac se déclarait.

Malgré la recommandation de garder le contenu de cet avis pour elle seule, la

mère avait mis sa fille dans la confiance, et, d'un commun accord, elles s'étaient résolues à décliner les offres d'Henri.

Elles allaient s'en ouvrir avec l'ambassadeur officieux. Et, par avance, elles s'amusaient de la légère déconvenue.

Voilà ce qu'Henriot finissait par croire, et il en éprouvait un contentement irraisonné, dont l'égoïsme ne le frappa pas tout de suite.

Cependant, la réflexion lui fit repousser la mesquinerie de cette impression. Il n'admit pas que son rôle se bornât à énoncer le désir de Lanzac.

Sa probité lui faisait un devoir de discuter, de combattre les objections ; de prendre fait et cause pour son frère de lait, qui s'en était remis, à lui, de sa cause et de ses intérêts de cœur.

C'est pourquoi il revint de lui-même sur le sourire de Marthe et la réticence de madame de Pré.

Celle-ci l'édifia à la fin.

— Ta lettre, mon cher ami, dit-elle, est arrivée au moment où, selon l'habitude, je donnais aux plantes de mon boudoir les soins que je n'abandonne pas aux servantes. J'avais les doigts mouillés, terreux. Et, reconnaissant ton écriture, j'ai dit à Marthe de me lire ce billet ne pensant pas qu'il contînt un mystère : ce à quoi tu ne nous a pas habitués.

— Mais rassure-toi, ajouta la jeune fille ; ce sera comme si je ne me doutais de rien. Tu me connais, je ne suis pas curieuse. Tu y gagneras du reste qu'aussitôt après le dessert, je vous laisserai toute latitude de conférer ensemble, aussi gravement que tu le croiras bon.

Donc ces dames ne soupçonnaient rien des dispositions de Lanzac, Henriot le regrettait maintenant. Mais qu'on l'eût embarrassé si on lui en eût demandé la raison !

Le déjeuner terminé, Marthe tint parole.

— Je vous laisse, dit-elle, puisque les enfants sont de trop.

Elle attendait que le jeune homme répliquât sur le même ton de plaisanterie. La mine d'Henriot restant impassible, presque soucieuse, elle eut une sorte d'appréhension, et, revenant à lui :

— Tu es bien grave, fit-elle en le regardant fixement. S'agirait-il de toi? Aurais-tu des tracas? C'est qu'en ce cas, je me reprocherais d'en agir légèrement, tu penses!

— Rassure-toi, répondit le jeune homme un peu ému. Je ne suis pas en cause. Merci.

Elle lui fit un beau sourire en lui tendant la main, et sortit doucement, émue elle-même.

— Viens au jardin, dit la marquise en se levant; nous ne serons pas dérangés.

Puis, quand on fut près d'un banc, elle s'assit, et, faisant place au jeune homme à ses côtés :

— Qu'y a-t-il, voyons, Henriot? demanda-t-elle.

En peu de mots, celui-ci la mit au fait, lui rapportant exactement ce qui s'était passé entre son frère de lait et lui.

A mesure, madame de Pré se faisait réservée. On sentait qu'elle accumulait des objections à opposer tout à l'heure, au désir d'Henri de Lanzaac. Henriot s'en rendait compte, et s'efforçait de les dissiper à l'avance sans en connaître la nature.

Ce n'était pas assez qu'il vantât, en les amplifiant, les qualités extérieures et morales de son ami d'enfance, il insistait sur les avantages que, personnellement, sa marraine rencontrerait à la réalisation de ce projet.

Elle aurait Marthe tout près d'elle, si même le jeune ménage ne s'accommodait

pas de la réunion sous le toit de Pré. Tandis qu'à se donner un étranger pour gendre, la marquise s'exposait à une solitude, entraînant la rupture de chères habitudes, chagrin latent de n'occuper que le second plan au foyer de sa fille, ennui de rester rien qu'en face d'elle-même dans le vide silencieux, dans l'abandon de ce grand château, désormais dépourvu d'intérêt.

— Tais-toi! fit-elle brusquement, en posant la main sur celle de son filleul, tu me crèves le cœur. Ce tableau que tu me traces, je n'ai jamais eu le courage de l'envisager, tant il m'est pénible. Il est pourtant bien exact, vrai, réel. Menace trop inévitable.

Mais que veux-tu, mon cher enfant, je me suis toujours dit qu'il serait assez tôt de m'affliger, quand on me demanderait ma fille en mariage.

Elle est donc arrivée l'heure du suprême déchirement, la cruelle crise de la séparation! Comme c'est venu vite! N'importe! La nature, la société, tout me signifie l'obligation de m'oublier, de me sacrifier au profit de Marthe. Il faut en prendre mon parti, et lui cacher, à elle, ce qu'il m'en coûte de la marier. Ne lui en parle jamais, surtout!

Il n'y avait rien à lui répondre. Le sentiment est réfractaire à la raison, et le jeune homme se bornait à lui presser les mains, attendant que la première émotion s'usant, sa marraine en arrivât à se prononcer plus particulièrement sur le compte de Lanzaac.

Henriot supposait qu'elle s'attacherait au séjour prolongé de celui-ci à Paris. N'était-il pas logique de craindre qu'il y emmenât sa femme? En ce cas, que devenaient les dires de son ambassadeur sur la continuation de la vie commune entre la mère et la fille?

La marquise laissa cela de côté! Ce qui

parut avoir le plus d'importance à ses yeux, ce fut la question de noblesse. Sans doute elle le savait, certains actes de la famille des Lanzaac leur attribuaient la qualification de comte. Mais le plus grand nombre de ces papiers négligeaient cet article. Il y a plus, quelques-unes des pièces de leur dossier portaient leur nom en un seul mot : "Delanzaac."

Née des barons de Rocques, femme du véritable marquis de Pré, la mère de Marthe eût souhaité éclaircir les origines du gendre qui se proposait.

En second lieu, quelle serait la fortune du jeune ménage, si l'on concluait? D'une part, que possédait Henri? D'autre part, quelle dot convenait-il de constituer à Marthe?

— Au fait, dit la marquise, c'est toi qui as liquidé la succession de mon mari. Combien ai-je, dis moi? Quel est au juste l'avoir de ma fille? Tu le sais exactement, pas vrai?

— Exactement, non, marraine. Mais votre notaire peut vous renseigner.

— J'ai donc un notaire?

— Qui gère vos biens et vous en sert les revenus.

— A moi, Henriot?

— Par mon entremise, oui, marraine, puisque vous m'avez confié vos pouvoirs.

— Bon. Et qui est ce notaire, mon cher enfant?

— Toujours le même. Celui qui a établi votre contrat de mariage.

— Ce sont mes parents qui s'en sont occupés. Pour moi, je me rappelle l'avoir entrevu après un dîner de cérémonie, auquel il assistait. Il m'a fait signer plusieurs fois et je n'en ai pas su davantage. Mais, dis-moi, Henriot, où est-il ce notaire?

— A Maubeuge. S'il vous convient de le recevoir, je vous l'enverrai dès demain.

La marquise protesta.

— Doucement! fit-elle. Comme tu y vas, toi! Tiens-tu pas ce mariage pour conclu? Eh! cher enfant, tu oublies le principal. Il faut d'abord savoir si Marthe y est favorable, et surtout si ton frère de lait lui plairait.

— Le moins est de la consulter, en effet.

— N'est-ce pas? Eh bien, Henriot, tu vas la consulter tout de suite.

— Moi? s'écria le jeune homme, violemment impressionné.

— Toi, oui, répéta madame de Pré, sans remarquer la paleur qui s'était subitement répandue sur les traits de son filleul. Ce ne saurait être que toi, et tu vas le comprendre.

Marthe est une excellente enfant. Si j'aborde ce sujet avec elle, elle attachera son regard sur mes yeux, afin de surprendre mon sentiment intime. Ça peut faire tout manquer, vois-tu! Si elle lit dans ma pensée, la crainte de me faire de la peine la portera à refuser: refuser son bonheur peut-être! Que sait-on?

Si, au contraire, elle ne pénètre pas mon émotion, elle se rendra par déférence. Tu la connais bien, voyons! Il ne faut l'un ni l'autre, Henriot. Il faut qu'elle ait pleine liberté de prononcer.

Avec toi, il en sera ainsi; rien ne l'influencera. Elle sait quel est ton dévouement pour nous; elle sait que ton affection est éclairée, clairvoyante, elle t'écouterà, et se déterminera en toute indépendance.

La marquise eût pu poursuivre jusqu'au lendemain. C'eût été en pure perte.

Henriot n'avait pas prévu cette épreuve. Elle le surprenait désarmé. Il éprouvait les angoisses d'une terreur irraisonnée, d'autant plus insurmontable et troublante.

— Ah ! ça ! fit la marquise, tu ne m'entends pas ?

— Si fait, marraine.

— Non, mon ami, je le vois bien. Que te prend-il ? On dirait que je te demande un monde. Prends garde ! Tu ferais supposer qu'un scrupule te tourmente.

— Un scrupule, marraine ? répliqua le jeune homme avec anxiété. Quel scrupule ?

La mère de Marthe se tourna vers lui et, lui prenant les deux mains :

— Regarde-moi, dit-elle, Tu n'as aucune arrière-pensée, Henriot ? Ne m'interromps pas. En proposant Henri, tu es bien sincère ; tu n'y mets pas de complaisance, mon cher enfant ; tu ne cèdes pas à une affection, bien légitime du reste, en faisant l'éloge de ton frère de lait ?

— Marraine, répondit le jeune homme, j'agis mal ainsi. Entre l'affection que je porte à Henri, et celle que je vous dois à vous et à Marthe, je n'aurais qu'à m'abstenir, si j'avais le malheur qu'elles fussent en contradiction. Ce n'est pas le cas, cette fois.

En toute sincérité, marraine, je crois que Henri et Marthe doivent s'entendre et se rendre la vie heureuse ; ce qui ne peut que vous satisfaire.

J'ai marqué de l'hésitation, tout à l'heure, continua-t-il du même ton. Ce n'est pas que ma conviction chancelât ; c'est qu'aborder ce sujet avec une jeune fille m'intimidait, j'en conviens.

Saurai-je dire convenablement ce qu'il faut ? Ne l'embarrasserai-je pas ? Voilà ce que je me demandais. Mais, la première surprise passée, je sens que je m'en tirerai comme il convient. Me voilà donc prêt, marraine.

La marquise l'avait écouté attentivement, et s'était rassurée ; aussi, se levant :

— Viens, dit-elle, en l'entraînant vers l'habitation.

En approchant, ils entendirent le son d'un piano.

— Marthe est chez elle, dit la marquise. Va la trouver. Je t'attends au salon.

D'un pas décidé, Henriot monta chez la jeune fille.

— Tiens ! fit-elle en le voyant entrer, c'est toi ? Tu me rends visite... Eh ! mais, qui m'en vaut l'honneur, Monsieur ?

Elle riait bonnement.

— C'est ta mère qui m'envoie, répondit-il, tout à fait maître de lui. La communication que j'avais à lui faire te concerne, Marthe.

— Va ! fit-elle, j'ai fini par m'en douter un peu. Tu as vu Lanzaac à Paris, et il t'a chargé de me demander en mariage, hein ! dis ?

Comme il répondait d'un signe affirmatif, elle tourna à demi sur le tabouret de piano, fit asseoir le jeune homme en face d'elle, et le regardant en confiance :

— Qu'en penses-tu, Henriot ?

— Tu intervertis les rôles, lui répondit-il, c'est ta pensée qui doit prévaloir en ceci.

— Que veux-tu que je pense ? Je n'ai pas d'idée faite.

— Prends le temps de te consulter.

— Donne-moi ton avis plutôt.

— Ma démarche te le fait pressentir.

— Non ! ta démarche n'est point concluante à mes yeux, puisque, aussi bien, tu n'avais aucune raison de refuser à Henri de la faire. C'est ton opinion que je demande. Tu en as une, assurément. Nous sommes amis depuis trop longtemps pour que tu te désintéresses d'une proposition où mon avenir est engagé.

Si tu y étais indifférent, ce serait que tu ne m'aimerais guère, en quoi tu serais ingrat, ce dont je sais bien que tu es incapable. Et puis songe à cela, Henriot :

mon père n'est plus ; maman redoute, à tort, il est vrai, de prendre, envers moi la responsabilité d'une résolution définitive, et tu le vois assez, puisqu'elle te charge de me faire part de ce qui arrive.

Il n'y a que toi sur qui je puisse vraiment compter. Parle donc sans réserve. Toi tu tiens dans mon ame une place à part, qu'aucun autre ne peut occuper.

Sans t'y appliquer, sans t'en apercevoir j'en suis certaine, tu as eu la plus grande part au développement de ma raison et de mes sentiments.

Tu ne dis rien que je n'y réfléchisse et qui ne me frappe ; tu exerces à ton insu, une sorte de prestige sur mon entendement, et ce m'est une réelle sécurité de m'en fier à l'espèce d'autorité amicale que, du meilleur coeur, je te reconnais sur moi. Eh bien ! mon bon ami, tu sais ce qu'est Henri ; tu sais ce que j'en puis attendre ; dis-moi de l'accepter, et... c'est fait !

Sans hésiter, Henriot tendit la main à la jeune fille.

— Accepte dit-il.

Une heure après, il rentrait à la verrerie. Le long de la route, il s'était senti libre, léger d'esprit. Il avait conscience d'avoir fait ce qu'il devait, aux autres et à lui-même.

Monté chez lui, il alla droit à son cabinet, s'assit à son bureau et envoya un télégramme à Lanzac. Peu de mots :

“Agréé en principe. Viens. Lettre suit.

Cette lettre, il commença de l'écrire aussitôt. C'était la relation, en détail, de ce qui s'était dit de part et d'autre, entre ces dames et lui, au château de Pré, le matin même. La plume courait très vite sur le papier. On eût dit qu'il fût pressé d'en terminer.

Dans son empressement, sa hâte, une ou

deux phrases restaient incomplètes, une patte en l'air ; une faute d'attention privait un pluriel de l's auquel il avait droit ; peu à peu, les lignes tombaient à droite, et les caractères, tracés d'une main crispée, devenaient illisibles.

Tout à coup, Henriot rejeta la plume. Par un mouvement furieux, ses doigts saisirent le papier, et le froissèrent avec une sorte de rage.

Puis, s'étant levé, il fit quelques pas, comme un homme ivre, se laissa tomber sur un canapé, et, enfouissant son visage dans l'un des coussins, il s'abandonna à l'explosion de son chagrin, pleurant comme un enfant frappé d'une punition injuste.

Qu'avait-il fait pour souffrir à ce point ? Quel violent et amer regret de s'être élevé au-dessus de sa sphère originelle ! Il se rappelait la profonde pensée de Michelet : “Il ne s'agit pas de changer de classe, mais de s'améliorer.”

Sans cela, il fût resté tel que ceux qui travaillaient sous sa direction, un artisan dont les aspirations n'excèdent pas la condition où leur existence s'écoule en paix, non sans honneur.

Du moins, il ne s'en prenait à personne, — pas même au ciel, qui a si bon dos pour les déçus de courte vue ! — On voit qu'au lieu d'accuser le sort, il sentait que le mal était en lui.

En effet, il reconnaissait avoir cédé avec trop de complaisance au charme de se mêler à un monde dont les élégances et la délicatesse de sentiments avaient endormi son bon sens, l'empêchant de rejeter loin de lui les rêveries dont son imagination se grisait. Il pleurait. Une faiblesse de plus, sans doute. Ah ! bien ! que voulez-vous ! C'était plus fort que lui. Il avait été trop secoué, depuis quelques jours, ça soulage de crier, de laisser libre cours aux sanglots. On n'est plus

maître de ses nerfs. Mais attendez un peu que la crise passât. Tout à l'heure, il se ressaisirait, se retrouverait fort. Encore un moment et il n'y paraîtrait plus.

Eh! bien, si ! Il y parut encore. L'oubli ne se fit pas ; mais, au lieu de provoquer du désespoir, le souvenir du passé se nuança de mélancolie et de douceur.

Sa bonté naturelle lui fit mieux apprécier le charme de sa liaison avec les deux familles, à la destinée desquelles la sienne était mêlée. Tout regret s'évanouit.

S'il eût eu à recommencer la vie, c'est celle-là, c'est la sienne qu'il eût choisie, préférée.

Peu à peu son chagrin se transformait en enthousiasme. Il ne comprenait plus la défaillance qui l'avait dérouté tout à l'heure.

Il éprouvait des fiertés naïves à se sentir le droit et le pouvoir d'assurer le bonheur de ses amis.

— Qu'ils fussent heureux, c'est tout ce qu'il enviait maintenant. Son oeuvre, à lui serait terminée, couronnée. Et comme Marthe sa mère, ni Henri n'auraient plus besoin de lui, il s'éloignerait. Il retournerait en Amérique.

La distance, d'autres moeurs, atténueraient les tourments factices dont l'excès lui avait troublé l'esprit.

Sans les oublier, sans rien oublier, il demanderait au travail de lui fournir un intérêt propre, qui lui permit d'achever de vivre en paix.

C'est dans ces dispositions qu'il se prit à écrire à Lanzaac. Lettre dégagée, presque gaie, respirant le contentement. Il pressait son frère de lait d'arriver.

“On t'attend, mon ami, lui disait-il. “Tout se conclura aisément et vite. Entre “gens tels que vous, les dispositions du “ménage, ne souffrent pas de longs pour- “parlers. C'est l'office des notaires. Tu

“peux, je crois, adresser les instructions “au tien, soit directement, soit par mon “entremise. Dispose de moi, Henri. Si je “puis vous éviter des retards, tu peux “penser que je négligerai rien.”

Henriot lui recommandait d'écrire immédiatement à la marquise, de la remercier, de lui confirmer surtout son dessein de rester près d'elle la plus grande partie de l'année. Elle y serait sensible.

“Je n'ai pas à t'indiquer ta conduite “envers ta fiancée, ajouta-t-il. Mais vos “relations d'enfance, ton titre de filleul “de sa mère, t'autorisent à t'affranchir “du formalisme, si gênant et si fastidieux “des débuts d'une cour. Il me semble “bien que tu peux lui écrire, à elle aus- “si, sous le couvert de ta marraine. Tu ver- “ras bien d'ailleurs, si elle te répond, et, “si l'on te le reproche, dis que c'est ma “faute.”

Par retour du courrier, Marthe, la marquise et Henriot eurent une lettre de Lanzaac.

Chose étrange ! Chacun des trois s'étonna du ton de sa correspondance ; bien que ce ton fût tout à fait différent à l'égard de chacun.

A madame de Pré, il écrivait de plats remerciements, des banalités en phrases toutes faites, des lieux communs guindés, comportant certaines réserves.

Envers Marthe, il était trop familier ; le tact manquait ; pas de mesure. Banalement aussi sa lettre ; maladroite. Le sans-
façon paraissait affecté. Loin de se livrer, bon jeu, bon argent, il parlait au conditionnel.

Bien pis encore, quant à Henriot, On eût dit la correspondance d'un homme d'affaires. Il n'y manquait que la formule : “En réponse à votre honorée”. C'était plein de “mais”.

Et nombre de questions étaient posées : “Quel est le chiffre précis de la fortune de marraine ? Quel est celui de la dot de Marthe, y compris la part de l'héritage paternel ? En quoi cela consistait-il : meubles ou immeubles, biens-fonds ou valeurs de portefeuille ?

Et puis, sous quel régime entendait-on marier la jeune fille : régime dotal ou régime de la communauté ?”

Une sorte de défiance aussi : madame de Pré, mariée à seize ans, n'avait pas atteint la quarantaine. Ne se remarierait-elle pas ?

“Tout cela, bien entre nous, ajoutait Lanzaac. Si j'aborde un tel sujet, mon cher Henriot, c'est qu'à notre âge, il faut être sérieux. Faute de prudence, on s'expose, et qui pis est, on expose les autres à des mécomptes, à des froissements à des débats fâcheux à tous égards. La quiétude du ménage en souffre parfois, donne lieu à des malentendus, à des susceptibilités ; même à des heurts menaçants pour la bonne entente du foyer.

Ces prémices le conduisaient à des phrases obscures, entortillées, pleines de réticences, d'insinuations timides, de sous-entendus, d'incidences et de précautions oratoires, d'où il résultait que sa préférence serait pour la communauté de biens entre lui et sa femme.

La solidarité était, disait-il, la garantie de la cohésion, qui seule fait les bons ménages.

Il ne comptait pas, lui ; il ne réservait rien, apportant tout ce qu'il avait. Ne convenait-il pas, ne fût-ce qu'au point de vue de la dignité, qu'on en agit de même de l'autre côté ?

“Réfléchis mûrement à cela, Henriot, concluait Lanzaac. Toi, si délicat, tu seras de mon avis, j'en suis certain. Je t'a-

“voue que j'ai de la répugnance à discuter sur des questions de gros sous.”

Et, par une contradiction singulière, il accusait trois cent mille francs en chiffres ronds, sans compter l'habitation de Rocques ; lesquels trois cent mille francs seraient présentés effectivement par des valeurs au porteur.

Les fermes, prés, bois, etc., dépendant autrefois de Rocques, ne donnaient guère que deux pour cent. Il les avait vendus et en avait soi-disant employé le prix en actions et obligations d'un revenu triple, au bas mot.

Passant rapidement sur ce qui le concernait, il s'attardait de préférence à demander de connaître exactement l'avoir de la marquise.

C'est que certains bruits, qu'il importait de tirer au clair, en cette circonstance, insinuaient qu'à sa mort, le marquis de Pré avait laissé des dettes considérables, garanties par hypothèques et délégations diverses sur les propriétés des domaines du défunt et de sa femme.

Qu'en était-il au vrai ? Henriot devait être parfaitement édifié, puisqu'il avait liquidé la succession.

“Réponds-moi vite, mon bon Henriot, écrivait Lanzaac en terminant, afin que j'achève de prendre mes dispositions pour accourir, s'il y a lieu.”

L'esprit pratique de cette lettre produisit une impression plutôt pénible sur le verrier. Pourtant, faut-il juger les autres uniquement d'après soi ?

Parce que, lui, Henriot, n'eût jamais imaginé de prendre de telles précautions, avait-il raison de blâmer son frère de lui en insister ?

N'était-ce pas sagesse, légitime prudence d'un homme sensé qui, tenant compte

de l'expérience, s'applique à écarter, dès l'abord, toutes causes de trouble, de dissentiments ultérieurs et fortuits, entre sa future femme et lui ?

Possible ! Peut-être était-ce Henri qui y voyait clair, qui se montrait prévoyant et affectionné ! Peut-être convenait-il de l'en louer !

Au fait, si hurluberlue qu'on disait être madame de Pré, elle avait agi précisément de même.

— Quelle est au juste ma fortune ? avait-elle demandé à son filleul Henriot. A combien s'élève la part de Marthe dans l'héritage de son père ? Que crois-tu convenable d'y ajouter, s'il y a lieu d'y ajouter quelque chose ? Et combien apporte Lanzac en se mariant ?

Le verrier ne s'était pas offusqué de ces questions. Au contraire. Sollicitude maternelle de la part de sa marraine ; preuve démonstrative d'un bon sens bien supérieur à la réputation qu'on lui faisait, de manquer de poids, de n'avoir que la grâce d'un joli oiseau.

Dès lors, que pouvait-il reprendre à des questions du même genre, d'une portée identique, posées par son frère de lait ?

Rien ! Vraiment rien ; non !

Néanmoins, ça lui restait dans l'esprit. Il sentait bien qu'il n'aurait pas eu ces préoccupations.

— Bah ! se dit-il à la fin, en secouant la tête comme pour en chasser les idées qui l'absorbaient, moi, je ne suis pas de mon temps. Je vis dans les nuages, dans le bleu. Je ne sais pas, voilà tout. D'où diable me vient ce faible de rêvasser ainsi ?

Fils d'un maître d'école et d'une paysanne, j'ai belle grâce à m'arrêter à des subtilités, à des points d'honneur abandonnés par des personnes d'une caste et d'une éducation relevées. Ce sont elles

qui voient justes. De quoi est-ce que je me mêle, du reste ! Ça ne me regarde pas.

Faisons ce qu'on me demande sans en chercher si long, et gardons-nous de porter un jugement sur ce qui m'échappe.

C'est pourquoi il informa Henri de la situation pécuniaire de la marquise et de sa fille.

Quant au point relatif au remariage de madame de Pré, il se permit d'en plaisanter, déclinant toute responsabilité, et se défendant comme un démon de jamais souffler le premier mot de pareille chose à leur marraine.

Il n'y a pas à dire. Qu'il fût ou non un "tombé de la lune", quelque naïf d'un autre temps, attardé dans celui-ci, le mariage ravalé à ces considérations le laissait d'une froideur extrême.

Bizarre découverte !... C'est ça !... Ah ! Seigneur, qu'il y avait loin de l'idée qu'il s'en était faite jusqu'ici !... "Comptons vos sous, Mademoiselle, afin de voir si je puis, sans y être du mien, vous murmurer que je vous adore."

Très sage, très pratique, je veux bien ; mais franchement, ce n'est pas ainsi qu'il avait compris les choses.

Il y gagnait, du moins, grande liberté d'esprit ; du soulagement.

Désormais ça irait tout seul. Affaire aux notaires, pour le répéter. "Affaire !" C'est le mot propre. N'y pensons plus !

Deux jours après, d'assez bon matin, le cocher de madame de Pré se présenta à la verrerie. Il apportait un mot de la marquise à son filleul.

"Lanzac est arrivé à Rocques, lui disait-elle. Je l'ai prié à déjeuner. Viens. Tu seras content de le voir, et ta présence nous donnera meilleure contenance. J'ai peut-être tort ; mais je me fais un monstre de cette première entrevue. J'en conviens, c'est absolument go-

“diche, puisque Henri, qui est mon fils
 “leul tout comme toi, est venu tant qu’il
 “a voulu à Pré. Pourtant, le pied sur le-
 “quel il va se trouver cette fois, me dé-
 “concerte, et j’ai besoin que tu sois près
 “de nous. Tu viens, n’est-ce pas ? Devan-
 “ce-le, Henriot. Je compte sur toi à dix
 “heures au plus tard.”

— Dites que je vous suis, répondit le
 jeune homme au cocher qui attendait.

III

Au “boulevard” on avait mis près de
 huit jours à remarquer l’éclipse de Lan-
 zac.

— Au fait, qu’est-il devenu ?

On ne savait, et, pour beaucoup, il de-
 vait y avoir quelque “pcuf” dans cette
 disparition subite.

C’est si fréquent !

Tel qui brillait hier dans les milieux
 “boulevardiers”, avec qui l’on “faisait la
 grosse partie”, qu’on voyait tailler des
 banques, ponter par paquets de billets de
 mille francs, circuler dans sa voiture, dî-
 ner dans les premiers restaurants ; men-
 ner ce qu’on appelle “la grande existen-
 ce”, ne surprend guère si l’on apprend
 qu’en sortant du cercle, la veille, il s’est
 brûlé la cervelle ou a filé, laissant un
 passif peu avouable.

Incident banal. “Il a fait comme Cho-
 se ; comme Machin.”

Et pas toujours des aventuriers, pas des
 gens de rien.

Parfois des fils de bonne famille qui
 n’ont su s’arrêter de glisser sur la pente,
 et ont sombré en dépit de leur naissance,
 de leur qualité, et, qui pis est, de leur in-
 telligence ; victimes de la fascination du
 gain facile et disproportionné ; vaincus
 de cette chose idiote qu’on appelle la
 chance.

Malgré tout, quelque stupeur indéfinie,
 chez les camarades. Il semble qu’ils pen-
 sent tout bas : “Ne sera-ce pas mon tour,
 demain ?”

Toutefois, l’opinion se modifia vite, à
 l’égard d’Henri de Lanzac, quelqu’un en
 dit :

— Vous n’y êtes pas ! Il se marie.

Autre chanson ; on le plaignit :

— Pauvre diable !... Un si gentil gar-
 çon !

Certains l’en félicitèrent, au contraire,
 l’estimèrent davantage ; “Un malin !...
 Car, en ce centre, où le sens moral ne pa-
 raît pas avoir d’assises bien nettes et
 fixes, le fait du “décavé” qui se transfor-
 me en coureur de dot, n’est pas même un
 péché véniel.

— Vous n’y êtes pas du tout ! répéta le
 quelqu’un, qui paraissait tout à fait in-
 formé de la situation du jeune homme.
 Le jour de la signature du contrat, Lan-
 zac étalera, sur table, trois cent mille
 francs de valeurs solides et bien cotées au
 parquet de la Bourse !

Pour un peu, il eût fait l’énumération
 des titres. Parbleu ! il avait ses raisons
 d’en savoir le détail ; c’est lui qui les prê-
 tait. Aussi, en assurant la chose, y avait-
 il sur ses traits un sourire, plein de réti-
 cences malicieuses.

Une individualité, ce quelqu’un.

Belge d’origine, quarante ans à peine,
 jouflu et bon compère, mêlé à toute sor-
 te d’affaires financières et industrielles,
 sur lesquelles il n’y avait pas ça à dire ;
 un des arbitres des fonds publics, fort en
 crédit dans les hautes sphères gouverne-
 mentales, gros propriétaire foncier, ayant
 équipages de chasse dans “ses” forêts,
 écuries de courses à Paris et à Londres,
 commanditaire de théâtres ; amateur de
 peinture et pas de morgue du tout.

Le type du bon garçon.

Ajoutez à cela l’originalité d’être doux,

bon ; bête avec ses enfants, qui l'eussent fait tourner en bourrique s'ils avaient voulu ; un caractère, un gars : M. Nièphé vous ne connaissez que ça.

On ne comprenait pas d'abord son sourire, quand il parlait des trois cent mille francs de Lanzaac. Un intime le questionna.

— Chut ! fit-il plus gaiement encore, comme quelqu'un à qui la langue démanche.

Puis, poussé dans ses retranchements :

— Bien entre nous, alors ? Parole d'honneur, hein ?... Eh bien ! c'est moi qui les lui "fais", sur une contre-lettre. Amusant, pas vrai ?

— Je vous crois !

Et le lendemain, le confident disait à un autre :

— Bien entre nous, alors ? Parole d'honneur, hein ? Eh bien !...

Eh bien ! la semaine suivante, tout le monde en avait le secret en dépôt "sur l'honneur, hein ?..."

Pendant ce temps, Henri, faisait sa cour. Mieux que n'annonçait le début.

L'habitude en venait. On retrouvait les façons d'être d'autrefois. Si bien les mêmes, qu'un étranger n'eût jamais deviné que, entre Marthe et Henri, il fût question de mariage ; d'amour, encore bien moins.

Des camarades, oui ; des fiancés, non, et des amoureux, pas du tout !

Ça étonnait un peu la marquise, qui se rappelait parfaitement, — cher souvenir, vraiment ! — ce qu'il en avait été pour elle et feu de Pré. Presque un poème ; des choses gentilles, sentimentales, douces au coeur, ne fût-ce que par la nouveauté et un tantinet de mystère.

Elle se souvenait d'impressions frémisantes, troublantes à certains serrements de main furtifs du marquis.

Figurez-vous qu'un jour, l'avant-veille de la célébration, comme il regardait

un album qu'elle feuilletait, là, en plein salon, devant les parents et amis, il s'était penché... penché peu à peu, et l'avait embrassé dans les cheveux.

Quelle affaire ! Bonheur qu'elle était fatiguée d'une longue promenade, faite en sa compagnie, tantôt, sans quoi elle eût eu grand'peine à s'endormir.

Mais elle était si fatiguée ! Du moins, elle en rêva.

Rien de cela entre sa fille et Lanzaac.

Charmant, lui, c'est bien certain ; mais trop, ce semble, pour un "prétendu", trop dégagé d'esprit et d'allures.

— C'est peut-être changé, pensait la marquise.

Après tout si Marthe s'en accommodait... Elle le lui demanda discrètement.

— Est-ce que tu frissonnes, parfois ?

— Frissonner ? Non, maman. Pourquoi faire ?

— Mais reconnais-tu son pas quand il vient ?

— Ah ! cela, oui !

— Bon ! Et qu'est-ce que tu te dis, alors ?

— Quand je reconnais son pas ? Je me dis... dame ! je me dis : "Parions que voilà M. de Lanzaac."

— C'est tout ?

— Tout, maman. Que voudrais-tu de plus ?

Rien ; mais la conviction de madame de Pré se confirma.

— Décidément, c'est changé, se répétait-elle.

Pourtant, elle ne put se tenir d'en causer avec Henriot.

— Voyons ! toi, dit-elle, si, — une supposition, — si tu étais le fiancé de Marthe, est-ce que tu serais ainsi avec elle ? Franchement, dis ?

— Que reprochez-vous à Henri, marraine ? demanda le jeune homme, éludant de répondre à la question directe.

— Rien, mon ami, rien, encore une fois, à lui, ni à ma fille ; à personne. Mais à les voir ensemble, on croirait positivement qu'ils ont déjà des années de ménage.

Elle prêchait un converti. Lui aussi, Henriot, s'étonnait de ce que Lanzaec n'eût rien d'un fiancé envers la jeune fille.

C'est que l'influence des milieux avait brusquement produit une réaction en somme, très logique, chez un garçon qui n'était foncièrement ni taré ni mauvais.

Là-bas, à Paris, au "boulevard", l'expédient par lequel Henri s'était proposé de rétablir ses affaires l'avait bien un peu choqué, au fin fond de sa conscience.

Pourtant, l'exemple est si fréquent : l'opinion, là, si indulgente !

Combien connaissait-il de gentlemen, qui, ruinés, s'étaient maintenu en posture convenable, par des procédés, sinon identiques, du moins analogues ! Cela s'appelle couramment "un beau mariage."

Et si l'on apprend que, pour le contracter, tel a usé de petites tricheries de ce genre, on se borne à sourire, passant condamnation, pourvu que le ménage ait de la tenue.

Une malice d'enfant prodigue dont, finalement, l'épousée et sa famille prennent leur parti.

C'est ainsi qu'à Paris, Lanzaec avait envisagé les choses ; ainsi que, rentré à Rocques, et venant pour la première fois à Pré, il avait suivi son projet, léger de coeur, libre d'humeur.

Et puis les champs, les grands espaces, le profond recueillement des nuits, cette paix mélancolique de la nature qui amène à songer, malgré soi, avaient dissipé l'étourdissement du "boulevardier" ; il y avait vu clair, en lui surtout

Un matin, se promenant au hasard dans

le petit parc familial, il déboucha sur un enclos qu'entourait une haie vive.

Un petit monument surmonté d'une croix de pierre s'élevait.

C'est là que reposait le corps de son père, ramené d'Afrique ; là, que dormait du grand sommeil la maman, à qui Henri avait sacrifié son avenir ; là, qu'il descendrait à son tour.

Comment ces honnêtes gens l'accueilleraient-ils ? La question se posa, pour la première fois, nette, quasi menaçante.

Il s'éloigna, sans se répondre ; inquiet, gêné, le coeur gros. On sonna le déjeuner.

Traversant le salon, pour gagner la salle à manger, il aperçut le portrait en pied de sa mère, dont le regard le suivait au passage. Il baissa les yeux. Il n'eut pas d'appétit ce matin-là.

Près de ces dames, le même jour, il fut obligé de se contraindre, de tendre sa volonté pour montrer de l'aisance.

Tout en causant avec elles, il entendait une voix intérieure, qui répétait :

— " Tu les trompes ! "

La nuit qui suivit fut blanche pour lui. Le souci précipitait les battements de ses artères. Il avait honte ; il se faisait l'effet d'un fourbe, d'un malhonnête homme.

Si bien que, se redressant tout à coup sur son lit, il se prit la tête à deux mains, s'écriant tout haut :

— Voyons ! voyons ! il faut sortir de là !

Voilà le difficile ! Renoncer à Marthe ? Comment ? On en était aux préparatifs de la célébration. Les toilettes étaient arrêtées. Il y avait correspondance active avec la couturière.

Couturière de Paris, vous pensez bien. On balançait même à y aller passer quelques jours, afin de choisir les étoffes ; on juge si mal sur échantillon !...

Quels commentaires provoquerait une

rupture ! Sous quel prétexte refuser mademoiselle de Pré ?

La compromettre ! la livrer à la malignité publique, aux "potins" des "sociétés" de province, si charitables, comme on sait ! Non ! une indignité, une félonie !

Alors quoi ? Avouer ?... Trop tard ! Si ces dames passaient outre, crainte de scandale, quelle attitude aurait-il envers elles ? Jolie base à l'édification du foyer ; beau prestige, pour un chef de famille !

— Ah ! mon Dieu ! se dit-il avec effroi et désespoir, en quelle passe me suis-je engagé ! Quel cas ai-je donc fait de mon honneur ?...

Il était comme fou, incertain, déchiré, anéanti ; sous une humiliation douloureuse, d'une crainte insupportable.

Une seule et unique issue : aller jusqu'au bout, accepter les conséquences de l'indélicatesse initiale.

Et il s'acharnait à se raccrocher à la morale boulevardière : — "Ça se fait tous les jours. Chose, Machin, qui sont reçus partout, de qui l'on serre la main ont juste agi de même. Il ne faut pas non plus exagérer les scrupules !"...

Hélas ! ça ne prenait pas. Il manquait de sincérité. Ces scrupules, il ne parvenait plus à les étouffer, à les atténuer, à s'y dérober. Non, non ! il n'y a "boulevard" qui tienne ; tout cela est laid, misérable, avilissant : une mauvaise action, ni plus, ni moins ! Il ne fallait pas la commettre. Tant pis !...

Tout à coup, son visage se dérida, une idée germa dans son esprit, le rassurant le soulageant.

Comme un naufragé qui entrevoit une planche de salut, il se tenait pour sauvé. Et son idée se formulait en un mot, un nom : Henriot !...

Eh oui ! Henriot, son frère de lait ; bien mieux : son frère de coeur, l'ami de la première heure ; un honnête homme,

lui ! Henriot saurait tout ; Henriot dirait ce qu'il fallait faire ; Henriot arrangerait tout ça !

Sans plus tarder, Lanzac s'habilla. Bien que le jour commençât à peine à teinter de leurs roses la cime des grands arbres, il se hâtait, préparant sa confession, se répétant ce qu'il dirait.

Les points délicats de cet aveu lui étaient moins pénibles à mesure. Sa résolution lui faisait faire bon marché de la fausse honte. Sa confiance aurait le caractère d'un appel au secours.

Et, quel que fût le jugement d'Henriot, il s'y plierait sans discuter...

A cinq heures du matin, il était prêt. Trop tôt, vraiment. N'importe ! il avait besoin d'agir, de sortir de sa chambre surtout, dont les murs l'étouffaient. Il gagnerait la verrerie à pied ; deux heures de marche lui feraient du bien. Il partit.

Ce côté-ci de la terre s'éveillait. L'alouette, escaladant les hauteurs, commençait sa chanson, en séchant ses ailes aux premiers rayons du soleil.

En longeant les bouquets de bois, il entendait le bourdonnement des insectes. La tige des herbes se relevait peu à peu, secouant la rosée qui en alourdissait la pointe, et déjà dans les champs, paysans et paysannes commençaient la longue journée.

De toute part, une quiétude qui contrastait avec l'état mental du jeune homme. Il semblait qu'il fût un phénomène dans la nature, un être à part ; comme un intrus.

Du haut de la côte, que le chemin grimpeait, son regard embrassa la vallée de la Sambre, qui s'étalait en contre-bas.

Autre spectacle ici, et non moins saisissant. Sur le canal, les lourdes péniches, glissant des masses de charbon, de minerais, de produits manufacturés.

Sur les deux rives, des laminoirs, des

fonderies, des usines, où tout un peuple de braves gens s'agitait, se dépensait ; tandis que lui restait étranger à ces choses, comme exclu, indigne.

Isolé au milieu de cette activité humaine, improductif, indifférent, il se sentait mesquin, déplacé, de trop.

L'impression, du moins, l'éclairait sur le mal dont il souffrait, qui l'amoindrisait ; lui seul, il ne travaillait pas ; de là, ni objectif, ni intérêt à lui-même.

Il se découvrait à la fin, il apercevait le vide maussade qui l'entourait, et restait déconfit, mortifié.

Où étaient et que valaient les glorioles, les points d'honneur, sur lesquels il avait vécu ? Quelle place tenait-il dans la société ? Qui était-il ? Un "gentleman".

Et puis après ? Un pauvre homme, en réalité, un niais, une dupe de quelques préjugés mondains que le moindre souffle de sens commun dissipait à cette heure !

Il s'était arrêté, regardant sans voir, se sondant les reins ; se demandant s'il n'était pas trop tard pour réagir, s'il y avait encore en lui assez de sève et d'énergie pour "se recommencer. Où le port ?

D'instinct, ses yeux se tournèrent vers la verrerie de son frère de lait, et de nouveau, le nom d'Henriot s'échappa de ses lèvres. — "Henriot !" Oui, Henriot le prendrait avec lui.

Le gentilhomme se mettrait sous la direction du fils de sa nourrice. Il repasserait ses études, et, puisqu'il était sorti bien classé de polytechnique, il ne serait pas un parasite dans la maison.

Qu'il se sentait léger, maintenant, M. de Lanzaac. La dot empruntée, il la gagnerait : c'est ainsi que "tout s'arrangerait." Allons !

Allègrement il descendit la côte, pressant le pas, comme si, en pénétrant dans la verrerie, il dût commencer une vie nouvelle.

Henriot n'était pas au pavillon. Point non plus à son cabinet.

Familier de l'établissement, Lanzaac cherchait son ami, sans demander rien à personne, et les gens de l'usine ne s'inquiétaient pas de lui.

Il revint au bureau, s'enquérant du commis principal.

On le lui montra, dans l'une des cours, en compagnie de deux messieurs, qui examinaient de tous côtés, sur les indications de l'employé.

L'un d'eux prenait des notes sur un calepin.

Henri se dirigea de leur côté ; ce que voyant, le commis principal vint à sa rencontre.

— Henriot est là ? demanda Lanzaac.

— Non, Monsieur, répondit l'employé.

— Déjà sorti ! Au château de Pré, sans doute ?

— Non, Monsieur. Le patron a pris le train avant-hier matin.

— Tiens ! fit Henri avec surprise. Il ne nous a pas annoncé son départ. Il est en Belgique ?

— A Paris, Monsieur. Nous avons reçu ce matin, sa correspondance et ses instructions. Il est en bonne santé.

— Quand rentre-t-il ?

— Il ne le dit pas.

Lanzaac remercia, et, après un salut aux deux inconnus, comme pour s'excuser d'avoir interrompu leur examen, il se retira, très étonné, presque inquiet. Inquiet, sans raison cependant.

A l'habitude, il est vrai, Henriot ne s'absentait pas sans prévenir ses amis ; les dames de Pré, en premier lieu, afin de se charger de leurs commissions, s'il y avait lieu. Mais, peut-être appelé inopinément, n'avait-il pas eu le temps de prendre congé, même par un mot.

Ces choses-là se produisent fréquemment dans les affaires.

Néanmoins Lanzaec restait sinon soucieux, du moins préoccupé. En y réfléchissant, il attribua cette impression persistante à la déception de n'avoir pu, sur l'heure, s'ouvrir à son camarade d'enfance.

L'effort était fait. Il avait prévu l'issue de l'entretien. L'espoir qui l'enchantait tout à l'heure pâlisait.

Il se retrouvait tel que cette nuit, incertain, découragé.

Il rentra chez lui machinalement, sans savoir quel chemin il avait suivi. Un billet l'attendait :

“Mon cher Henri, lui disait la marquise, je vais m'occuper de vous. Mon notaire veut me consulter. Je passerai presque la journée à Maubeuge. Venez tenir compagnie à Marthe, qui vous fera les honneurs du déjeuner. J'aurai sans doute des nouvelles à vous donner à mon retour. Attendez-moi.”

Ce mot amical, si confiant, attrista le jeune homme.

Il se redit qu'il trompait ces deux femmes sans défense, et son action lui pesait plus lourdement que jamais.

Comme les choses marchaient vite ! Il était tenté de forger un prétexte qui suspendait la conclusion de ce mariage, lui laissant le temps de se remettre sur un meilleur pied ; tenté aussi de profiter de l'occasion, pour confesser à Marthe ce qu'il n'avait pu avouer à Henriot.

Était-ce possible ? Il n'osait se prononcer. Ah ! vraiment, les angoisses lui troublaient les idées. Il s'y perdait, ne savait plus que résoudre, que dire. Il se voyait à la côte, échoué, battu par le flot de la marée montante.

Il resta un moment inerte, devant cette lettre, et puis la fatigue, l'insomnie, le chagrin l'abattirent tout à fait, et ce

grand diable de garçon se cacha le visage dans son bras replié, et pleura comme un enfant, secoué par de gros sanglots.

Quand la crise cessa, il se rappela que Marthe l'attendait. Au moins fallait-il être poli. Il fit seller son cheval et partit, n'ayant rien décidé, cédant aux obligations immédiates.

Au fait, rien de perdu. Henriot serait peut-être de retour ce soir ou demain.

Il trouva la jeune fille au salon, brochant près d'une fenêtre. Elle l'avait vu entrer dans la cour et l'avait salué d'une sourire familial.

La distance n'avait-elle pas fait allusion à Lanzaec ? Il croyait y avoir surpris une nuance attristée. Pourquoi ?

Elle le lui dit, en lui tendant la main, quelques minutes après.

— On vient de m'apprendre, dit-elle, qu'Henriot songerait à céder son établissement. Savez-vous ce qu'il en est, Henri ?

— C'est la première nouvelle, répondit celui-ci. Mais, n'est-ce pas un propos en l'air ? Il serait singulier qu'il ne s'en fût ouvert ni à sa marraine, ni à vous, ni à moi non plus.

— C'est bien pour cela que je suis frappée. Et je cherche les raisons qu'il aurait, non seulement d'abandonner une entreprise qu'il a relevée, dont la prospérité présente est son oeuvre ; mais surtout qu'il ait tenu ses intentions secrètes, à notre égard. Cela ne lui ressemble pas.

Ma mère et moi avons toujours reçu confiance des projets qu'il a formés. D'où vient que, tout à coup, il romprait avec ces chères habitudes ?

— Pas plus que vous, Marthe, je ne me l'expliquerais.

— A moins qu'il ne craigne de nous affliger.

— Nous affliger... comment ?

— Si ses affaires ne sont pas bonnes ?

— C'est le contraire.

— Vous êtes sûr Henri ?

— Je les tiens d'un des ingénieurs, qu'il a intéressés aux bénéfices de son exploitation.

La jeune fille réfléchit.

— Tant mieux ! fit-elle après un moment. Mais en ce cas, s'il veut vendre, c'est avec l'arrière-pensée de s'éloigner de nous de quitter le pays.

— Pour où aller ?

— Où il a été jadis : en Amérique.

— Si loin ?

— N'est-ce pas, Henri, que c'est bien loin ? Déjà quand il est parti la première fois, j'en ai eu grande peine, si enfant que je fusse. Je me figurais qu'il allait se trouver aux prises avec de graves dangers.

J'étais désolée, croyant ne plus jamais le revoir. Et, quand le train qui l'emportait se mit en marche, ce fut comme si l'on arrachait une partie de mon cœur ; l'impression d'un deuil !

Ah ! Henri, que j'ai pleuré ! Mais quelle joie aussi, quand on me lut sa première lettre. Je m'évanouis à demi. C'est positif.

Mon père, qui vivait encore, me reçut dans ses bras, et, tout en me soignant, il se moquait de moi. C'est que, je l'aime beaucoup, Henriot, ajouta-t-elle simplement.

On ne saurait imaginer quelle influence il a toujours eue sur mes sentiments, sur mes idées, qui sont les siennes à tout prendre ; et si j'ai de l'intelligence, c'est à lui que je le dois.

Toute gamine, je l'écoutais comme un oracle, m'appliquant à le comprendre, quand sur une sottise, il me riait au nez, disant, mais si bonnement, — "Ne répète jamais ça, dindonnette !"

Mon passé, si court qu'il soit, est plein de son souvenir ; il en fait partie, il en

est. Il m'a tant dorlotée, gâtée, comme une préférée ! Que de fois il a bu mes larmes d'enfant ou fait le bobèche, pour me consoler ! Et moi rageuse, que de fois je l'ai querellé, griffé... battu !...

Elle continua sur ce ton, suivant son idée, se parlant plutôt à elle-même, donnant, sans s'en douter, la mesure de l'extrême attachement qu'elle professait pour Henriot.

Extrême, oui, Lanzae le remarquait sans s'y arrêter. Lui aussi, d'ailleurs, sentait qu'en s'expatriant, son frère de lait emporterait quelque chose de lui.

Mais pourquoi s'expatrier, s'éloigner d'eux, les abandonner ?

Voilà surtout ce qu'Henri ne comprenait pas. Où serait-il plus et mieux aimé qu'ici ? N'appréciait-il donc pas l'affection dont il était l'objet ?

— Ce n'est pas cela, dit Marthe. Il n'est pas en reste avec nous à cet égard. Il faut, si je le connais bien, et je suis sûre de le bien connaître, qu'il ait quelque chagrin secret, quelque aspiration qu'il juge irréalisable, à tort ou à raison ; quelque peine dont il ne veut pas nous parler.

— Je l'observe depuis quelque temps, Henri. Il n'est pas tout à fait le même avec nous. Il y a une vague amertume en sa gaieté, de la mélancolie dans son sourire.

Le pressentiment qui me tourmentait vaguement jusqu'ici se confirme, s'il est vrai qu'il se propose de céder la verrerie et de partir.

Que faire à cela ? Quel est notre devoir envers lui ? Si vous le savez, dites-le moi. Je n'ose me déterminer toute seule, à le prendre à part, à lui poser brusquement la question.

Je crois pourtant que, mieux que maman et que vous, je forcerais sa confiance.

Il y a quelques semaines, je n'eusse consulté que mon coeur. Mais je suis votre fiancée aujourd'hui et je vous dois de ne rien décider sans votre assentiment.

Dites-moi donc votre avis, Henri, ou plutôt, donnez-moi ou refusez-moi la permission d'aborder avec lui, un sujet aussi délicat.

Cette déférence si franche et si haute impressionna Lanzaec.

— Suivez votre inspiration, Marthe, fit-il, pour clore. Vous ne sauriez rien faire qui n'eût, en tout et toujours, ma respectueuse approbation.

La jeune fille lui tendit la main.

— Merci, dit-elle.

On n'en reparla plus, et, jusqu'au retour de la marquise, les heures leur parurent longues, à causer d'objets différents. Des silences prolongés interrompaient la conversation.

Visiblement, chacun était préoccupé intérieurement. Et ce leur fut comme une délivrance, quand on entendit, sur le sable de la cour d'entrée, grincer les roues de la voiture qui ramenait madame de Pré.

— Voilà maman ! dit Marthe, en se levant pour aller au-devant de sa mère. Venez-vous, Henri ?

La physionomie de celle-ci frappa les deux jeunes gens.

Les traits de la marquise trahissaient, contre sa volonté, une sorte d'anxiété singulière ; anxiété d'autant plus sensible, que la veuve s'efforçait de donner le change à sa fille et à son filleul ; à la première surtout.

Devançant les questions qu'elle semblait redouter, elle y répondait évasivement ; comme si elle eût eu dessein d'éviter toute explication.

Et puis, elle, si nonchalamment sereine à l'habitude, elle avait quelque chose de fébrile en sa parole, en ses mouvements.

Au dîner, on remarqua qu'elle touchait à peine à ce qu'on lui servait. Elle buvait de grands verres d'eau d'un trait, et, pour en obtenir une réponse, il fallait répéter la phrase qu'on lui adressait.

Elle quitta la table, comme on apportait le dessert.

— Achevez, dit-elle, je monte chez moi. Tout à l'heure, Henri, vous viendrez me trouver. Le notaire m'a chargée de diverses communications pour vous. Ah ! ajouta-t-elle ; rien d'important. Des détails, des formalités, sur lesquels nous devons avoir une conférence d'un moment.

C'était en exclave sa fille, et Marthe ne douta pas qu'il ne s'agit d'Henriot.

Elle se trompait en cela, bien qu'Henriot ne fût pas étranger à ce que le notaire avait révélé à sa cliente.

— Que pensez-vous ? demanda Lanzaec à la jeune fille, quand madame de Pré eut quitté la salle à manger.

— Je ne saurais vous dire, Henri. Mais je m'imagine qu'il se produit une crise qui nous intéresse tous sérieusement. Allez vite chez maman, mon ami. Le mieux est de savoir le plus tôt possible à quoi nous en tenir.

Eux, non plus, ne touchèrent pas au dessert, et, tandis que Marthe gagnait le dehors, Lanzaec monta à l'appartement de sa marraine.

En se pressant de la rejoindre, Henri vit bien qu'il allait au-devant de son désir. Son premier mot le lui confirma.

— Je vous attendais, dit-elle, en lui tendant la main.

Elle l'amena à un divan, où elle lui fit place tout près d'elle. Puis, avec une sorte d'effort pour dissimuler l'intensité de l'émotion qui l'agitait

— Je ne sais, fit la marquise, ce que vous penserez de ce que je vais vous apprendre, Henri. Mais, il me semble que

cela peut modifier profondément le projet qui nous est commun.

— Comment? demanda Lanzac en dressant l'oreille.

— Je n'y vois pas clair, peut-être, il se peut que je me forge des idées fausses, ce dont nous ne saurons le fin mot qu'au retour d'Henriot. Mais, en vérité, mon ami, je me demande si depuis des années je ne vis pas en pleine illusion sur la véritable situation de fortune que mon mari nous a faite, à Marthe et à moi.

“Ne m'interrompez pas, Henri, poursuivait-elle. Je vous le répète : seul Henriot peut confirmer ou infirmer ce que j'appréhende à ce sujet. Il faut l'attendre, et jusque-là, tenir tout en suspens.

“Oui, en suspens, mon cher ami, continua-t-elle en l'empêchant encore de parler ; je vous en prie pour moi, pour ma fille, qui m'approuvera, dès que je l'aurai mise au fait. Cela, je tiens à vous le dire avant de savoir exactement ce qu'il en est.

Nous avons été de bonne foi, mon cher Lanzac ; nous nous croyions sinon riches, du moins en possession d'un avoir indépendant, et il se peut, qu'à notre insu, nous n'ayons que fort peu de chose.

Croyez-le bien, surtout, nous l'ignorions ; soyez-en sûr, mon pauvre ami, nous n'avons pas eu l'intention de vous tromper un seul instant !

“Vous nous connaissez bien, n'est-ce pas ? J'ai montré, sans doute, trop d'in-souciance en plus d'une circonstance sérieuse, grave même, par paresse d'esprit répugnance à examiner des comptes et des réclamations ; mais, par cette raison même, jamais je ne serais parvenue à combiner des habiletés en vue de vous donner le change.

Elle n'avait plus besoin de prier Lanzac de la laisser tout dire.

A l'entendre repousser la secrète inten-

tion de le tromper, d'avoir recouru à des habiletés, de chercher à lui donner le change, le fiancé de Marthe qui ne pouvait se flatter d'avoir agi de même, restait interdit, et, rentrant en lui-même, il sentait le reproche involontaire, que comportaient l'émoi et les protestations de sa marraine.

Quelle situation pour lui ! Après avoir incliné à la duplicité, allait-il devenir un pleutre, en profitant de l'échappatoire que la marquise lui ouvrait sans s'en douter ?

Il l'avait belle, assurément. La prenant au mot, avec des airs de déférence, il lui était facile de battre en retraite avec les honneurs de la guerre ; c'est-à-dire, en gardant le secret de ses embarras personnels, ce qui lui évitait toute appréciation diminuante.

Ah ! bien non, par exemple. Assez de compromis de conscience, assez de défaillances de dignité. Haut le coeur, au contraire ! Voilà l'occasion de se relever à ses propres yeux.

Tantôt, il s'était dit : “Je travaillerai.” Travailler pour quelle fin, pour refaire son patrimoine dissipé. De meilleur coeur encore, il travaillerait, puisqu'il aurait l'objectif d'assurer le bien-être à ces deux femmes, devenues pauvres.

Pauvres ; tant mieux, si elles l'étaient en effet. On serait sur le pied de l'égalité ; il ne serait plus “l'obligé” de sa femme.

— Marraine, dit-il par élan, en prenant et en gardant les mains de la veuve dans les siennes, marraine, je ne sais sur quoi vous basez les craintes dont vous me faites part. Mais, quelque soumission que je sois heureux de vous devoir, il est un point sur lequel je ne saurais vous obéir.

Non, marraine, je ne consens à rien mettre en suspens. Ce qui est dit est dit. Et, s'il est vrai que votre fortune soit mini-

me, nulle même, je retiens d'autant plus votre parole.

— Pourtant, Henri...

— Rien, marraine. Je suis sorti convenablement classé de polytechnique ; ce que j'ai appris là ne s'est pas évanoui en fumée. L'application ravivera la mémoire de ce que j'en ai pu oublier, et ce me sera une satisfaction d'orgueil d'en tirer assez bon parti, pour que Marthe et vous n'ayez pas à subir un amoindrissement de condition.

La marquise était touchée au fond de l'âme, et elle le dit ingénument.

Toutefois, elle fit ses réserves, ne se reconnaissant pas le droit de décider au nom de sa fille.

Elle lui devait la vérité afin qu'elle se consultât, et, qu'en toute connaissance de cause, comme en parfaite liberté, elle se résolût au gré de sa délicatesse et de ses sentiments.

— Laissez-moi lui parler, demanda Henri.

— Non, mon ami. Vous l'influenceriez, et, je vous le répète, je veux qu'elle se détermine, avec une indépendance complète. Sais-je, d'ailleurs, quel effet fera, sur elle, la perspective de la ruine ?

— Vous la méconnaissez, marraine.

— Ne m'en accusez pas, Henri. Je sais qu'elle est vaillante, fière. Mais, sa fierté même ne peut-elle justement la porter à des résolutions, dont la constance de vos intentions lui rendrait l'expression pénible ?

Enfin, il est des ménagements que mieux que vous, mon ami, je suis à même de prendre, en lui révélant ce que j'entrevois, et, mieux que vous encore, je puis la rassurer sur les préoccupations qui lui viendront à mon égard.

Descendons ensemble, poursuivit la marquise, allons la retrouver et ne laissons rien paraître de nos inquiétudes,

puisque, aussi bien, Henriot seul peut les éclaircir.

Puis, glissez dans la conversation une phrase incidente, qui fasse présager votre absence durant quelques jours et reposez-vous du reste sur ma tendresse maternelle.

Soit ! Pourtant, il semblait que, dans cette conférence amicale, on eût précisément négligé le principal. Lanzaec en fit l'observation :

— Sur quel fait nouveau, marraine, admettez-vous la probabilité d'une diminution de votre fortune ?

— Je ne puis vous en dire qu'un mot, Henri : Quand mon mari est mort, il devait une somme énorme, montant à plus des deux tiers de notre avoir commun.

— Henriot ne vous l'a-t-il pas déclaré ?

— Non. Il est vrai que je ne le lui ai pas demandé. Je savais bien que les affaires étaient embrouillées ; je savais encore mieux que je n'y démêlerais rien et, heureuse qu'Henriot voulût bien me suppléer, je lui ai donné pouvoir général et absolu, tant en mon nom personnel qu'en celui de ma fille, à titre de tutrice.

— Qu'a-t-il fait ?

— Henriot ? Je l'ignore.

— Votre notaire me vous a pas édifiée tantôt ?

— Le notaire a exécuté les ordres du mandataire de sa cliente. Il suppose, au surplus, que certains arrangements ont été effectués en dehors de son étude.

— Peut-être Henriot a-t-il appliqué les revenus à dégager les fonds ?

— Comment s'y fût-il pris ?... Il me les a servis intégralement.

Aucune conclusion à tirer, sinon que, décidément, on devrait attendre le retour d'Henriot pour y comprendre quelque chose.

La marquise et Lanzaec s'en tinrent là. Mais, quand celui-ci, abrégeant sa visite,

se fut retiré, le problème revint vivement à son esprit.

S'abandonnant à son cheval, qui savait le chemin, il essayait de percer le mystère de la conduite de son frère de lait. En vain.

Il y avait quelque chose là-dessous, c'est certain. Mais quoi ?

Inutile de forger des trames noires, un garçon tel qu'Henriot.

Néanmoins, ce voyage à Paris, dont il n'avait pas parlé, contre l'habitude, coïncidant avec la découverte insuffisante, faite par madame de Pré, tout cela n'était pas dans les allures de l'usurier ; allures si nettes, en toute circonstance, jusque-là.

Le pis eût été que d'un zèle, plus affectonné que sage, Henriot n'eût pas voulu affliger ces dames en leur mettant la vérité sous les yeux ; s'appliquant ainsi à prolonger leur quiétude, à les maintenir sur le pied d'autrefois, en sacrifiant définitivement tout ou partie de leurs propriétés.

Cela non plus, ne ressemblait pas à ses façons de comprendre et d'agir. Quoi ! creuser le gouffre sous leurs pieds, les laisser se ruiner chaque jour davantage ! Et puis ?...

Ah ! ma foi, au diable ! Puisque certainement, Henriot expliquerait tout d'un mot, inutile de se creuser la tête.

Pour Lanzac, au surplus, l'important n'était pas là.

Ces dames étaient ruinées, voilà ce qui était malheureusement trop probable.

Bien qu'en somme la question de penchant, d'amour, si l'on veut, ne fût point entrée en ligne de compte dans le projet de mariage, il lui convenait de se conduire en galant homme, délicat et scrupuleux.

Il épouserait Marthe, dont il serait à tout le moins le sûr ami, ce qui, parfois,

est le meilleur lien ; le plus persistant, en tout cas, entre époux, et il travaillerait pour elles.

Il lui semblait facile d'arriver à ce résultat. Puisque Henriot, selon les apparences, voulait céder la verrerie, il lui demanderait la préférence, lui offrant en garantie ce qui restait de son patrimoine.

D'autre part. Nièpht, ce bon ami, si complaisant et libéral, si riche aussi, consentirait à transformer les trois cent mille francs de la prétendue dot en une commandite du même chiffre.

Ça allait tout seul dès lors. Avec de l'activité, des économies bien entendues, Henri, en peu d'années, rembourserait Nièpht et s'acquitterait envers son frère de lait.

Voyons, n'était-il pas sage et aisé, ce programme, qui remédiait à tout ?

Le jeune homme le trouvait tel, du moins. C'est pourquoi, rentré chez lui, il commanda de préparer sa malle, pour le lendemain, afin qu'il prît le train de Paris, de bon matin.

A l'oeuvre, tout de suite ! Voir Nièpht, d'abord. Puis, fort de nouvelles conventions avec celui-ci, il ferait des propositions fermes à Henriot.

IV

Depuis une quinzaine déjà, les dames de Pré étaient sans nouvelles des deux jeunes gens, qui, pensaient-elles, avaient dû se rencontrer à Paris.

En ce cas, Lanzac n'avait pas manqué d'instruire son frère de lait de ce qui était survenu, en suite de la visite de la marquise au notaire de Maubeuge ; de son inquiétude, surtout, au sujet de sa fortune ; inquiétude telle, que le mariage de Marthe restait, désormais, soumis à des éclaircissements indispensables, quant aux

conditions dans lesquelles il était possible d'unir les fiancés.

Comment donc Lanzac n'avait-il pas écrit un mot ?

Et Henriot ? Son silence se comprenait encore bien moins.

Fallait-il admettre qu'il fût devenu insensible à l'anxiété de sa marraine, indifférent tout à coup à l'établissement de Marthe, insoucieux de son avenir et de son bonheur ?

— Non, maman ! disait la jeune fille. Il y a là un concours de circonstances que nous ignorons, et dont la connaissance expliquera le plus simplement du monde, ce qui, à l'heure présente, aurait de quoi surprendre qui ne connaît pas bien Henriot. Attendons, sans nous tourmenter.

Elle eût bien fait de s'en donner le conseil à elle-même, car elle était loin d'être tranquille.

Tout en s'efforçant de le paraître, tout en affectant des airs dégagés, une crainte infiniment pénible la poursuivait.

Non, à cause d'une rupture, si amicale fût-elle, avec Lanzac. Non. Pas du tout. Cela pourra même étonner : Lanzac ne l'occupait point.

En revanche, sa pensée se portait constamment sur Henriot.

Ne parvenant pas à percer l'obscurité de sa conduite, elle accueillait à mesure davantage la supposition d'un désastre dans ses affaires ; d'un de ces coups de fortune, ou plutôt d'infortune, qui frappent les industriels les plus honorables et les plus attentifs, les plus prudents.

Elle voulait qu'il fût en train d'essayer de conjurer le danger, et que s'il ne donnait pas signe de vie, c'était afin de ne pas attrister celle dont il se savait aimé.

Le bruit répandu sur son désir de vendre l'usine, ces messieurs aperçus examinant, prenant des notes, son brusque départ pour Paris, le silence qu'il gardait

tout concourait à appuyer ce que la jeune fille appelait ses pressentiments.

Dans sa chambre, le soir, elle s'abandonnait au chagrin, qu'il lui était si difficile de dissimuler tout le jour.

La nuit y ajoutait, et c'était bien tard que la fatigue, en l'endormant, avait raison, pour quelques heures, de sa tristesse.

Deux fois, madame de Pré avait envoyé à la verrerie, bien qu'elle eût obtenu promesse formelle du principal employé, d'être informée aussitôt qu'on apprendrait quelque chose d'Henriot.

Tout ce qu'elle en sut, la seconde fois c'est qu'il avait poussé jusqu'en Angleterre, et que d'ailleurs, il se portait bien.

— Il ne dit rien pour nous ?

— Rien, Madame. Le télégramme qu'il nous adresse est fort laconique et n'a trait qu'à sa correspondance.

— Où dit-il de la lui expédier ?

— Il recommande, au contraire, de le garder.

— C'est qu'il va revenir, n'est-ce pas ?

— Il ne parle pas de son retour.

Maintenant c'était de la consternation au château.

A son tour, la marquise, lasse de chercher, entrevoyait un sinistre financier. Le mot "faillite" hantait ses insomnies.

Son ignorance des affaires, des siennes en premier lieu, la mettait aux prises avec des soupçons, qu'elle s'efforçait vainement de chasser.

Henriot ne l'englobait-il pas dans sa ruine ? Comment avait-il usé des pouvoirs qu'elle lui avait confiés ? Comment avait-il liquidé la succession du marquis ?

Mon Dieu ! sa fille et elle n'allaient-elles pas être réduites à la misère ? Le domaine de Pré, la maison même, n'étaient-ils pas engagés ? Si on allait les en expulser ?

Le notaire, qu'elle visitait à chaque ins-

tant, dans son impatience, se disait empêché de la renseigner.

Henriot opérait en dehors de lui, par le ministère d'un collègue parisien. Pourtant les terreurs, — c'étaient de véritables terreurs, — de sa cliente lui paraissaient exagérées.

Quand une entreprise périclité, il en transpire toujours quelque chose dans un petit pays. Il n'entendait rien dans ce sens à l'égard de la verrerie.

De même, si Henriot, abusant des pouvoirs de la marquise, avait compromis ses biens, il eût fallu, sans doute, observer des formalités, dont on eût eu connaissance à l'étude, chez les banquiers de Maubeuge ou des villes voisines.

Rien de pareil ne se produisait. Si les craintes de madame de Pré se vérifiaient, hélas ! ce serait que son filleul aurait employé des procédés équivoques, louches, sinon délictueux.

Bien invraisemblable, franchement étant donné le caractère et les antécédents de M. Hardouin.

In vraisemblable, certes. Pourtant qu'y avait-il à la fin ? L'incertitude devenait un supplice.

Aussi quelle détente quand on apprit le retour d'Henriot !

Cette nuit, à deux heures du matin, il était revenu. Avant même de se déshabiller, il avait écrit un mot, que, dès le matin, on devait porter à sa marraine.

Un mot tout simple, quelques phrases annonçant sa visite matinale; cinq lignes entre lesquelles madame de Pré chercha, sans y parvenir, à surprendre la confirmation involontaire du malheur qu'elle redoutait.

Ah ! oui, elle aspirait avidement à une explication et voilà qu'au moment de l'obtenir elle tremblait ; elle avait peur d'en trop savoir.

Du moins, s'il fallait qu'Henriot n'eût

que des regrets à lui exprimer, une confession à lui faire, elle voulait que sa fille fût préparée au coup qui les menaçait toutes deux.

Aussi, laissa-t-elle Marthe ignorer la réception du billet du jeune homme.

A l'heure indiquée par celui-ci, la marquise éloignerait sa fille sous un prétexte quelconque, pour qu'on eût au moins le temps d'essuyer le premier assaut, de respirer, de retrouver du sang-froid et de réfléchir à ce qu'il conviendrait de dire à la jeune fille pour l'engager à la résignation.

Enfin, le moment arriva. La pauvre mère se raidit, rassembla toutes ses forces.

Mais, quand elle entendit le dog-car d'Henriot rouler dans la cour, le cœur lui faillit, et, renonçant à aller au-devant de lui, elle attendit comme un accusé, à qui l'on va signifier la sentence d'un tribunal sans appel.

Etrange chose ! le jeune homme ne trahissait point d'embarras. Sur sa franche mine de bon garçon, le sourire habituel de déférence affectueuse et familière. Aisé de façons, comme à l'habitude.

— Bonjour, marraine, dit-il de sa voix claire, en approchant pour l'embrasser. Vous avez donc été inquiète de moi ? Allez, ce n'est pas ma faute, si je suis parti à l'improviste. Le temps m'a manqué pour vous faire mes adieux. Du reste, je pensais rentrer dans les vingt-quatre heures. Et puis, ce qui m'appelait à Paris, rencontrant des difficultés, j'ai dû traverser la Manche et me rendre à Londres.

— Vous écrire, ajouta-t-il, eût entraîné des explications trop longues, sans grand intérêt pour vous. Et, comme, chaque soir, je comptais bien avoir liberté de me rembarquer le lendemain matin, je ne voyais pas d'utilité à une lettre qui fût arrivée en même temps que moi.

La marquise l'écoutait en le tenant

sous son regard. Ce qu'il disait avec aisance et liberté ne satisfaisait pas sa curiosité. C'était général ; partant, vague.

— C'est vrai, fit-elle ; j'ai éprouvé plus que de l'inquiétude de te voir absent si longtemps. Durant ces derniers jours, c'a été de l'angoisse. Réponds-moi, Henriot. Ce voyage n'est-il pas causé par des embarras ?

Henriot ouvrit de grands yeux.

— Des embarras, marraine ? Quels embarras ? Dans les affaires de la verrerie ?

— Oui, mon ami.

— Quelle idée ! Rassurez-vous. Tout marche à souhait.

— Cependant, on dit que tu veux vendre.

— On me fait des ouvertures dans ces sens, c'est exact.

— On a vu des gens pratiquer chez toi une sorte d'inventaire.

— C'est bien le moins qu'on se rende compte de la valeur de ce qu'on se propose d'acquérir.

— Tu es donc consentant ?

— Les offres sont avantageuses.

C'est drôle ! Lui si précis, par nature, il semblait louvoyer, cette fois.

La marquise le connaissait trop pour ne pas s'en frapper intérieurement.

A vrai dire, elle oubliait qu'elle-même tournait autour de la question qui l'intéressait le plus ; à savoir, s'il avait compromis ses intérêts à elle et ceux de Marthe.

Elle n'avait osé le lui demander brusquement, par pur sentiment de bonté, soucieuse de la dignité de cet ami, presque un parent, dont la confession honteuse lui eût fait trop de peine.

Elle y voulait des ménagements ; elle voulait l'amener à un aveu par la certitude de rencontrer de l'indulgence. Il confesserait tout, alors, entraîné par l'attendrissement.

C'est avec cette intention, qu'elle aussi, louvoyait. Aussi, continuant :

— Soit ! fit-elle. Mais, dis-moi, Henriot, si finalement, tu les acceptes, ces offres avantageuses, qu'adviendra-t-il ?

— Comment ?

— Que feras-tu ?

— Nous n'y sommes pas, marraine.

— Soit encore ? dit-elle de nouveau avec une nuance d'impatience, cette fois. Mais on dit que, la verrerie cédée, tu as l'intention de t'éloigner, de retourner en Amérique. Est-ce vrai ?

— Marraine, répondit le jeune homme, sans parvenir complètement à maîtriser l'émotion que lui causait une mise en demeure aussi formelle, je suis encore trop jeune pour ne plus rien faire ; aussi, désintéressé de l'usine, je chercherai à exercer mes facultés autrement.

Aux Etats-Unis, j'y aurai plus de facilités qu'en France. Mais ce qui est certain, c'est qu'à l'heure présente, je n'ai pris aucune décision.

— Ainsi, reprit madame de Pré en s'animent, tu nous abandonnerais, quitte à ne plus nous revoir ; quitte à ce que le temps et la distance nous rendent comme étrangers, nous à toi, toi à nous ?

Tu nous aimes, pourtant ; tu sais que nous t'aimons ; que nous t'aimerons toujours, quoi que tu aies fait ou que tu fasses.

Eh bien ! si tu en es à envisager la perspective d'une séparation, c'est qu'il y a quelque chose que tu nous caches.

Non, Henriot, je lis dans ton âme, tu ne dis pas tout ! Je le sens ; je le vois, te dis-je. Et tu me fais l'effet moins d'un ami qui s'absente, que d'un éprouvé qui se sauve, afin de garder le secret qui l'opprime.

— Le secret ? répéta vivement le jeune homme épouvanté d'avoir pu laisser pénétrer l'amour qu'il portait malgré lui

à Marthe. Non, marraine, je n'ai pas de secret !

— En ce cas, pourquoi es-tu pâle et agité ?

— Parce que vous me méconnaissiez, reprit fermement Henriot, en se dominant par un violent effort de volonté. Oui, vous m'aimez ; c'est mon orgueil ! Oui, je vous aime au-dessus de tout au monde, parce que je ne suis pas un ingrat. Et ce n'est rien changer à mes sentiments, que de me conformer, moi aussi, aux modifications d'existence que nous impose, à vous comme à moi, la marche logique du temps et des choses.

— Je ne te comprends pas, fit madame de Pré.

Il voulait faire entendre que la destinée de Marthe et de sa mère allait se fixer ; qu'appuyées désormais sur l'autorité de Lanzaac, il ne se croyait plus utile à l'une ou à l'autre des deux femmes, et qu'elles devaient trouver raisonnable et sage qu'il se fixât de même, si possible, et si l'occasion s'en trouvait à son gré.

Ces raisons, il pensa les résumer en faisant allusion au mariage de Marthe avec son frère de lait.

— Ce mariage... répliqua lentement la marquise, qui sait s'il se fera ?

— Qui ou quoi pourrait l'empêcher ?

Madame de Pré garda un moment le silence. Puis, se déterminant à tirer tout au clair :

— Approche, dit-elle à Henriot. Là, tout près. Donne-moi tes deux mains et regarde-moi en face, mon ami.

Le jeune homme obéit ; craintif de nouveau. A quelle épreuve allait-elle le soumettre ? A n'en pas douter, pensait-il, elle avait deviné qu'il aimait Marthe ; elle voulait le forcer à en convenir, puis, avec une bienveillance qui lui était, à lui, plus cruelle que tout reproche, lui remontrer qu'il oubliait sa condition.

Voilà ce à quoi il s'attendait. Du moins, elle en serait pour sa diplomatie. Il n'avouerait pas, il nierait. Courage !

— Henriot, poursuivit tendrement madame de Pré, tu disais à l'instant : "Qui ou quoi peut empêcher le mariage de Marthe ?..." Si c'était toi, pourtant...

— Moi ? balbutia le jeune homme atterré. Moi, marraine, comment ?

— C'est ce que je te demande, mon ami. Oui, Henriot, s'il est vrai que nous soyons ruinées...

— Ruinées, vous ?... répéta celui-ci, saisi, désorienté, ne la suivant plus.

— Allons, je le sais ! continua la marquise, et, ce que je te demande, c'est de me dire dans quelle mesure.

Le jeune homme la regarda un moment hébété. Puis, pénétrant, tout à coup, le soupçon d'abus de confiance qu'elle n'osait formuler, un flot de sang lui monta au front.

— Ah ! s'écria-t-il, avec force, je vous comprends enfin ! On vous a dit, et vous croyez que mes affaires ont mal tourné, et que, dans l'espoir d'éviter ou de reculer une catastrophe, j'ai mesuré des pouvoirs que vous m'avez confiés ?...

La marquise se taisait, confirmant par son silence la pensée qu'il lui attribuait.

Il n'y put tenir. Et se reculant d'elle, par un mouvement de protestation indignée :

— Oh ! Madame, fit-il, que Dieu vous pardonne l'affront que vous me faites !

C'était le cri d'une âme blessée par une injustice poignante. La marquise ne pouvait s'y méprendre, et, désolée :

— Henriot ! s'écria-t-elle à son tour, en lui saisissant les mains qu'il avait dégagées des siennes. Henriot, mon enfant.

Il voulait résister. Mais un sanglot le surprit et cédant au chagrin qui l'accablait, il fondit en larmes sur l'épaule de sa marraine qui l'attirant dans ses bras

l'embrassait, émue, repentante, lui répétant à l'oreille :

— Pardon! Henriot, pardonne-moi, je t'en conjure. Tu as raison, je t'ai méconnu ; pardon, mon pauvre et cher enfant!

Elle avait beau faire, il pleurait toujours ; mais c'était d'attendrissement, à cette heure. Et il lui rendait ses baisers, cherchant à la rassurer par un sourire empreint, malgré lui, de mélancolie.

— C'est ma faute, dit-il à la fin.

— Ta faute ?

— Oui. Crainte de vous fatiguer, je ne vous ai pas entretenue du résultat des soins que vous m'avez chargé de prendre, pour mettre en ordre les affaires de votre mari. Il suffit d'un mot, d'ailleurs ; elles sont telles que votre contrat de mariage les a établies.

— Mais, objecta la mère de Marthe, ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc ?

— Le marquis laissait des dettes...

— Elles sont remboursées.

— Qui a fait cela ?

— Moi.

— Toi, Henriot ?... Avec quoi aurais-tu comblé ce déficit, puisque je n'ai pas subi de diminution de revenu ?

Le jeune homme affecta de sourire ; toutefois il ne put supporter le regard de sa marraine.

— C'est, dit-il en baissant les yeux, c'est que M. de Pré avait un intérêt dans les opérations de la verrerie.

— Mon mari... un intérêt chez toi, Henriot ?

— Oui, il m'a cautionné, au moment où j'ai conclu avec mes prédécesseurs, et j'ai pensé bien faire en employant cet argent, ainsi que la part de bénéfices qui en résultait, à purger ses propriétés des hypothèques qui les frappaient.

Un silence suivit, silence pénible pour le jeune homme, qui s'inquiétait de la per-

sistance du regard de la marquise.

— Viens, lui dit-elle avec une gravité douce, viens ici. Mets-toi à genoux devant moi, comme autrefois, quand tu me tourmentais pour te conter encore une histoire.

— Mais à quel propos, marraine ? dit Henriot tout en s'exécutant.

— Tu vas voir.

Quand elle le tint là, elle lui prit la tête à deux mains, et, toujours comme autrefois, relevant un peu le visage de son filleul et plongeant ses yeux dans ses yeux :

— Henriot, fit-elle, c'est bien vrai, ce que tu me dis-là ?

— Je ferai apporter mes livres, marraine.

— Méchant ! répliqua-t-elle, sentant le reproche détourné.

Pourtant, elle eût insisté, tant cette révélation de quasi-association la surprénait ; mais la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à Marthe, qui s'arrêta étonnée de les voir en cette posture.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Je le gronde, répondit la marquise. Embrasse-le pour le consoler.

Henriot ne pouvait déjeuner avec elles. Revenu depuis quelques heures seulement, il avait à remettre au courant le plus pressé de la correspondance, et des affaires accumulées en son absence. Mais il reviendrait dans la journée et dînerait au château.

On le laissa aller. De part et d'autre, il semblait qu'on souhaitât se séparer pour se donner le temps de se recueillir, de réfléchir à ce qui venait de se passer.

Une sorte de préoccupation était visible chez chacun.

Le jeune homme ne se méprenait pas. Il sentait que la marquise gardait un doute indéfini. En s'en retournant à l'usine, il cherchait le moyen de le dissiper,

tandis que, de son côté, madame de Pré se demandait comment l'éclaircir.

Certes ! elle croyait que sa fortune et celle de Marthe étaient désormais remises sur le pied initial et que c'était bien là l'oeuvre d'Henriot.

Mais que cela résultât d'un intérêt dans les opérations de la verrerie, voilà qui l'étonnait au plus haut point.

Qu'imaginer, pourtant ? Elle ne savait refusant de s'arrêter à une vague intuition de la vérité ; à savoir : le fait d'une libéralité de son filleul.

Elle en repoussait la supposition, faute de concevoir des raisons suffisantes à une abnégation, à un dévouement si onéreux.

Sans doute, elle et les siens s'étaient bien conduits envers Henriot et envers ses parents ; sans doute, comme il venait de le dire, on l'aimait, on l'adoptait, on le considérait comme un membre de la famille, à laquelle il rendait si largement affection et tendresse ; mais se dépouiller, au profit de ses deux amies, dans des proportions si considérables !...

C'était difficile à admettre, à moins qu'il n'y eût, dans l'esprit ou dans le coeur du jeune homme, une arrière-pensée, un sentiment secret impossible à percer, quant à présent du moins.

Restait un point, d'ailleurs : si tant est que finalement il y eût libéralité, était-il permis de l'accepter ?

Sans exagérer la fierté avec un garçon que des liens volontaires et précieux, consacrés par le temps et la plus chère des habitudes, attachaient à la maison, plus effectivement, sans doute, que certaines parentés naturelles, la veuve regimбайт un peu à la pensée de devenir son obligée.

Elle voulait qu'Henriot ne lui dût rien, du moment qu'il rendait amitié pour amitié. Et puis, qui l'eût autorisé à imposer ses bienfaits à Marthe ? A quel titre ?

En raison de quel service rendu, de quelle gratitude ? Qu'avait-elle fait pour lui ?

Non ! le désintéressement excessif du jeune homme eût été sans cause. La marquise ne lui en découvrait aucune.

Et cependant, l'explication qu'il fournissait ne la satisfaisait pas, ne la rassurait point.

C'est pourquoi, tout ceci qui, à mesure, la tourmentait davantage, elle finit par le dire à sa fille, quand celle-ci, inquiète de sa préoccupation trop apparente, la pressa de questions.

Marthe devint très grave en recevant la confiance de sa mère. Qu'entendait madame de Pré, en disant que la libéralité extrême d'Henriot était difficile à admettre, — "à moins qu'il n'y eût, dans son esprit ou dans son coeur, une arrière-pensée, un sentiment secret ?"

Bien que la veuve continuât de parler, la jeune fille restait là-dessus, arrêtée par un mystérieux point d'interrogation.

Quelle arrière-pensée ? Quel sentiment secret ? Elle se sentait très troublée, et, par là, incapable de se répondre.

Pourtant, elle n'inclinait pas à questionner sa mère sur la portée de cette phrase.

Ce trouble, elle s'appliquait à ne le point laisser paraître.

Elle voulait s'isoler, afin de se consulter avec calme, de repasser ses souvenirs, de se définir avant tout à elle-même, ce qu'elle éprouvait : un chagrin incompréhensible à ce moment, une sorte d'effroi, de remords anticipés, dont la raison lui échappait.

Seule enfin, elle rentra bravement en elle-même. Mon Dieu ! aurait-elle le malheur d'être aimée d'Henriot ?

Voilà la première pensée qu'elle se formula. Et le chagrin, le vague remords du premier instant s'aggravèrent. Ce devait être sa faute à elle.

Sans s'en douter ; sans le vouloir, sur-

tout, — le ciel lui en était témoin ! — elle avait entraîné son ami d'enfance, à modifier, malgré lui, certes ! la nature de son attachement.

Sa conduite, toute sa conduite s'expliquait ainsi : sa libéralité, si libéralité il y avait ; l'intention de vendre la verrerie et de s'expatrier. Tout était clair.

Et c'est lui qui avait proposé Lanzaac ; lui qui avait approuvé le projet d'union de celle qu'il aimait avec un autre !

Pauvre Henriot. Elle en avait fait un malheureux ! A tout ce qu'il prodiguait pour sa prospérité, à elle, sa sécurité, sa joie, elle répondait en lui causant de la peine. Et quelle peine !...

L'excès même de l'émotion qui la tenait la calma brusquement.

Avec une nuance de sévérité, elle s'étonna d'en ressentir autant. De quelle nature étaient donc ses propres sentiments à l'égard d'Henriot ?

La question lui fit peur. Elle n'osa poursuivre elle se le défendit.

Et puis tout se brouillait dans son cerveau. La notion de son devoir, envers les autres et envers elle-même, devenait incertaine. Elle ne se possédait plus.

Mieux valait rompre ses méditations. Au fait ! si ce n'était pas vrai ? Si ce qu'elle imaginait manquait de base première ? Si enfin Henriot ne l'aimait pas ?

Elle appuya sur cette pensée, y revenant, comme si elle en attendait du soulagement. En trouvait-elle.

Alors ! le plus sage était de laisser passer la nuit là-dessus.

Demain, reposée, revenue de la surprise qui l'avait agitée, elle se rendrait meilleur compte des choses et reprendrait sa sérénité d'honnête fille, qui, n'ayant rien à se reprocher, se plie aux événements que son âge et sa jeunesse ne lui permettent pas de diriger.

Tout à l'heure, sa mère, soucieuse de

ne pas rester sur le scrupule latent, que la déclaration de son filleul lui laissait, mais bien empêchée aussi par délicatesse de demander à la vérifier, avait conclu à attendre le retour du fiancé de sa fille.

En cette qualité, il appartiendrait à Lanzaac de regarder exactement à la situation de la famille à laquelle il s'alliait.

Entre les deux frères de lait, on se parlerait net tout serait précisé, et chacun serait enfin fixé.

Marthe en avait été d'avis. Elle en était d'autant mieux maintenat. Attendre, c'était un répit, la paix, la liberté de ne plus penser.

Aussi, fut-elle péniblement impressionnée en voyant bientôt sa mère entrer dans sa chambre, avec un visage bouleversé.

La marquise tenait une lettre ouverte à la main.

— Qu'as-tu, maman ? demanda Marthe. Tu es toute tremblante.

— Lis ! répondit la marquise, en lui tendant le papier déplié.

La jeune fille alla d'abord à la signature. Point de nom. Le correspondant se dérobait derrière cette phrase :

“Un ami inconnue (sic), père de famille.”

L'écriture, bien que déguisée, n'était point de la main d'un homme. L'“e” ajouté par distraction ou habitude, à l'adjectif “inconnu”, confirmait le soupçon.

Marthe n'en chercha pas si long du reste.

— Quoi ! fit-elle, tu t'émeus, maman, d'une lettre anonyme ? Quelle confiance y accorder ?

— Lis tout de même, répliqua madame de Pré.

Cette lettre, en dépit de sa tournure honnête, n'était rien moins qu'une délation.

Elle révélait la ruine de M. Henri de Lanzaac, l'accusait d'abuser ces dames, et

déclarant posséder trois cent mille francs.

On dit bien qu'on doit mépriser ces vilenies. Mais le moyen ? Si c'était vrai pourtant !

Passer outre ; poursuivre quand même ; marcher droit au précipice signalé, sans s'enquérir ? Serait-ce force d'âme, ou excès de fierté, imprudence ?

La défiance éveillée s'augmente peu à peu. On ne raisonne plus. La peur s'y oppose.

— Mon Dieu ! s'écria la marquise en pleurant, que je suis coupable de n'avoir rien fait par moi-même ! Nous voilà à la merci des autres, à présent. Je suis comme dans la nuit, et il me semble que tout le monde nous trompe !

Tout le monde ? Henriot aussi, sans doute. Eh bien ! oui.

A ce moment, désorientée, étourdie, elle se forgeait des drames noirs de perfidie et de duplicité. Les frères de lait n'étaient-ils pas d'accord ?

La pauvre femme se voyait prise dans un tissu de semblants, de mensonges, qui, se déchirant tout à coup, lui montrerait la situation atroce où sa fille et elle, jouées, dupées, dépouillées, seraient réduites au désespoir.

— Ah ! prends garde, maman ! fit Marthe, protestant de confiance. Ce serait trop affreux, pour que ce soit possible ! D'ailleurs, rien n'est fait encore ; rien ne me contraint à épouser M. de Lanzaç. Et, quelle que soit la répugnance à tenir compte d'une communication de cette espèce, il faut en parler à Henriot, puisqu'il va revenir. Veux-tu que je m'en charge ?

— Non, répondit la marquise. Sois près de moi, ça suffit.

Quelques heures à attendre. Pourtant qu'elles leur étaient longues !

Leur esprit tendu se torturait à découvrir le sentiment qui avait dicté cette dé-

marche à l'anonyme. Isolées dans cette campagne, elles ne pouvaient supposer que ce qu'on leur dévoilait fût devenu le secret de polichinelle à Paris.

Vieille histoire déjà. Sans l'avoir oubliée, on n'en parlait plus, par lassitude de s'en égayer. Et qu'elles se trompaient, en supposant que, tout à l'heure, elles feraient impression sur Henriot, en la lui révélant.

C'est que le départ précipité du jeune homme, son absence prolongée, son excursion en Angleterre, n'avaient pas d'autre cause.

A lui aussi, on avait adressé un avis charitable autant que mystérieux. Et il était parti sur l'heure, pour en contrôler l'exactitude.

Aussi, quand vers six heures, il revient à Pré, et que ces dames, lui mettant le billet anonyme sous les yeux, s'appliquèrent à sonder son âme, elles en furent déçues.

Point d'étonnement. Un léger sourire d'incrédulité. C'est tout ce qu'elles surprirent sur ses traits.

— C'est une fausseté, dit-il, d'une voix très calme. Henri est légitime possesseur de la somme annoncée, dont le emploi sera effectué en biens-fonds par le contrat de mariage à intervenir ; son notaire en a l'ordre. Il vous l'affirmera si besoin est.

Voilà qui était précis.

— En ce cas, qui donc a calomnié ton frère de lait, Henriot ; qui cherche à le déconsidérer en lui attribuant une conduite équivoque ? Il y a donc quelqu'un qui y ait intérêt ?

— Ne faites-vous pas beaucoup d'honneur à ce quelqu'un, marraine, en accordant de l'importance à de telles insinuations ?

Et puis, qui assure qu'il n'y ait pas ici l'un de ces niais sincères, que la manie de

s'occuper de ce qui ne les regarde pas, de se poser en redresseurs de torts, d'imposer leurs services maladroits et inutiles pousse à se faire l'écho de commérages ridicules ?

— Laissons cela, marraine, et puisque, aussi bien, les conditions dans lesquelles le mariage de Marthe et d'Henri peut et doit se faire sont claires, nettes et satisfaisantes pour tout le monde, continuez vos préparatifs.

A plusieurs reprises, durant la soirée, il revint sur cette conclusion; y appuyant pressant les deux femmes de prendre, sans tarder, leurs dispositions.

— Eh ! que tu es donc pressé, Henriot ! dit à la fin madame de Pré.

— Si, comme je crois, répondit-il, le bonheur de Marthe est là, il est bien compréhensible, en effet, qu'on ait hâte d'en terminer.

La jeune fille le laissait dire, l'observant avec persistance.

Mais rien dans les traits, dans le ton du jeune homme, ne confirmait les suppositions qui l'avaient agitée précédemment.

Soit que l'influence qu'à son insu Henriot exerçait sur elle se fit sentir en ce moment, elle retrouvait sa quiétude d'esprit ordinaire, s'étonnant du trouble, du tourment dont elle avait souffert.

Tout lui paraissait, maintenant, régulier, logique.

Quoi donc d'in vraisemblable à ce que le marquis de Pré eût cautionné cet "enfant de la maison" quand il s'était établi ?

Rien de plus simple vraiment. Quoi de plus simple aussi, que des personnes malintentionnées, — qui n'ont pas d'ennemi ! — eussent basement calomnié Lanzae, par une dénonciation fautive et anonyme. C'est fréquent.

Restait la vente de la verrerie, l'éloi-

gnement d'Henriot.

Une tristesse, c'est vrai. Mais, il avait quelque peu raison de prévoir que, le mariage consommé, les habitudes profondément modifiées, il ne resterait pas grande place pour lui dans l'intimité des deux familles.

Continuerait-on d'habiter le pays seulement ? Dans un avenir plus ou moins prochain, diverses raisons, sérieuses, — ne fût-ce que l'éducation, l'instruction des enfants, — obligeraient peut-être à s'installer presque constamment à Paris.

Henriot resterait donc là, tout seul ? Très raisonnable et très sage à lui de songer à faire son siège, lui aussi ; à se créer un intérieur, les affections d'un foyer à soi...

— Pourvu qu'il tombe bien ! se disait la jeune fille pourvu qu'il rencontre une femme digne de lui, qui l'apprécie et qui l'aime !

Marthe eût voulu la connaître celle qu'Henriot choisirait ; elle lui eût dit tout ce qu'elle pensait de cet ami de ses premiers jours, de tous ses jours. Elle le lui eût fait connaître, elle qui le connaissait si bien, et quelle joie intime, si elle fût parvenue à lui inspirer toute la tendresse qu'il méritait !

De son côté, madame de Pré se laissait gagner par le calme d'esprit.

La lassitude y était bien pour quelque chose sans doute. Les incertitudes, les terreurs des jours précédents l'avaient épuisée, et, qu'il restât ou non de légers points obscurs dans ses idées, elle éludait de s'y appesantir.

C'est si bon, la confiance, le sentiment de sa sécurité !

Le dîner fut gai. Elle se railla elle-même de s'être mise aux champs, puisqu'un mot avait suffi pour faire évanouir ses fantômes.

De bonne heure, on se sépara. Henriot

avait un retard de sommeil à rattraper. Il rentrait à pied pour se donner de l'exercice.

Marthe l'accompagna à travers la grande cour d'entrée. Et puis :

— Bonsoir Marthe.

— Te verra-t-on demain ?

— Peut-être.

Le jeune homme, tournant sur la route, se perdit dans l'obscurité.

Il faisait doux. Mademoiselle de Pré ne revint pas directement à l'habitation.

Longeant le mur à l'intérieur, elle gagna le pare à pas lents, aspirant la fraîcheur du soir, s'abandonnant à de vagues songeries.

A quelque distance du château, Henriot aperçut l'ombre d'un homme immobile, sur un des bas-côtés de la route.

Le pays est sûr. Si proche de la frontière, les douaniers exercent une surveillance qui éloigne les malfaiteurs de grands chemins.

C'était peut-être l'un de ces douaniers, placé là, en observation. Nulle crainte.

Comme le verrier approchait, l'ombre avança de quelques pas et demanda :

— Henriot !... c'est toi ?

— Henri ! fit le jeune homme à la voix de son frère de lait. Tu es là ? Viens. Il n'est pas tard, ces dames seront enchantées d'apprendre ton retour.

— Non, reprit vivement Lanzac. Je te savais chez elles, et voilà deux heures que j'attends ta sortie.

— Tu ne me donnes pas la main ? fit Henriot, las de lui tendre la sienne.

— Non ! répéta plus vivement encore le fiancé de Marthe. J'arrive de Londres, où j'ai vu Nièpht.

— Et Nièpht t'a dit ?...

— Tout ; oui.

Henriot resta interdit, confondu ; mais bien plus encore, désolé !

C'est que, lui aussi, il avait vu Nièpht.

Instruit comme madame de Pré, par un avis anonyme, de l'expédient auquel Henri n'avait pas craint de recourir, pour simuler la possession des trois cent mille francs déposés chez le notaire, chargé de dresser le contrat de mariage, Henriot s'était rendu à Paris en toute hâte. Puis, renseigné, s'était embarqué pour l'Angleterre.

Là, joignant Nièpht, il lui avait fait un conte, se donnant pour débiteur de Lanzac, et le priant de lui remettre le contre-lettre de celui-ci, en échange d'un chèque sur les Rothschild de Londres.

Seulement, improvisant des raisons de sentiment, il avait fait promettre au millionnaire trop complaisant de garder le secret du remboursement.

Pourquoi ? Parce que Henri de Lanzac, ignorant sa libération, se serait marié. Qu'il apprit la vérité ensuite, qu'importe ! Il n'y aurait plus eu moyen de revenir sur le fait accompli. Et s'il avait entendu désintéresser Henriot, eh bien !... plus tard ; par tels moyens que ce fût, à longs termes en tous cas sur des économies quelconques.

Du moins, en se mariant, Lanzac n'eût point trompé, n'eût point menti ; bien réellement, il eût apporté à la communauté l'avoir annoncé durant les pourparlers.

Pourtant Henriot, si affectionné à Marthe, n'avait-il pas scrupule de faciliter son union avec un homme, coupable, à tout le moins, d'une supercherie, proche voisine de l'indélicatesse ?

Ne lui dites pas cela, à Henriot. Il n'admettait pas que Lanzac fût coupable. Henri avait agi sans discernement. Le milieu boulevardier avait brouillé ses notions du bien et du mal. Faiblesse d'entendement, démoralisation inconsciente et passagère ; contagion de l'exemple répété. Ce n'était pas sa faute.

Et rien n'était perdu pas même com-

promis.

Revenu, par son mariage avec Marthe, dans une atmosphère plus saine, Henri se reprendrait, et, dès le premier moment, n'aurait plus qu'une idée : l'inébranlable volonté de réparer cet écart irréfléchi, de la ligne droite.

Et puis, faut-il tout dire ? En dégageant quand même son frère de lait, Henriot avait obéi au besoin de garder intacte sa propre estime.

S'abstenir, laisser aller les choses à leur gré, quitte à ce que le mariage se rempît, c'eût été à ses yeux, conserver, pour si peu que ce fût, je ne sais quelle ombre d'espoir.

Eh bien, non. Sans se donner les gants d'accomplir un sacrifice, il voulait que Marthe fût définitivement et indissolublement liée à un autre, à Lanzac.

Voilà quelle avait été son intention.

Hélas ! l'indiscrétion de Nièphr reprenait ce qu'il croyait si bien préparé. Et le pauvre garçon en était mal récompensé !

Henri furieux, sec, violent, l'accablait de reproches hautains.

— Qui t'a permis de te mêler de ma conduite ? Où prends-tu le droit de m'indigner tes services ?

On ne pouvait s'y méprendre. C'est la blessure d'orgueil qui le faisait crier.

Lui, un gentilhomme, il avait l'humiliation d'être surpris en flagrant délit d'indignité par le fils de quasi-serviteurs de sa "maison".

Henriot eût pu objecter son affection. Que Lanzac en faisait peu de cas, à cet instant ! Il s'en trouvait blessé, amoindri.

Pourtant, on se le rappelle quelques jours auparavant, il s'était rendu à la verrerie, déterminé à se confesser à Henriot. C'est vrai. Mais autre chose était de s'être laissé prendre en faute par lui.

Il eût accepté alors les services qui maintenant l'offensaient, parce qu'ils étaient spontanés.

C'est l'amour-propre qui y mettait de la différence.

Cela, sans doute, il ne le disait pas ; de quelle utilité ? Son ami ne le comprenait que trop.

Silencieux et triste, il attendait que l'agitation encolérée du malheureux tombât, pour lui répondre doucement.

Patience vaine, amenant, au contraire, plus d'irritation. Tant qu'à la fin, sur une dernière injustice sanglante, Henriot sortit de sa réserve.

— Eh ! fit-il, libre à toi d'en faire fi, de cette amitié qui t'incommode ; mais libre à moi aussi de te la vouer, en dépit de ta défense, et de tout ce que tu pourras faire pour m'en décourager.

“Je n'ai consulté qu'elle en agissant comme j'ai fait, et je recommencerai tout à l'heure, s'il y a lieu.

“Méprise-là à ton aise ; je ne m'en soucie que pour toi : car c'est par là que tu te diminues et que tu as raison de te sentir humilié.

Si haut, qu'à son tour le fils de la nourrice se regimbât, il ne se départit pas de la charité qu'il devait, croyait-il, à ce garçon dévoté.

Il l'avait belle de répliquer à la morgue du patricien, par une allusion à ce que l'un et l'autre étaient devenus, à leur posture dans la société.

En ce cruel instant, la plus lointaine tentation ne lui en vint même pas. Pourquoi eût-il été blessé au souvenir de ses origines ? Il n'entendait pas les renier. Qu'avaient-elles de bas, de honteux ?

Sans vanité, il savait assez valoir pour dominer de telles considérations.

Ce qu'il était parbleu, il était ce qu'il s'était fait, ce qu'il y a de plus noble au

monde : "un homme" dans la rigide et plus étendue acception du terme.

Et c'est tout justement en "homme" qu'il reprit la parole, pour finir.

On avait marché sans savoir où, contournant le parc de Pré, bordé en cet endroit par une haie vive au delà d'un fossé.

Henriot s'était arrêté et faisait face à Lanzaec.

— Au surplus, dit-il d'une voix ferme, tu cèdes à une colère mauvaise, qui ne fait tort qu'à toi. Oui, à toi seul, car c'est toi que tu méconnaissais et que tu calomnias.

Il n'est pas vrai que tu sois insensible à l'affection que je te porte : il n'est pas vrai que tu n'y réponds pas. Ta volonté n'y suffirait point. Et, si les rôles étaient intervertis, c'est toi qui fusses allé à Londres, faire pour moi ce que j'y ai fait.

J'aurais dû t'en prévenir, penses-tu ? Non ! tu aurais résisté, tu aurais refusé. J'ai voulu que tu ne fusses instruit qu'après ton mariage avec Marthe. Car c'est l'objet qui domine tout.

Ce mariage, c'est le port pour toi ; le point de départ d'une existence nouvelle, stable et féconde en joies ; c'est le bonheur pour elle et pour toi.

Et tu m'empêcheras d'écarter les obstacles que peut rencontrer ce projet ? Je t'en défie bien, par exemple ! Est-ce que toi, Marthe et sa mère, vous avez le droit de m'interdire de mettre en vous, mon intérêt le plus cher ?

Depuis mon premier jour, vous m'avez fait place parmi vous ; vous m'avez aimé, protégé, servi et, tout à coup, toi ou elles, vous me commanderiez de ne plus voir en vous que des étrangers ?

C'est absurde, et chacun de vous ne peut admettre que cela soit possible. Pour qui donc me prendriez-vous à la fin ?

Tant pis, d'ailleurs. Retirez-vous de moi, si vous en avez le courage ; ne m'ai-

mez plus, soit ! Mais n'espérez jamais que je parvienne à vous imiter, à rompre l'habitude la plus enracinée dans mon cœur.

Il y a trente ans que je vous aime, et, de près ou de loin, je vous aimerai, parce que c'est juste ; parce que je le veux ; parce que... parce que je ne puis pas plus faire autrement que le chien fidèle qu'on chasse, et qui revient quand même, coucher à la porte de la maison !

— Henriot, Henriot ! s'écria Lanzaec en se jetant dans les bras de son frère de lait, Henriot, tu m'accables....

Il suffoquait, ne pouvait parler. Il resta ainsi un moment ; puis se remettant, enfin :

— Tu es le meilleur de nous tous, dit-il. Tu m'as ouvert les yeux ; je sais que faire à présent, grâce à toi. Merci. Rentre à l'usine. Demain je te verrai.

— Où vas-tu ? demanda Henriot.

— Tu me l'as dit : il n'est pas tard ; je puis encore me présenter au château.

Dans quelle intention ? Il n'en disait rien. Il semblait même désirer ne pas s'expliquer là-dessus, ni sur rien.

On eût dit qu'il eût pris une résolution soudaine, et qu'il eût hâte de la mettre à exécution. L'obscurité ne permettait pas à son ami de chercher à lire dans son âme.

Un dernier mot d'amitié, une dernière poignée de main, et Lanzaec s'éloigna d'un pas ferme.

Il avait disparu depuis quelques instants déjà et Henriot était toujours à la même place, immobile, incertain, ne pensant plus.

Lui aussi, il avait été secoué par l'émotion de cette scène. Eprouvant de la lassitude morale et physique, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé, la tête appuyée dans ses mains, le regard plongé dans le vide, oubliant, s'oubliant, restant là, in-

différent à ce qui l'entourait, à ces bruits confus de la campagne endormie, quand la brise froisse les herbes, agite les feuilles, chante, en glissant à travers l'enchevêtrement des buissons.

Subitement, il tressaillit au contact d'une main qui se posait doucement sur son épaule. Marthe était à ses côtés sans qu'il l'eût entendue venir.

— Toi ! fit-il le coeur serré, comment es-tu là ?

Elle lui montra la petite porte toute proche, qui, s'ouvrant dans la haie vive, donnait accès sur le sentier, par un petit pont moussu jeté au-dessus du fossé.

— Tu ne penses pas que je t'aie épié, n'est-ce pas ? dit la jeune fille. Quand tu m'as quittée, tout à l'heure, j'ai voulu respirer un instant dans le parc, avant de remonter à ma chambre.

Je me reposais, là, sur un banc. Bientôt j'ai entendu des pas, des voix ; la tienne, celle d'Henri. Vous parliez avec une animation qui m'effraya ; c'était comme une querelle. Je me suis alarmée, et... j'ai écouté, c'est vrai.

— Alors ?...

— Oui, Henriot, poursuivit Marthe en l'interrompant ; j'ai entendu ; je sais ! Je sais maintenant que tu as menti, en assurant que la lettre anonyme dénonçait une fausseté.

Je le sais, et je suis sûre que tu as menti encore, ce matin, en prétendant que mon père avait placé de l'argent chez toi !

Il voulut répliquer.

— Non ! tais-toi, Henriot, continua mademoiselle de Pré. Je ne te reproche rien, moi ; loin de repousser ton affection, je m'en sens satisfaite et les témoignages que tu en donnes me rendent plutôt fière.

Si tu as jugé que ma mère et moi nous dussions être tes obligées, je n'y résiste pas pour ce qui me concerne. En toute confiance, Henriot, je m'en remets à ta

raison du soin de notre dignité.

Je ne puis mieux dire, n'est-ce pas ? Tu me crois bien sincère ? Eh bien ! réponds, je t'en prie ; parle-moi à ton tour, avec la franchise que je crois mériter. Me le promets-tu ?

— Que veux-tu savoir ? répliqua timidement le jeune homme, pressentant une épreuve plus pénible encore que les précédentes.

— Je veux savoir, Henriot, je veux que tu me dises pourquoi, ce mariage consacré, ce mariage auquel tu parais tant tenir, tu veux t'en aller si loin de nous, si loin de moi !

Es-tu bien certain de ne pas nous manquer, continua-t-elle, voyant qu'il gardait le silence. Comment nous juges-tu, si tu ne crains pas de nous peiner, en faisant tout à coup, un vide qui nous restera comme un de ces deuils dont la tristesse ne s'efface jamais ?

Et comment, toi, qui auras tout fait pour notre bonheur, nous refuses-tu le moyen de rien faire pour le tien ?

A qui le demanderas-tu, d'ailleurs ? Qui nous remplacera dans ton coeur. D'instinct, je me sens jalouse de ceux, de celle, que tu nous préféreras bientôt.

Et les considérations auxquelles tu obéis, en t'éloignant, me causent de l'appréhension, puisque tu les tais ; puisque tu te caches de moi ! Ah ! ne proteste pas, fit-elle vivement. Le grave souci que tu m'infliges me rend clairvoyante, et ta défiance envers moi le dit assez : tu as un chagrin que tu dissimules par orgueil.

— Marthe !... protesta le jeune homme.

— Oui, par orgueil, répéta-t-elle en s'animent. Tu ne veux rien de nous, crainte de paraître réclamer notre reconnaissance ; voilà la vérité !

— Tu te trompes, répliqua Henriot, je

n'ai ni orgueil, ni chagrin. Je te le jure, crois-moi !

— Non ! tu mens, comme tu as menti ce matin, et tantôt ! Et puis... Ah ! tiens ! fit-elle, avec un éclat de violence éperdue, sache-le, à la fin.

Tout ce bonheur que tu as préparé, je n'y suis plus sensible, si tu n'en as ta part ; je n'en fais plus de cas, si tu t'en vas, si tu nous délaisses... Non, non ! sans toi, je n'y tiens plus, je n'en veux plus : car, si tu pars, ce sera que tu ne m'aimes pas !...

Elle avait les yeux humectés de larmes. Henriot les voyait près de déborder, et l'émotion lui serrait la gorge.

Pourtant cette émotion tomba, s'oublia brusquement, sous l'empresion d'une surprise nuancée de terreur instinctive.

Comment pouvait-il les voir, ces larmes, en cette nuit ? Elles avaient quelque chose de fantastique.

Elles étaient roses, d'un rose inclinant au rouge. La silhouette de la jeune fille, elle-même, se dessinait dans le même ton.

On eût dit qu'un de ces couchers de soleil d'automne, qui semblent une trouée de l'enfer, embrasait lentement la nature... Quoi ! à dix heures passées ?...

Henriot se croyait le jouet d'une illusion d'optique. Mais des cloches tintèrent dans le lointain. Il tourna vivement la tête et poussa un cri.

De la vallée, que leur cachait un rideau d'arbres, une lueur sinistre s'élevait, grandissante, terrible !

— Le feu ! s'écria le jeune homme interdit. Rentre, Marthe. J'y cours !...

Elle le suivit de quelques pas, et resta atterrée.

C'est la verrerie qui brûlait !...

Quand le jour pointa, on put se faire une idée de la catastrophe. Effroyable !

Des vastes bâtiments, de l'outillage, du

matériel, il ne restait plus qu'un amas de décombres incandescents sur lesquels on continuait de lancer de l'eau.

De grands murs noirs et fumants se dressaient, lézardés, menaçant d'écraser, en s'effondrant, la foule de gens accourus de Maubeuge, de Jeumont, d'Erquelines, de toute part : ouvriers, paysans et bourgeois ; des bateliers, des soldats, tous les douaniers la laissant belle aux fraudeurs, cette nuit-là.

Y avait-il des morts ? Ça se saurait plus tard, quand, le foyer éteint, on se compterait.

Quelques blessés du moins, portés à distance, soignés, sur l'herbe, par des femmes et des dames, que dirigeaient les médecins venus des alentours, avec des pharmaciens portant le nécessaire.

Tableau d'un grandiose lugubre ; d'une tristesse qui incitait à parler bas avec les soupirs résignés qui caractérisent les calamités publiques.

Et le nom d'Henriot revenait souvent.

— C'pauvre M. Hardouin !...

Il y avait en effet sujet de le plaindre. L'incendie avait fait table rase de la verrerie, entamant une filature voisine.

Le prix du terrain, le montant des assurances suffirait tout juste à indemniser le voisin, à liquider les comptes courants à payer les débits des traités non exécutés.

C'était la ruine complète !

Franchement, le brave garçon ne méritait pas ça !...

C'était le sentiment général. Et on se demandait :

— Que va-t-il devenir ?

Pourvu encore qu'il ne se laissât pas aller au désespoir ! Le coup était si dur, si injuste !

Le moral de plus d'un se trouble parfois, devant un sinistre aussi radical et absolu. L'esprit se frappe.

A se voir vaincu par la fatalité, terrassé, on baisse la tête ; miné par le chagrin, on s'affaisse on décline...

— Où est-il ? Que fait-il ?

Cette double question, Marthe l'adressait à tous ceux qui approchaient de l'endroit écarté où, avec sa mère et les serviteurs du château, elle donnait des soins à ceux des travailleurs qu'une blessure ou l'épuisement éloignait du centre de l'action.

Surpris dans le premier sommeil, ils s'étaient évadés, à peine couverts, affolés, emportant les petits dans leurs bras, traînant les vieillards.

Plus rien non plus, ceux-ci. Et du travail, où ça ? Quand ça ?

La marquise et sa fille leur donnaient des couvertures, en attendant mieux, les faisaient mener au château de Pré, pour qu'ils fussent au moins à l'abri. Et, à chacun, Marthe répétait la question :

— Où est-il ?

Les réponses ne concordaient pas. Tel n'avait aperçu M. Hardouin nulle part.

Tel autre l'avait vu en pleine fournaise, se dépensant, s'exposant, commandant la manoeuvre et donnant l'exemple de tout risquer.

Les heures passaient ; le jour grandissait. La part du feu circonscrite, le plus grand nombre, en s'écartant du brasier, soufflaient un peu, quittes à recommencer la lutte, si la flamme se ravivait.

— Et lui que fait-il ? L'a-t-on vu ? répétait Marthe sans se lasser ; mais à mesure, plus douloureusement anxieuse.

— Regarde, voilà Lanzac qui en revient lui dit sa mère.

En effet, le jeune homme approchait. A sa tenue en désordre, on voyait que lui non plus, ne s'était pas ménagé.

— Henriot ? lui demanda Marthe.

— Il veut rester jusqu'à ce que tout soit fini, répondit Henri.

— Vous lui avez dit que je veux le voir ?

— Je ne suis pas sûr qu'il m'ait entendu. Les murs, en s'écroulant, couvrent la voix, et, d'ailleurs, il croit devoir à tous ces braves gens de rester le dernier

— Eh bien, reprit la jeune fille, les dents serrées, puisqu'il ne veut pas venir, allons à lui. Conduisez-moi, Henri.

— Je vais avec vous, ajouta la marquise.

D'un pas pressé, ils approchèrent tous trois, croisant les derniers sauveteurs qui leur disaient tristement :

— C'est fini ; il n'y a plus rien à brûler.

Sans s'inquiéter de l'eau noirâtre qui lui mouillait les pieds, des débris calcinés qui encombraient les passages, de l'âcre vapeur des tisons humectés, Marthe allait droit à un groupe d'hommes, maintenant inactifs.

Elle appela :

— Henriot !...

L'un des hommes tourna la tête vers elle et vint vivement. C'était le verrier.

La chemise roussie, tachée, déchirée ; le pantalon boueux, il était méconnaissable.

Le visage noir avait une balafre d'un rouge brun à travers le front. La barbe et les cheveux grillés par places, lui faisaient une physionomie diabolique.

— Que viens-tu faire ici ? s'écria-t-il inquiet de la voir si près de pans de murs qui pouvaient l'écraser.

— T'embrasser, répondit-elle en se jetant dans ses bras. Maman me le permet, et elle me permet encore de te dire : Henriot, me veux-tu pour ta femme ?

— Hein ?... fit-il étourdi.

Et Marthe lui sourit, ajoutant :

— Pourquoi pas ? Puisque je t'aime !

— F I N —

L'APPÉTIT DU LOUP

L'expression "avoir une faim de loup" est devenue proverbiale, et c'est à juste titre, car l'appétit de cette bête est vraiment terrible.

C'est sous son impulsion qu'il se livre avec une audace incroyable aux déprédations qui l'ont rendu célèbre et redoutable, et il n'hésite pas plus à se montrer dans les villages qu'à attaquer pour ainsi dire tous les animaux, afin de satisfaire cette faim vorace.

Le cheval ou l'âne ne lui semblent point une proie trop grosse, ni même la vache ; et il faut qu'un sanglier soit encore dans toute la force de l'âge pour qu'il n'ose s'y attaquer.

Si la proie est très grosse et dépasse notablement son appétit du moment, il n'y regarde pas de si près ; il tue la bête, en avale à la hâte, craignant toujours d'être poursuivi, quelques morceaux énormes, sans être sûr de pouvoir les digérer : c'est qu'en effet il mange, comme on dit aussi pittoresquement et de la manière la plus exacte, "comme un loup", sans mâcher, gloutonnement. Et la digestion s'exerce forcément.

Il ne dédaigne rien ; si les grosses proies se font rares, il recherchera les petites. Il fera la chasse aux lièvres ou aux lapins et aussi aux renards.

Il apprécie tout particulièrement la chair des oies et des dindons, et quand ce n'est pas au poulailler qu'il les surprend, c'est dans les prés où on les met souvent à manger de l'herbe.

Si son appétit le presse et que rien de tout cela ne se présente à lui, il pêchera et gèbera des grenouilles, il attrapera des

rats d'eau ou des rats de champs, des souris des mulots.

Au besoin, il dévorera des bêtes mortes, et parfois on a constaté, par l'autopsie de loups tués dans des chasses, que la faim leur avait fait avaler de la terre glaise, tout comme le font certains êtres humains poussés par la famine.

On ne s'étonnera point qu'un affamé pareil n'hésite pas à manger du loup, quand il est assez fort pour attaquer et vaincre un de ses semblables ; ou quand un de ceux-ci meurt de mort violente, par exemple comme conséquence d'un coup de feu qui l'a touché sans le tuer sur l'instant.

C'est en somme toujours par la faim, et non par férocité gratuite, que le loup, ainsi que nous le disions tout à l'heure, se lance dans les villages, dans les cours de fermes, en épouvantant le plus ordinairement les chiens, qui se tapissent, sans s'occuper des femmes qui crient et après s'être assuré auparavant que les hommes sont hors du logis.

Il fait victimes sur victimes parce qu'il espère pouvoir tout manger ; et quand il s'en va, le plus souvent, il traîne avec lui une de ses prises, un mouton n'étant pas une charge pour l'effrayer.

Il ira cacher ce qu'il n'aura pas la quiétude d'engloutir et il reviendra plus tard à sa cache ou même là où il a fait son carnage.

Si l'assaillant est une louve ayant des petits, elle tente toujours d'emporter une proie vivante à ses louveteaux pour leur apprendre à égorger.

Si les loups se mangent bel et bien en-

tre eux (en dépit du proverbe) lorsque les proies sont trop rares, ils s'associent par contre assez souvent pour organiser de véritables chasses à courre.

C'est ainsi qu'ils s'attaqueront à un chevreuil, par exemple, qu'ils auront eu soin de dépister, après s'être appelés par des hurlements et s'être réellement entendus et départi les rôles.

Certains des loups jouent le rôle de chiens limiers ou de rabatteurs, en se re-

puis bien longtemps, en France et ailleurs dans la chasse du loup.

Cette chasse est précisément passionnante à cause de l'intelligence extraordinaire dont fait constamment preuve la bête.

Les loups savent aussi assaillir les parcs à moutons, où ces derniers sont enfermés durant la nuit pour être mis à l'abri de tout danger.

Ils se portent du côté des barrières en



La louve et ses louveteaux.

layant sur la piste de l'animal, qu'ils tendent constamment à rabattre dans la direction d'autres compagnons, postés en certains points pour attendre le cerf au passage. Et quand celui-ci sera à leur portée, ils lui sauteront à la gorge et l'étrangleront dans l'intérêt de l'association temporaire.

Ce ne sont pas là des fables, mais des observations faites par les forestiers et par les gens qui se sont spécialisés de-

bois du parc, tandis que deux ou trois loups se font poursuivre en plaine par les chiens de garde autour du parc; les moutons, effrayés, se précipitent bêtement en masse, comme tout ce qu'ils font, de l'autre côté du parc, ils rompent par leur impulsion les claies protectrices, et les loups n'ont plus qu'à les assaillir et à en faire carnage en toute liberté.

Ajoutons encore que le loup est merveilleusement doté par la nature pour sa-

tisfaire son appétit.

Il a une endurance qui paraît invraisemblable: il ne redoute aucun froid et dort sur le sol sans chercher un abri en plein hiver.

De son trot paisible, il parcourra sans repos 60 milles sans se laisser joindre par les chevaux et les chiens des chasseurs; il se désaltétera en courant à la rosée qui mouille les feuilles.

On a gardé, dans l'histoire de la louterie, le souvenir précis de ce loup qui fut lancé dans la forêt de Fontainebleau, en 1692, par le Grand Dauphin, et qui ne fut forcé au bout de quatre jours qu'aux environs de Rennes, et encore parce qu'il n'avait rien trouvé à se mettre sous la dent.

Cette dent, il ne faut pas l'oublier, permet à la bête de trancher d'un seul coup la jamb d'un cheval.

—o—

CURIEUSE TENDANCE

Quoique cela puisse paraître étrange, même sans avoir les yeux bandés, rien n'est plus difficile que de se diriger suivant une ligne absolument droite, ou même s'en rapprochant. Pour s'en convaincre, il suffit d'essayer de traverser une grande place quelconque, naturellement sans prendre d'alignements, et en regardant de temps à autre un repère: on sera stupéfait de voir quelles déviations constantes on subit. On fait des "crochets" continuels, et l'on peut s'en rendre compte tout aussi bien en essayant de conduire droit devant lui un canot dans une baie.

Des observations faites, il résulte que l'on a une tendance générale à décrire

une courbe sur la droite dans le sens des aiguilles d'une montre.

A quoi tient cette tendance? Certains physiologistes posent ce principe que la jambe gauche est, d'une façon générale plus longue que la jambe droite dans l'espèce humaine; par conséquent, elle ferait des pas un peu plus longs que la jambe droite, ce qui nous pousserait vers la droite. Le sujet décrirait donc un cercle fermé au bout d'un certain temps de marche, quand, bien entendu, il ne fixe pas, de temps à autre, un point fixe lui permettant de corriger sa fausse direction.

On a voulu trouver quelque raison analogue dans cette particularité qui veut non seulement que nous nous servions plutôt de notre main droite que de notre main gauche, mais encore, qu'en rencontrant un obstacle, nous préférerions instinctivement le dépasser en prenant la droite au lieu de la gauche.

Le phénomène est bien constaté et l'on a pu, de même, s'apercevoir qu'une personne voyant devant elle deux révolutions d'escalier, deux corridors conduisant au même point, choisira de préférence le passage qui est à sa droite.

Ce même instinct mystérieux motive la marche en cercle pour quelqu'un se trouvant égaré dans une forêt: les arbres formant obstacle dévient, de plus en plus, le piéton vers sa droite, et c'est un explication. Mais pourtant, dans les grandes plaines, dans la marche des colonnes militaires dans le désert, on a fait la même observation.

Pour élucider la question, il faudrait expérimenter, dans les mêmes conditions, sur une personne se servant normalement de sa main droite et sur une personne gauchère: la gauchère décrirait-elle son cercle vers la gauche? "That is the question."

—o—

LES REVES ET LEURS SIGNIFICATIONS

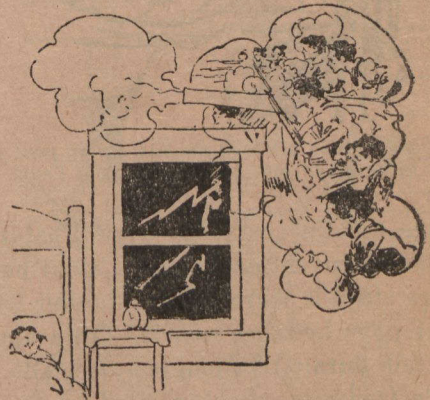
Rêvez-vous souvent? Vous souvenez-vous de vos rêves à votre réveil? Pouvez-vous retracer la source directe des pensées qui ont traversé votre esprit durant votre sommeil? Si oui, vous y trouverez beaucoup d'intérêt en lisant: "L'interprétation des rêves", un livre écrit spécialement à ce sujet par un médecin américain.

Cependant, tout intéressant que soit ce livre, c'est peut-être difficile, peut-être même impossible de se le procurer; permettez-moi alors de vous faire quelques petites remarques concernant les rêves et leurs significations.

En général nous pouvons dire que les rêves sont physiologiques, mais ils peuvent néanmoins avoir une origine pathologique; ils ne sont pas une évidence d'un profond sommeil paisible, parce que souvent la personne qui rêve est plus fatiguée à son réveil qu'à son coucher. Fréquemment quelque condition corporelle transmet constamment des messages de douleur ou de malaise à la tête qui les associe alors imparfaitement à ce qui semble pour nous une masse confuse chaotique. En rêvant, la raison est presque toujours absente, tandis que le sentiment et l'émotion prédominent.

Un certain dicton existe qu'un rêve n'est que l'accomplissement d'un désir, néanmoins ce qui est plus remarquable et plus incompréhensible, c'est que nous rêvons presque toujours de choses insignifiantes et sans importance, et les rêves, en général, se rapportent d'une manière intime à notre propre personne, ils sont excessivement égoïstes.

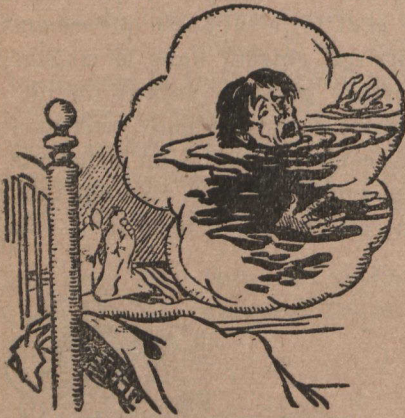
Tout bruit distinct donne lieu à un rêve correspondant—le grondement du tonnerre peut suggérer une bataille, le chant du coq peut être transformé en des cris de terreur humaine; le craquement d'une porte peut faire supposer que ce sont des voleurs qui entrent dans la maison; une couverture glissant en bas du lit, peut nous faire rêver que nous marchons dans la plus complète nudité, ou même que nous tombons dans quarante ou cinquante pieds d'eau; ou encore, si nous nous couchons



Le tonnerre peut suggérer une bataille.

en travers du lit, et que nos pieds dépassent quelque peu le bord, nous pouvons alors rêver dans notre plus profond sommeil que nous sommes sur le bord d'un précipice terrible ou que nous sommes sur le point de tomber dans un gouffre profond. Si notre tête se trouve par hasard placée sous l'oreiller, il nous semblera alors qu'un gros rocher est suspendu au-dessus de nous, et qu'il est sur le point de nous écraser sous son poids.

Les rêves de personnes souffrant de maladie organique du cœur et des reins sont quelquefois beaucoup agités par des terreurs et des visions fantastiques. Le patient s'éveille soudainement en faisant entendre une plainte douloureuse, avec des yeux hagards et tout en sueur. Sa figure est épuisée et fatiguée comme s'il venait de faire un grand effort d'esprit.



Une couverture glissant en bas du lit peut nous faire rêver que nous tombons à l'eau.

Une certaine personne avait l'habitude de rêver souvent qu'un chat l'avait par la gorge et qu'il cherchait à l'étouffer lentement pour la faire mourir. Cette agonie mentale durait très longtemps et elle s'éveillait ensuite spontanément avec une sensation de tension et d'exubérance dans la gorge. Un cancer du larynx se développa, finalement, et cette personne en fut opérée, ce qui prolongea sa vie de plusieurs mois.

Tout ce qui excite ou aiguillonne le corps peut produire des rêves agités, et lorsque de tels rêves se renouvellent souvent, il vaut mieux en chercher la cause directe ou stimuler la partie du corps qui semble affectée par un malaise quelconque.

L'INVENTION DU JEU DE BILLARD

Le "British Museum" de Londres, est riche en documents de toutes sortes; il renferme une lettre datée de 1570 qui donne une origine assez curieuse à l'invention du jeu de billard.

Ce jeu aurait été imaginé en 1560 par un prêteur sur gages de Londres nommé William Kew. Ce prêteur certainement un peu usurier, avait comme enseigne de son métreis boules sur son comptoir et de les dans la journée sur un ustensile spécial et qu'il rentrait chaque soir. On voit encore à Londres, de nos jours, cette enseigne devant certaines boutiques dans les vieux quartiers.

Or, le soir, le prêteur sur gages, pour se distraire, avait l'habitude de mettre les trois boules sur son comptoir et de les pousser l'une sur les autres en s'aidant de son yard (verge anglaise valant 36 pes) qui lui servait à mesurer les étoffes. Ce jeu l'intéressa, il fit mettre des bords à son comptoir pour que les billes ne pussent s'échapper, il invita par la suite ses voisins et il s'organisa là des parties peu banales. Peu à peu, le jeu se modifia : un ébéniste du temps s'empara de l'idée et construisit une table spéciale et on appela cette distraction "Bill's yard" (le yard de Bill, abréviation de William) et le mot queue vient de Kew, nom de l'inventeur de ce jeu.

Le billard fut bientôt introduit en France et il eut de suite une grande vogue. Il se composait d'un plateau recouvert de drap vert qu'on posait sur une table. Les queues étaient terminées par des crosses avec lesquelles on poussait les billes (les boules, comme on les appelait à cette époque).

— o —

SUPERSTITIONS D'HIVER

Vous les apprendrai-je, ces rites bizarres, qui semblent empruntés à de vieux grimoires de sorcellerie ? La tradition vous a sans doute mise au courant de ces pratiques, en honneur surtout dans les campagnes ; et peut-être votre nourrice fredonnait-elle déjà les incantations sacramentelles qui passent pour faire écarter le voile de l'avenir...

Le jour des Rois, les jeunes filles crédules — elles le sont toutes sur ce chapitre ont soin, avant de se coucher, de glisser sous leur oreiller un peigne et un miroir, attachés ensemble par une paire de bas en croix, puis, posant le pied gauche sur leur lit, elles invoquent les trois rois, Gaspard, Melchior et Balthazar, les suppliant de leur montrer, pendant la nuit, celui qui les épousera. Elles font trois signes de croix de la main gauche et s'endorment ensuite, sans souffler mot.

— Vous pensez bien que le jeune homme qui vient visiter leur sommeil c'est tout simplement l'amoureux qu'elles ont en tête. Et ainsi, une fois de plus, la magie a opéré. L'expérience n'est d'ailleurs pas inutile. Suggestionnées de la sorte, elles ont de grandes chances de voir leur rêve aboutir.

Si, toujours sous l'influence des rites cabalistiques, la dormeuse voit en songe un berceau, c'est un signe sûr que le mariage aura lieu dans l'année. Par contre, des anges présagent une mort prochaine ; un cercueil a le même sens.

Suivant les prescriptions d'une autre coutume, il faut se lever à minuit sonnant, allumer une chandelle qu'on tient devant la glace, en récitant coup sur coup

les paupières closes, trois Ave Maria ; quand on rouvre les yeux, on voit, à la lueur de la bougie, l'image de celui qu'on brûle de connaître. Si, par malheur, la glace ne vous renvoie que votre propre reflet, adieu, rêves enchanteurs, l'amour vous boude et vous mourrez vieille fille.

Parmi tous les rites de cette initiation sentimentale, celui des poupées d'amour me semble être le plus symbolique. Il consiste à fabriquer grossièrement trois poupées d'étoffe qu'on couche en ligne sur



— Pourquoi ce miroir ?

— Pour mettre sous mon oreiller afin de voir mon amoureux !

le parquet ; celle du milieu représente la jeune fille qui s'apprête à interroger le destin ; celles de droite et de gauche figurent les amoureux qu'elle met sur la sellette.

L'officiante, en tremblant, embrase son effigie. Et la direction que la flamme dont elle brûle va prendre vers l'un ou l'autre des deux pantins d'étoupe décidera de son sort.

Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que si naïve que soit cette cérémonie, elle est empreinte d'un cachet de poésie et d'archaïsme qui la rend digne de servir d'illustration à notre thème : "A quoi rêvent les jeunes filles "

En Bourgogne, le dernier jour de février, elles se mettent à leur fenêtre, et, saluant mars selon un innocent protocole, lui demandent de leur montrer le jeune homme "qu'elles auront".

En Suisse, c'est pendant la nuit de Noël que, toujours à l'heure fatidique, elles adressent à Tanit cette invocation :

Lune, ô ma splendide Lune,
Toi qui connais ma fortune,
Oh ! fais-moi voir en rêvant
Qui j'aurai de mon vivant !

En Bretagne, les gamins vont, le 1er janvier, de porte en porte souhaitant la bonne année ; quand ils se présentent dans une maison où il y a une fille à marier, c'est elle qui les reçoit par cette question : "Comment se nomme-t-il ?" Et les gamins doivent lui jeter en riant un prénom qui sera celui de son futur.

Partout, les coutumes locales sont, avec quelques variantes, l'expression d'un même souci, et, dans les villes ou les campagnes, il n'est pas une jeune fille qui, vers la dix-septième année, ne s'inquiète de la figure et de la personnalité de celui, qui, suivant la belle formule de la liturgie anglicane, "la prendra pour la bonne et la mauvaise fortune, pour la richesse et la pauvreté, pour la santé et la maladie, pour l'aimer et la chérir jusqu'au jour où la mort viendra les séparer".

CE QUE C'EST QU'UN MILLION

Nous savons tous naturellement ce que c'est qu'un million, mais lorsque nous évoquons ce total, nous représentons-nous ce qu'il représente exactement? Le conflit actuel est une guerre de "millions". La Russie a huit millions d'hommes sur les champs de bataille, l'Allemagne cinq millions, la France trois millions; ces chiffres approximatifs font une somme globale de seize millions d'hommes. Un oisif qui voudrait compter jusqu'à ce nombre aurait devant lui de l'ouvrage pour 272 jours,—près de neuf mois—en comptant jour et nuit. Si tous ces hommes se rassembleraient pour former une masse compacte, cette foule incroyable couvrirait une superficie de 1,100 arpents. Je ne veux pas calculer la hauteur qu'on obtiendrait en mettant bout à bout tous ces hommes, car si ce calcul est possible, il faut néanmoins tenir compte des moyennes de la taille des différentes races engagées dans le conflit.

Un million! C'est un chiffre fantastique. Savez-vous combien il y a de mots dans un journal quotidien? Il peut vous prendre la fantaisie de répondre "environ un million". Détrompez-vous, il faudrait cinq cents colonnes d'un journal ordinaire pour imprimer un million de mots, un sténographe rapide devrait écrire dix jours sans se reposer pour les jeter sur le papier et un épistolier ordinaire qui voudrait écrire une lettre d'un million de mots devrait rester cinquante jours et cinquante nuits.

Une feuille de papier de 21,000 pieds de longueur et de six pieds et trois pouces de largeur fut faite à Colyton, Devon (Angleterre) en 1860.

Ce que Peut Souffrir une Mère

Histoire Véroitable

Il faisait extrêmement froid dans les derniers jours du mois de janvier 1841.

Les rues de la ville d'Anvers avaient pris leur vêtement d'hiver et resplendissaient d'une éclatante blancheur. Pourtant la neige ne tombait pas en moelleux flocons, et ne réjouissait pas l'oeil en s'éparpillant capricieusement comme un léger duvet : au contraire, rude comme la grêle, elle fouettait bruyamment les vitres des maisons closes avec soin, et le souffle piquant du nord renvoyait bientôt près du poêle embrasé la plupart de ceux qui se risquaient sur le seuil de leur demeure.

Malgré la rigueur du froid, et bien qu'il ne fût que neuf heures du matin, on voyait, grâce au vendredi, (jour du marché à Anvers,) circuler beaucoup de monde. Les jeunes gens s'efforçaient de se réchauffer en accélérant le pas, les bons bourgeois soufflaient dans leurs doigts en claquant des dents, et les ouvriers se frappaient le corps à tour de bras.

En cet instant, une jeune femme traversait lentement la rue de la Boutique, dont elle devait bien connaître les habitudes, car elle allait d'une maison d'indigents à l'autre et ne sortait d'aucune sans qu'une expression de douce satisfaction se peignît sur ses traits. Un manteau de satin, doublé de chaude ouate, sans doute, enveloppait sa taille élégante ; un chapeau de velours encadrait son gra-

cieux visage et ses joues légèrement empourprées par la vivacité de l'air. Un boa s'enroulait autour de son cou, et ses mains se dissimulaient dans un manchon charmant.

Cette jeune dame, qui paraissait d'une condition aisée, touchait au seuil d'une maison dans laquelle elle semblait près d'entrer, lorsqu'elle aperçut à quelque distance une dame qu'elle connaissait, elle s'arrêta devant la porte de la pauvre demeure jusqu'à ce que son amie fût à quelques pas d'elle, et, s'avançant alors à sa rencontre avec un doux sourire, elle dit :

— Bonjour, Adèle. Comment vas-tu ?

— Assez bien, et toi ?

— Dieu merci, je me porte bien et je suis plus heureuse que je ne pourrais te le dire...

— Pourquoi cela ? Il me semble que le temps n'est pas si agréable ?

— Il l'est pour moi, Adèle. Je ne suis pas levée depuis une heure et j'ai déjà visité vingt maisons de pauvres. J'y ai vu une misère, chère Adèle, mais une misère à briser le coeur. La faim, le froid, la maladie, le dénûment... c'est inouï. Oh ! je m'estime heureuse d'être riche, car c'est une bien douce jouissance que de faire le bien !

— On dirait que tu vas pleurer, Anna ! Je vois des larmes dans tes yeux ; ne sois donc pas si sensible. Assurément les pauvres gens ne sont pas si à plaindre cet hiver ; vois que de distributions on fait.

Charbon, pain, pommes de terre, tout est donné en abondance. Hier encore j'ai souscrit pour cinquante francs, et je te dirai que j'aime mieux laisser répartir mon argent par d'autres qu'aller moi-même dans toutes ces vilaines maisons.

— Adèle, tu ne connais pas les pauvres. N'en juge pas ces vilains mendiants déguenillés, qui considèrent la quête des aumônes comme un bon métier, et déchirent et souillent avec intention leurs vêtements pour inspirer l'horreur ou la pitié. Viens avec moi, je te montrerai des ouvriers dont les habits ne sont pas en lambeaux, dont le logis n'est pas un bouge malpropre, et dont la bouche ne s'ouvrira pas pour demander, mais seulement pour remercier et pour bénir. Tu verras l'horrible faim peinte sur leurs traits, le pain noir et glacé dans les doigts engourdis des enfants, les pleurs de la mère, le sombre désespoir du père... Oh ! si tes yeux contemplent ce muet tableau d'affliction et de souffrance, quelle céleste joie ne trouveras-tu pas à changer tout cela avec un peu d'argent... Tu verras les pauvres petits enfants se pendre à ta robe en dansant, la mère te sourire en joignant les mains, le père, égaré par la joie de la délivrance, presser dans ses mains osseuses ta douce main et la baigner de larmes brûlantes. Toi aussi, Adèle, tu verseras alors des larmes de bonheur et tu ne déroberas pas tes mains à leurs mains, si rudes qu'elles soient. Vraiment, Adèle, le souvenir de pareils moments m'émeut trop !

Tandis qu'Anna esquissait ce tableau d'une voix touchante et profondément émue, son amie n'avait pas prononcé un mot, pas même une de ces paroles brèves, une de ces exclamations qui témoignent de la sympathie de celui qui l'écoute. L'émotion d'Anna avait passé tout entière en elle, et lorsque son amie fixa les yeux

sur elle, elle la vit tirer un mouchoir de son manchon pour essuyer deux grosses larmes qui allaient s'échapper de ses yeux.

— Anna, dit-elle, je vais visiter les pauvres avec toi. J'ai assez d'argent sur moi. Consacrons toute la matinée à de bonnes œuvres. Oh ! que je suis contente de t'avoir rencontrée.

La bonne Anna contempla son amie avec émotion ; son visage exprimait assez combien elle se trouvait heureuse d'avoir procuré une bienfaitrice de plus aux pauvres. Suivie d'Adèle elle entra, quelques pas plus loin, dans une maison où elle savait trouver des malheureux.

La maison sur le seuil de laquelle elle s'était arrêtée en voyant s'approcher son amie, était oubliée. C'était pardonnable d'ailleurs, jamais elle n'y était entrée ; et si elle se proposait de le faire, c'était uniquement pour s'assurer, s'il ne s'y trouvait pas quelque pauvre famille à elle inconnue jusque-là.

II

Dans une chambre de la maison devant laquelle la bienfaitrice Anna s'était arrêtée un instant, habitait en effet une famille infortunée. Quatre murs nus y étaient les seuls et muets témoins de souffrances et de douleurs inouïes, et la vue du déchirant spectacle qui s'y montrait, remplissait le cœur non seulement de tristesses, mais aussi d'un certain sentiment de haine contre la société. L'air y était aussi froid que dans la rue et une humidité glaciale y pénétrait à travers les vêtements : dans le foyer brûlait un maigre feu, alimenté par des débris de meubles que léchaient de temps en temps des flammes tremblotantes. Un enfant malade âgé d'un an à peine, était couché dans un lit placé au milieu de la cham-

bre ; son visage blême, ses petits bras amaigris, ses yeux enfoncés dans l'orbite faisaient présumer avec raison que la pauvre créature irait bientôt réclamer une place au Stuivenberg. (Cimetière d'Anvers) Assise sur une lourde pierre auprès de l'enfant, une femme encore jeune cachait ses yeux sous ses mains. Ses vêtements, bien que formés d'étoffes dont le temps avait altéré la couleur, ne portaient pas le cachet de cette indigence qui implore ouvertement l'assistance ; au contraire, une exquise propreté et de nombreuses presque imperceptibles reprises attestaient le soin avec lequel cette femme s'efforçait de dissimuler sa misère.

De temps en temps un soupir s'échappait de sa poitrine oppressée, et des larmes se faisaient jour à travers les doigts qui cachaient ses traits. Cependant, au moindre mouvement de l'enfant elle levait la tête en tremblant, contemplant en sanglottant et avec une morne terreur ses joues flétries, ramenait la couverture sur ses membres glacés et retombait ensuite pleurante et désespérée sur la pierre.

Le plus profond silence régnait dans ce lieu de désolation ; et ce silence n'était troublé que par la neige qui fouettait les vitres et par les hurlements plaintifs du vent dans la cheminée.

Depuis quelque temps, la femme paraissait assoupie ; l'enfant n'avait pas bougé, et elle n'avait pas levé la tête ; elle semblait même ne plus pleurer, car les larmes avaient cessé de briller entre ses doigts. La chambre était comme un tombeau qui a reçu ses hôtes et qui ne doit plus se rouvrir.

Tout-à-coup une voix faible, venant du côté du foyer, murmura.

— Maman, chère maman, j'ai faim !

Celui qui faisait entendre cette plainte était un petit garçon de cinq ou six ans, accroupi dans le coin de la cheminée

et tellement ramassé sur lui-même auprès du feu, qu'on eût eu peine à l'apercevoir. Il tremblait et grelottait comme s'il eût eu la fièvre, et avec plus d'attention on pouvait entendre ses dents claquer de froid.

Soit que la femme n'eût pas entendu sa plainte, soit qu'elle fût dans l'impossibilité de satisfaire à sa demande, elle ne répondit pas et demeura dans son immobilité. Le mortel silence se rétablit un instant, mais bientôt la voix de l'enfant s'éleva de nouveau :

— Chère maman, disait-il, j'ai faim. Oh ! donnez-moi un petit morceau de pain !

Cette fois la femme leva la tête, car la voix de l'enfant était déchirante et frappa son cœur de mère comme un coup de couteau. Un feu sombre étincela dans son regard ; on y pouvait lire son désespoir.

— Cher petit Jean, répondit-elle en fondant en larmes, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! Je meurs de faim moi-même, mon cher enfant, et il n'y a plus rien à la maison.

— Oh ! mère ! je souffre tant !... un tout petit morceau de pain, n'est-ce pas ?

Le visage de l'enfant avait, en ce moment, une expression si suppliante, les angoisses de la faim étaient si profondément empreintes sur ses traits pâles et blêmes, que la mère bondit comme si elle allait commettre un acte de désespoir ; elle plongea une main tremblante sous la couverture du lit, en retira un petit pain, et revint vers l'enfant :

— Tiens, Jean, dit-elle, j'avais gardé ceci pour faire de la bouillie à ta pauvre petite soeur ; mais je crains bien qu'elle n'en ait plus besoin, l'innocent agneau !

Sa voix se brisa, son cœur maternel débordait de douleur. Dès que Jean vit, comme une étoile de salut, le pain briller

à ses yeux, ses lèvres s'humectèrent de convoitise, les muscles de ses joues frémissèrent, il s'élança les deux mains en avant et saisit le pain comme le loup saisit sa proie.

La mère revint à l'enfant malade, le considéra un instant et retomba, épuisée, sur la pierre.

Saisi d'une joie inexprimable, le petit garçon porta avidement le pain à sa bouche et y mordit avec fureur, jusqu'à ce qu'il en eût dévoré un peu plus de la moitié ; alors il s'arrêta soudain, contempla plusieurs fois le morceau d'un regard de désir, le porta à sa bouche à maintes reprises, mais n'en mangea plus. Il se leva enfin, s'approcha lentement de sa mère, la secoua par le bras pour la tirer du sommeil dans lequel elle semblait plongée, et lui tendant le morceau de pain, il dit d'une voix douce :

— Chère petite mère, tiens ! j'ai gardé un petit morceau pour notre Mariette. J'ai encore grand faim et grand mal, mais grand-papa reviendra, j'aurai sûrement une tartine, n'est-ce pas, maman ?

La malheureuse femme enlaça l'excellent enfant dans ses deux bras et le serretendrement sur son sein ; un instant après, elle le laissa glisser de ses genoux sans s'en apercevoir et retomba dans son premier abattement. Jean s'approcha tout doucement de sa soeur, déposa un baiser sur la joue amaigrie de la petite malade et dit : — Dors encore, chère Mariette ; puis il revint auprès du feu, s'accroupit de nouveau sur le sol et demeura silencieux.

— C'est alors que la généreuse Anna s'arrêta sur le seuil de la misérable demeure en voyant de loin venir son amie.

Une heure entière s'écoula sans que la mère infortunée sortit de sa douloureuse rêverie. Elle aussi avait faim, elle aussi entendait le cri impérieux de l'organism

me épuisé, et d'affreuses souffrances déchiraient ses entrailles. Mais elle était assise auprès d'un lit de mort : elle attendait avec angoisse l'heure épouvantable où elle, mère verrait son enfant râler et mourir. Pouvait-elle songer à ses propres maux ? Non ! une mère est toujours mère, heureuse ou misérable, riche ou pauvre ; il n'est pas de sentiment plus profond, de passion plus vaste que celle qui attache une femme à son enfant, et ce sentiment, cette passion est d'autant plus fervente et plus entière chez celles qui savent combien de soins, d'angoisses et de sueurs leurs enfants leur ont coûtés.

Les pauvres surtout savent cela !

A dix heures la mère et l'enfant tressaillirent en même temps, comme mus par une mystérieuse impulsion. Elle s'élança de la pierre, lui du foyer, et tous deux s'écrièrent ensemble :

— Ah ! voilà ton père, Jean !

— Ah ! voilà papa, mère !

Un sourire joyeux donna une nouvelle expression à leur physionomie. Ils avaient entendu le bruit d'une voiture s'arrêter à la porte, et se précipitaient au-devant de celui qu'ils attendaient mais un homme entra brusquement dans la chambre avant qu'ils n'en eussent atteint le seuil. Tandis qu'il secouait la neige de ses épaules, Jean avait saisi une de ses mains et s'y suspendait comme s'il eût voulu amener son père plus avant. L'homme avait tendu l'autre main à sa femme, et la contemplait avec une profonde tristesse. Enfin, il dit en soupirant :

— Thérèse, nous avons du malheur, femme ! Depuis le matin je me suis tenu avec le "bac à moules" aux environs du chemin de fer, et je n'ai rien gagné ! Vois-tu, Thérèse, tu me croiras, si tu veux, mais je voudrais être mort

Quelque impuissantes que fussent les paroles du pauvre homme à exprimer sa

douleur, celle-ci n'était pas moins cuisante. Sa tête s'affaissa avec découragement sur l'épaule ; ses yeux se fixèrent obstinément sur le sol ; on voyait à ses poings crispés, on entendait au craquement de ses doigts, que les convulsions du désespoir secouaient violemment ses nerfs.

La femme, oubliant ses propres souffrances à la vue des tortures qu'endurait son mari, lui jeta les bras autour du cou et répondit en sanglotant :

— Oh ! François, tais-toi... cela ne durera pas toujours, va ! Ce n'est pas ta faute que nous soyons si malheureux.

— Père, père, cria le petit garçon, j'ai faim, aurai-je une tartine maintenant ?

Ces paroles jetèrent l'ouvrier dans une affreuse agitation ; tous ses membres frémissaient, ses regards tombèrent avec une sorte de fureur sur le petit garçon qu'il fixa avec une expression si farouche et si sauvage, que l'enfant, épouvanté et pleurant, se réfugia au coin du foyer et cria de là en fondant en larmes :

— Oh ! cher petit papa, je ne le ferai plus jamais !

Sans être délivré du trouble effrayant qui agitait son âme et son corps, l'ouvrier s'approcha du lit, considéra d'un oeil encore dur la petite mourante qui leva encore vers son père ses yeux voilés.

— Thérèse, s'écria-t-il, je ne puis le supporter plus longtemps. C'est fini, il fallait bien que cela arrivât enfin !

— Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'as-tu ?

L'ouvrier, dans le coeur duquel une lutte suprême venait de s'achever se calma subitement, et comprenant l'anxiété qu'avaient causée à son excellente femme ses exclamations, il lui prit la main et dit avec abattement :

— Thérèse, tu le sais, femme, depuis que nous sommes mariés, j'ai toujours travaillé ; jamais je n'ai laissé passer un

jour sans pourvoir à tes besoins et à ceux de nos enfants. Faut-il donc, après dix années de rude travail, être réduit à mendier ? Faut-il que ce pain toujours gagné à la sueur de mon front, j'aie maintenant le demander de porte en porte ? Thérèse, je ne pourrais le faire, dussions-nous mourir tous de besoin et de misère. Vois-tu, je rougis de honte quand j'y pense. Mendier ? Non, il nous reste quelque chose qui nous donnera du pain pour quelque temps. Cela me fait peine, femme, mais je vais faire vendre notre bac à moules au Marché-du-Vendredi. Peut-être aurai-je de l'ouvrage pendant le temps que ce peu d'argent nous soutiendra ; nous épargnerons alors pour acheter un nouveau bac. Attends encore une petite demi-heure, et je vous apporterai à tous de quoi manger.

Le bac à moules était l'unique instrument au moyen duquel le brave ouvrier pouvait gagner son pain ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il prît avec tant de tristesse la résolution de le vendre ; la femme ne fut pas moins affligée que lui par ce projet extrême ; mais son coeur maternel la pressait de venir au secours de ses enfants ; aussi approuva-t-elle le dessein de son mari, et elle répondit :

— Oui, va au Marché-du-Vendredi et vends le bac à moules, car notre pauvre petit Jean se meurt de faim ; moi-même je me soutiens à peine sur mes jambes, et ce pauvre innocent agneau qui est là à gémir... Oh ! que n'es-tu déjà un ange dans le ciel, mon enfant bien-aimé !

Les larmes recommencèrent à couler ; une secousse pareille à celle qu'il avait déjà ressentie ébranla le corps de l'ouvrier, et ses poings se crispèrent de nouveau avec un craquement. Il se contenta cependant, et franchit la porte, en proie à un violent désespoir.

Bientôt on entendit le bruit d'une charrette poussée avec rapidité, et ce bruit ne tarda pas à s'éteindre dans l'éloignement.

III

Sur le Marché-du-Vendredi, du côté de la ruelle du Faucon, se trouvait parmi d'autres objets une petite charrette à deux roues, semblable à ces charrettes à la main qu'on nomme à Anvers "bac à moules," parce qu'elles sont principalement employées au transport de ces mollusques. Non loin de là se tenait un homme qui semblait en proie à un profond abattement : les bras croisés sur la poitrine, il portait continuellement ses yeux humides du bac à moules au crieur, qui était occupé un peu plus loin à vendre d'autres meubles. De temps en temps, l'homme attristé frappait du pied le sol, comme s'il eût été assailli de préoccupations pénibles ; mais chaque fois il retombait dans un morne désespoir, quand son regard s'abaissait sur l'instrument qui jusque-là lui avait servi à gagner, en brave ouvrier, son pain de chaque jour.

Tandis qu'il était enfoncé dans ses désolantes réflexions, deux jeunes dames arrivaient d'un pas rapide sur le Marché ; l'une d'elles remarqua la douloureuse expression des traits de l'ouvrier, car elle arrêta sa compagne au coin de la ruelle du Faucon et lui dit :

— N'avez-vous pas vu, Adèle, quelle tristesse est empreinte sur le visage de cet homme ?

— De quel homme, ma chère Anna ?

— De celui qui frappe du pied. Voyez comme ses coudes se contractent contre son corps. Bien sûr, Adèle, c'est un malheureux.

— Peut-être, Anna ; Dieu sait si ce ne sont pas des mouvements de colère.

— Non, Adèle, je connais cela trop bien. Le malheur véritable porte une empreinte qu'on ne peut méconnaître. Il attire à lui les coeurs généreux et éveille en eux une douce émotion de pitié. La méchanceté et la colère repoussent, au contraire, ceux qui en sont témoins. Je ne me suis pas trompée, ma chère amie, cet ouvrier est une victime de ce long hiver. Vois, ses vêtements ne sont ni sales ni déchirés ! Allons à lui ; je me sens la force de lui demander la cause de son chagrin.

Les deux amies se dirigèrent vers l'ouvrier ; mais, au moment où elles s'approchaient de lui, il fut précisément accosté par une autre personne qui paraissait appartenir, comme lui, à la classe ouvrière, et qui lui frappa sur l'épaule en disant.

— Hé bien ! François, que dis-tu de ce petit temps ? Il fait froid, hein ? Viens-tu avec moi ? Je paie une goutte.

L'ouvrier désolé secoua vivement l'épaule sur laquelle s'était posée la main de son ami, et ne répondit rien. L'autre s'étonnant, le regarda en face et remarqua combien ses yeux étaient égarés.

— François, s'écria-t-il, qu'as-tu mon ami ?

La réponse se fit encore attendre et les deux dames eurent le temps de se rapprocher un peu pour mieux entendre ce qu'allait dire celui qu'elles présumaient être malheureux.

Une voix sourde, entrecoupée par de longues aspirations et trahissant une émotion profonde, répondit enfin :

— Vois-tu, Grégoire, tu me parles de goutte, hein ? Mais j'aimerais mieux mourir que de boire un verre de genièvre ! Si tu savais, mon garçon, quel chagrin j'ai...

Ces paroles furent dites avec tant de tristesse que Grégoire se sentit ému et quitta son ton léger pour parler plus sé-

rieusement ; il saisit la main de son infortuné camarade et dit presque en pleurant :

— François, mon ami, qu'y a-t-il ? On dirait que tu vas mourir. Thérèse est-elle morte ?

— Non, non ! Mais je vais tout te dire à toi, car tu es notre ami. Tu le sais n'est-ce pas, Grégoire, je n'ai jamais été assez paresseux pour ne pas chercher à gagner mon pain, et, grâce à Dieu, jusqu'ici j'avais su le gagner ; mais c'est fini maintenant. Ma Thérèse, la pauvre chère femme, n'a rien mangé depuis deux jours, notre petit Jean se tord de faim, et la petite Mariette est morte peut-être à l'heure qu'il est. Le sein de sa mère s'est tari de froid et de privations. Vois-tu, Grégoire, quand j'y pense, je suis capable de me tuer. Pourrais-tu aller mendier Grégoire ?

— Mendier ? non certainement ; j'ai encore des mains au bout des bras.

— Eh ! moi aussi ! Mais c'en est venu si loin que nous avons vendu ou mis en gage tout ce que nous possédions, excepté le bac à moules que voilà. Nous avions tant économisé et mangé si longtemps un pain amer pour l'acheter ! Mais enfin, puisque Dieu le veut, qu'il en soit ainsi ! Pourvu seulement que le crieur vienne bientôt par ici et que je puisse porter du pain à ma femme et à mes enfants...

— Le voilà... Dis-moi, François, demeures-tu toujours dans la rue de la Boutique ?

— Oui !

En cet instant le crieur s'installa avec sa chaise à la place où se trouvait le pauvre ouvrier, et se mit à crier à pleins poumons :

— Acheteurs, par ici ! Acheteurs de bacs à moules, par ici !

— Un sourire passa sur le visage de l'ouvrier. Les deux amies s'entretenaient

à voix basse d'une chose qui semblait les mettre en joie.

Le crieur reprit :

— Trente francs pour ce bac à moules ! Trente francs !... Vingt-cinq ! Il est aussi bon que s'il était neuf, c'est pour rien... Vingt francs !

Une des dames fit signe de la tête, et le crieur poursuivit :

— Vingt francs, marchand, vingt francs ! Personne ne dit mieux ?

Quelques spectateurs haussèrent à leur tour, mais la jeune dame dépassait toujours leur mise. Le crieur se tournait de l'un vers l'autre pour saisir les signes des enchérisseurs :

— Vingt et un francs :

— Vingt-deux !

— Vingt-trois !

— Vingt-quatre !

— Vingt-cinq !

— Vingt-sept francs ! Vingt-sept ! Personne, personne ? personne ne dit rien ? Adjugé ! Bonne chance, madame !

Anna dit quelques mots au domestique du crieur, et celui-ci, se tournant vers sa maison, cria de toutes ses forces :

— On va payer !

Déjà l'ouvrier était dans la maison du crieur, déjà, il songeait à courir chez lui avec l'argent qu'il venait de toucher, non sans avoir jeté un dernier et triste regard sur le bac à moules, lorsqu'il fut apostrophé par l'une de ces dames :

— Voulez-vous gagner quelque chose, mon brave homme ?

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Nous voudrions voir chez nous ce bac à moules.

— Je suis fâché, madame, de ne pouvoir l'y conduire. J'ai une commission pressée.

Anna, qui était très compatissante et qui connaissait mieux que son amie les

pauvres, dit précipitamment à l'ouvrier près de s'éloigner :

— C'est rue de la Boutique que nous allons !

— Alors, je suis à vos ordres, madame, car je vais justement de ce côté !

Il empoigna le bac à moules, le dégagea du milieu des objets épars sur le sol, et suivit les deux dames qui marchaient passablement vite... Un amer chagrin oppressait sa poitrine à la pensée qu'il lui fallait mener pour autrui cette charrette qui avait été la sienne ; mais la certitude que, grâce à l'argent de la vente, il allait sécher les larmes de son excellente femme, mêlait à sa tristesse une douce consolation. Il reçut avec peine des dames l'ordre de s'arrêter devant une boutique. Mais il ne tarda pas à pouvoir se remettre en route, car à peine les deux dames étaient-elles entrées dans la boutique qu'on jeta sur la charrette un sac de pommes de terre, deux ou trois grands pains, du bois, et qu'Anna elle-même y plaça un pot de gré.

Arrivé dans la rue de la Boutique, l'ouvrier demanda où il devait conduire le bac à moules. Anna répondit avec intention :

— Allez toujours ! C'est plus loin !

Malgré cet ordre, il s'arrêta devant une humble porte qu'Anna reconnut pour celle-là même qu'elle avait été sur le point de franchir le matin. L'ouvrier ôta sa casquette et dit avec politesse :

— Mesdames, permettez-moi, s'il vous plaît, d'entrer un instant dans cette maison.

La permission donnée, il poussa la porte et entra, suivi de près par les dames, qui pénétrèrent avec lui dans la chambre.

Un frisson d'épouvante glaça Anna et son amie. Le spectacle qui frappait leurs yeux était effrayant et funèbre. La jeune femme, assise auprès du lit, gisait inani-

mée sur la pierre, les joues pâles, les yeux fermés, la tête renversée sur le bord du lit, insensible comme un cadavre. Au moment où les dames entraient avec le père, le petit garçon saisissait le bras inerte de sa mère et criait :

— Chère petite maman, j'ai faim... un petit morceau de pain, je t'en prie !

Le mari, sans faire attention à la présence des deux amies, s'élança vers sa femme, l'appela d'une voix désespérée, s'arracha les cheveux, en ne préférant que des paroles entrecoupées :

— Thérèse ! s'écria-t-il... Oh ! ma chère Thérèse ! malheureuse femme ! Seigneur, mon Dieu, est-ce possible ? Morte. morte de faim et de froid ! Avions-nous mérité cela ?

Soudain il saisit un couteau sur la table ; mais Anna qui avait vu ce mouvement, jeta un cri d'angoisse, s'élança sur lui et lui arracha l'instrument meurtrier.

— Votre femme n'est pas morte ! s'écria-t-elle. Tenez ! courez vite chercher du vin !...

Elle lui donna une pièce de monnaie en lui montrant la porte.

Il se précipita hors de la chambre et disparut comme une flèche.

Anna souleva la pauvre mère dans ses bras. Son manteau de satin et son chapeau de velours se fripèrent au contact des misérables vêtements de l'infortunée. Mais elle songeait vraiment bien à cela ! Elle prodiguait à Thérèse les soins qu'elle eût prodigués à une soeur. Et en effet, dans sa miséricorde, elle regardait comme sa propre soeur, selon le commandement du divin Jésus, cette femme agonisante. Elle avait tiré de sa poche une orange et en exprima le jus sur les lèvres bleues de la malade, dont elle frictionnait énergiquement les mains. Elle poussa un cri de joie en voyant s'ouvrir les yeux de la mère ranimée.

Pendant ce temps, Adèle ne s'était pas bornée à contempler cette scène de famine et de misère. Aussitôt qu'elle avait entendu la supplication du petit garçon, elle avait couru vers le bac à moules et en avait rapporté le pot de grès et un pain, en chargeant l'enfant de jeter du bois sur le feu.

Dès que Jean eut aperçu le pain, ses yeux ne s'en détachèrent plus et il redemanda une tartine. Adèle, qui, le matin encore, témoignait tant de répulsion pour les pauvres, fut si émue à l'aspect de tant de souffrances qu'elle prit elle-même le couteau sur la table et appuya le pain sur sa poitrine, au préjudice de son élégante toilette, pour couper la tartine que l'enfant désirait si ardemment.

— Tiens, mon enfant, dit-elle, mange à ton appétit. Tu n'auras plus à souffrir la faim.

L'enfant saisit avec joie la tartine, baisa la main en signe de reconnaissance, et adressa à Adèle un si doux regard que celle-ci dut se détourner pour cacher les larmes que l'émotion lui arrachait.

En même temps la mère ouvrait les yeux et les fixait avec bonheur sur son enfant, occupé à assouvir sa faim. Peut-être allait-elle remercier sa bienfaitrice, mais le retour de son mari l'en empêcha. Lui, voyant, contre son attente, sa femme revenue à la vie, déposa précipitamment une bouteille sur la table, s'élança vers sa compagne, la saisit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises avec égarément ; il la tenait enlacée comme s'il eût craint de la perdre encore et répétait continuellement :

— Chère Thérèse, tu vis encore, ma femme bien-aimée ! J'ai l'argent de notre bac à moules ; nous avons de quoi manger maintenant. Sois tranquille ! Oh ! mon Dieu ! Vois-tu dans mon malheur, je suis encore aussi joyeux que les anges...

C'est bien vrai, ma chère Thérèse, car je croyais jamais te revoir en ce monde.

Anna s'approcha avec une tasse pleine de vin et la porta aux lèvres de la faible femme. Tandis que celle-ci buvait la fortifiante liqueur, le mari jetait des regards pleins de surprise sur Anna et sur son amie, qui, un peu plus loin, se tenait près du feu avec Jean et mettait en avant les petites mains du bonhomme en disant :

— Chauffe bien tes mains, mon petit homme, et mange bien vite ta tartine ; je t'en donnerai une autre après celle-là.

L'ouvrier semblait sortir d'un rêve ; on eût dit qu'il s'apercevait seulement de la présence des deux amies.

— Mesdames, dit-il en balbutiant, pardonnez-moi si je ne vous ai pas encore remerciées du secours que vous avez prêté à ma pauvre femme. Vous êtes bien bonnes de vouloir entrer dans notre misérable logis, et je vous en remercie mille fois !

— Bonnes gens, répondit Anna en élevant la voix, nous savons ce que vous avez souffert de la faim et du froid, et combien vous eussiez gémi de devoir aller mendier votre pain, parce que, comme d'honnêtes ouvriers, vous préférez gagner votre vie à la sueur de votre front. De pareils sentiments méritent une récompense. Vous n'aurez plus à souffrir d'aucune privation désormais !

Elle mit une poignée d'argent sur la table et continua :

— Voilà de l'argent ; à votre porte, il y a des pommes de terre, du bois et du pain : tout cela vous appartient. Quant au bac à moules, il n'a pas été vendu ; servez-vous en pour gagner votre pain quotidien, vivez toujours honnêtement, ne mendiez pas ; mais si la faim et le froid viennent encore vous surprendre, voici ma carte : vous y trouverez mon nom et ma demeure, et je serai toujours

votre protectrice et votre amie.

Tandis qu'Anna parlait, on n'entendait pas un soupir dans la chambre, tant était grand le silence qui y régnait; mais un torrent de larmes coulait des yeux de l'ouvrier et de sa femme. Le premier ne pouvait articuler un mot; seulement il regardait alternativement les deux jeunes femmes avec un étonnement qui laissait voir assez qu'il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Lorsque Anna eut fini de parler, la mère se laissa tomber de la pierre sur le sol, et, se traînant sur ses genoux en pleurant, elle prit dans les siennes la main d'Anna et s'écria en la baignant de larmes :

— Oh ! mes chères dames, vous ferez une bonne mort ! Dieu vous récompensera de ce que vous êtes venues chez nous comme des anges gardiens et de ce que vous m'avez sauvée de la mort.

— Etes-vous contente maintenant, mère ? demanda Anna.

— Oh ! oui, ma bonne dame, nous sommes bien heureux à cette heure ; voyez notre Jean danser près du feu, le pauvre petit ! Et si cet innocent agneau qui est là mourant pouvait parler, lui aussi, madame, vous bénirait et vous remercierait.

A ces mots, Anna courut à l'enfant malade, et, présumant que le besoin l'avait aussi conduite près de la tombe, elle donna à Adèle le signal du départ : celle-ci, qui prenait plaisir à la joie du petit garçon, le souleva dans ses bras, lui donna un baiser sur la joue, et rejoignit son amie. Anna se dirigea vers la porte et dit au moment de sortir :

— Soyez tranquilles, braves gens ; dans une demi-heure un médecin sera près du lit de votre enfant ; et je n'en doute pas, mère, vous la verrez femme un jour.

Un vrai sourire de bonheur illumina en même temps les traits de l'ouvrier et de sa femme.

Tous deux coururent à la porte, et mille bénédictions, mille expressions de reconnaissance s'échappèrent de leurs lèvres jusqu'au moment où les deux bien-faisantes amies disparurent à leurs yeux.

Ni Anna ni Adèle ne dirent un mot jusqu'au Marché-au-Bétail; leur cœur était trop plein, leur âme trop émue à toutes deux pour qu'elles pussent rendre leurs émotions par des paroles.

— Eh bien ! dit enfin Anna, dites-moi, Adèle, trouvez-vous les pauvres gens aussi sales et dégoûtants qu'on le croit ordinairement ?

— Oh ! non, répondit Adèle, je suis bien heureuse de vous avoir rencontrée. Il me semble que je ne sais quoi de saint m'élève l'âme ; et je ressens une émotion qui m'était inconnue. Je n'ai plus les pauvres en horreur ; n'avez-vous pas vu que j'ai pris ce petit garçon sur mes genoux et que je l'ai embrassé ? Quel charmant et gentil enfant ! je l'aime déjà .

— Pauvre petit Jean ! les larmes s'échappaient de ses yeux quand il vous a vue partir. Dites-moi, ma chère, y a-t-il sur la terre plus grand bonheur que le nôtre ! Ces braves gens mouraient de faim ; ils levaient des mains vers le ciel et imploraient l'aide du Seigneur. Nous sommes venues avec eux comme des envoyés de la miséricorde divine ; ils se sont agenouillés devant nous comme devant des anges qui venaient leur annoncer que leur prière était exaucée, et c'est Dieu qu'ils ont béni et remercié en nous. Oh ! Adèle, notre vie mondaine peut être légère et vaniteuse... les larmes de joie de ces bonnes gens rachèteront plus d'une de nos fautes !

— Ne m'en dites pas plus, dit Adèle tout émue, j'en ai assez compris ; oh ! dès maintenant je veux sortir avec vous tous les jours pour visiter les pauvres et participer à vos bonnes œuvres. Oui, car

aujourd'hui seulement je connais une joie céleste, une sorte de béatitude sur la terre... Sainte bienfaisance ! malheureux sont les riches qui ne te connaissent pas ! De quelle douce émotion, de quel senti-

ment délicieux ils sont privés !...

En ce moment, elles tournaient le coin de la rue ; et elles disparurent derrière l'angle des maisons.

LES CHINOIS RUSÉS



Le " Courrier d'Extrême-Orient " nous donne une amusante information sur l'habileté commerciale des jaunes. Swatan est un centre d'éleveurs de volailles de toutes espèces, qui envoient poules, canards, oies, dans le détroit de Malacca, à Bangkok et jusqu'à Singapour. Mais l'expédition, en est fort coûteuse, droits d'exportations et d'importations renchérisent par trop les volatiles ; en outre, ajoutez à cela la nourriture des oiseaux et les dépenses de voyage des hommes chargés de les accompagner.

Le Chinois est malin ; devant ces obstacles il a pris sa tête dans ses mains et il s'est mis à réfléchir ; or, quand un Céleste cherche à contourner une difficulté, il y arrive toujours. Aussi bien que leurs diplomates, les éleveurs jaunes confinent au génie.

Tablant sur ce que les oeufs ne sont pas soumis aux droits de douane, prennent peu de place sur les bateaux et n'ont besoin ni de nourriture ni de gardiens, ils se sont dit qu'il était tout indiqué d'expédier leurs volailles à l'état em-

bryonnaire et de les laisser briser leurs coquilles et venir au jour seulement après leur arrivée à destination.

Ils font donc couvrir les oeufs à moitié, puis les disposent dans un emballage spécial, si bien que l'éclosion est assurée après le voyage en mer.

Jusqu'ici, ce procédé leur a donné toute satisfaction pour les oies et canards.

Les oeufs ainsi expédiés ne sont pas sans doute des oeufs frais au sens gastronomique du mot, mais ils le sont au sens douanier et cela suffit pour que les oisillons et les canetons débarquent enfermés dans leurs coquilles là où les Chinois les veulent expédier.

Rien que pour l'année 1910, il y aurait eu ainsi 41,930,500 volatiles expédiés sous forme d'oeufs prêts à éclore.

La chair de baleine procure à qui sait la préparer un mets exquis et bon marché, qui fait les délices des classes peu aisées de la population japonaise. La chair dudit cétacé a un parfum de venaison très accentué. Les Nippons l'accrochent de mille manières ingénieuses. Le procédé le plus usuel consiste à la hacher finement et à la manger crue, mélangée à des légumes et recouverte d'une sauce brune. Ce mets, est, paraît-il, éminemment nourrissant.

LES SOURIS QUI CHANTENT

Un certain médecin du Laboratoire Psychologique de l'Université d'Harvard, vient d'exécuter une série d'expériences intéressantes avec des souris pouvant chanter.

Au commencement de ces expériences les cris étaient très bas, mais ils devinrent graduellement beaucoup plus forts. Ce médecin compare le "chant" de la souris au doux ramage varié du serin. Chaque note est claire et distincte, ajoute-t-il.

Des observateurs ont remarqué que ce "chant" est un mélange irrégulier de cris et de frémissements avec par-ci, par-là, un son embrouillé et bruyant suivi d'un doux murmure. Mais la majorité de ceux qui ont entendu du "chant" de souris, ont supposé que c'était dû à une condition faible et malade des poumons ou des organes de la voix.

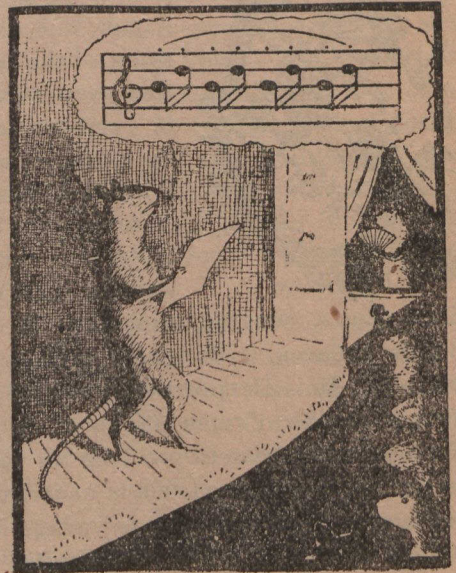
L'année dernière, un soir qu'il travaillait dans son étude, ce même médecin entendit une série de sons qui lui parurent venir au-dessus du plafond. Au même instant, il constata que ces sons ressemblaient en tous points au doux cri d'un oiseau.

Peu de temps après, il eut besoin de quelques souris pour faire des expériences et, au moyen d'une trappe, deux souris furent capturées dans l'appartement où il se trouvait.

Ces animaux, au moment où ils furent apportés au laboratoire psychologique, firent entendre les mêmes sons qui avaient été entendus dans l'appartement et ils continuèrent ces sons à différents intervalles après avoir été mis dans une cage du laboratoire.

Il a été observé aussi que les souris "chantent" lorsqu'elles sont effrayées. Pour mieux décrire ce chant, il suffit de dire qu'il ne renferme que deux notes qui sont "si" et "re". La qualité du ton ressemble à celui d'un fifre ou d'une flûte, mais chaque note est terminée par un petit bruit sec provenant de la gorge. Les notes sont articulées à la moyenne de quatre ou cinq par seconde et souvent le chant se continue pendant une période de dix ou quinze minutes.

Ce doit être réellement très amusant, et



• La souris chanteuse.

bientôt verrons-nous dans nos théâtres de vaudeville à la place de chiens, chats, singes, pigeons etc., etc; de gentilles petites souris donner un concert musical toujours sur le même ton, et des foules de gens applaudir à leur succès... Quand aurons-nous le plaisir de voir de pareils événements?... Espérons qu'une chose aussi absurde ne se réalisera jamais et que ce fameux médecin gardera ses petites cantatrices pour lui-même.

AU CENTRE DE L'AFRIQUE

Notes d'un Explorateur

On ne peut que résumer quelques traits se rapportant aux coutumes les plus importantes, si l'on considère l'extrême diversité de moeurs et de degré d'intelligence des tribus qui forment la population du Congo.

Les indigènes se divisent en clans, tribus et villages, sous l'autorité de chefs nommés par eux. Les clans se distinguent par des différences de type, de dialecte, d'armes et d'ornements, et, chez les tribus du haut Congo, par certaines entailles cicatrisées sur la face et sur le corps.

L'autorité des chefs est rarement héréditaire, bien que le fils aîné soit souvent accepté comme héritier naturel.

Il est rare de rencontrer des vieillards : ou bien ils sont mis à mort sur la dénonciation des sorciers, ou bien on les laisse périr d'inanition quand ils deviennent incapables de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

Des suicides se produisent parfois, qui sont attribués à des accès de fureur.

Le temps se calcule d'après les phases de la lune. Les tribus de l'Arouimi désignent le moment de la journée en mesurant des parties de leur pouce gauche, la jointure médiane indiquant midi. Les indigènes n'apprécient aucunement la valeur du temps, et ils ignorent la date de leur naissance et leur âge. Ils sont des joueurs effrénés et il leur arrive fréquemment de risquer leur propre liberté sur les chances d'un jeu.

Plusieurs tribus du haut Congo, notamment les Babanghi de Bololo, solennisent le règlement de différends entre des chefs rivaux par le sacrifice d'un esclave, pour témoigner de leur sincérité. La victime, en ces occasions, subit préalablement une torture qui consiste à lui briser les bras et les jambes. Puis, à la jonction de deux sentiers, on l'enfouit dans la terre jusqu'au cou et on le laisse mourir ainsi en une lente agonie.

Les indigènes expriment l'étonnement en portant la main devant la bouche ouverte et en élevant les sourcils. L'index placé sur la paupière, en même temps que l'on articule la syllabe "nyo", signifie la négative chez les Babanghi.

Pour exprimer la satisfaction, ou pour conclure un marché, on casse un bâton et on coupe en deux un bouquet de feuilles. Dans la tribu Bahouendé, du bas Congo, la main gauche passée de gauche à droite sur la bouche ouverte en soufflant en même temps, indique le règlement de tout contrat. Chez certaines tribus du haut Congo, un geste similaire souligne la sincérité des propos tenus.

Au lieu de rire ouvertement des ridicules d'un compagnon, les naturels du Congo émettent un cri moqueur en tapant sur leur bouche avec leur paume ouverte. Quels que soient les mouvements intimes de leur coeur, ils ne témoignent guère de sentiments sympathiques ou désintéressés, et, pour l'homme ou la femme, toute ma-

nifestation d'émotion est considérée comme un signe de faiblesse...

La fraternité du sang, " ti n'déko ", comme on l'appelle à Bangala, est une cérémonie qui se pratique dans la majeure partie du Congo et plus spécialement chez les tribus de la région supérieure. Elle a pour objet de cimenter l'amitié et de garantir la bonne foi entre les chefs, et les moins scrupuleux s'y conforment. Il s'attache même à cette cérémonie une signification religieuse. Sur le bras droit de chaque partie, une incision est faite, et aussitôt que le sang coule, de la potasse en poudre est versée sur la blessure. En même temps, l'officiant prononce un discours dans lequel il proclame l'importance de ce mélange de sang et la nécessité d'observer la sainteté de ce contrat sacré. Pour que le sang se mélange, on frotte les deux bras l'un contre l'autre, et les deux parties que chacun des " frères " doit frères d'un unique et même sang. Dans certaines tribus, le sang de chaque homme est recueilli sur une feuille; on y verse une poudre mystérieuse, la feuille est roulée en forme de cigare, coupée en deux parties que chacun des " frères " doit manger.

La vue du sang, qu'il soit humain ou animal, donne toujours aux naturels une excitation violente.

Condition des femmes et des enfants

La femme, susceptible à tout moment d'être vendue, représente une valeur commerciale, et la proportion des femmes libres est infime. Celles-ci occupent une position sociale inférieure et les divers degrés de l'échelle de la sauvagerie s'observent aisément d'après la manière dont les femmes sont traitées.

Comparées aux hommes, les femmes d'une plastique inférieure, ce qui est dû évidemment à leur asservissement et à la décrépitude prématurée qui est la conséquence de leur développement précoce; on voit souvent des stigmates de souffrances et d'épuisement sur les visages de femmes toutes jeunes.

En se dirigeant de la côte vers l'inté-



Masque indigène, Rua.

rieur du Congo, le type mâle s'améliore au point de vue de la vigueur physique, le type féminin restant plus élevé dans les régions de la côte. Partout la femme cultive le sol, recueille la nourriture et la prépare, fait les provisions de bois et vaque à tous les soins domestiques.

Dès qu'elles ont atteint neuf et dix ans, les filles sont en âge de se marier, ce qui consiste en un simple achat, la transaction.

s'effectuant soit avec le père, soit avec le chef du village. Si la femme meurt avant d'avoir donné le jour à un enfant, l'homme a le droit d'exiger du chef ou des parents de la femme le remboursement du prix d'achat.

La vie familiale n'existe pas. Dans les huttes, disposées en longues lignes, les femmes et les très jeunes enfants vivent ensemble, mais les hommes se créent une existence à part. Les habitations n'ont aucun confort ni aucun mobilier.

Des jumeaux sont généralement considérés comme un présage heureux, et la mère s'en enorgueillit.

Les enfants qui naissent difformes sont habituellement tués, mais on laisse vivre les albinos qui sont un objet de risée et de mépris.

Les enfants indigènes sont semblables aux nôtres; les plaisirs des bambins africains sont ceux de tous les enfants. Leur mère les caresse et les baptise d'appellations tendres et fleuries.

Dès qu'ils sont en âge de courir, ils se mettent, après le bain et le séchage au soleil, à aller et venir en tous sens, aidant à pêcher de petits poissons, à attraper des oiseaux, et ils jouent à cuire ces aliments sur les tisons des feux de la case. Les garçons se fabriquent des arcs et des flèches à leur taille, naviguent en de petites pirogues et imitent ambitieusement tous les travaux des adultes. Jamais aucun conseiller avisé ne tâche de corriger ou de discipliner leurs instincts naturels.

Il est certain que les nègres de l'Afrique centrale ont dans leur jeunesse une très vive intelligence et une rare promptitude d'esprit. L'atrophie des facultés cérébrales peut être attribuée à la jonction prématurée et à l'ossification subséquente des sutures du crâne, qui arrêtent ainsi l'ex-

pansion naturelle du cerveau...

Les indigènes ne tiennent compte d'aucune date; en conséquence ils ignorent leur âge. Les seules époques qui laissent une trace dans leur esprit sont celles qui ont été marquées par un événement tel qu'une bataille avec une tribu voisine ou la mise à mort d'un éléphant.

Maux et Maladies

Les plus terribles maladies auxquelles sont exposés les naturels du Congo, sont la variole et la maladie du sommeil, appelée "Ntolo" en dialecte banbanghi et "Bokono" en dialecte bangala. Les symptômes de cette affection, extrêmement fréquente et dont la nature a été récemment déterminée, consiste en un endolorissement de l'épine dorsale et un irrésistible besoin de dormir. Le patient succombe généralement six mois après avoir été atteint.

Cette maladie est redoutée à un tel point que la pire malédiction, et la plus effective, qu'un noir puisse proférer est: "Waka ntolo". (Puisses-tu mourir de sommeil). La malaria et la fièvre bilieuse sont très répandues ainsi que l'éléphantiasis, les ulcères et la dysenterie, cette dernière étant peut-être le plus fréquent et le plus fatal de ces maux.

Les remèdes les plus grossiers et les plus extravagants sont appliqués, d'après le principe qu'un mal chasse l'autre. Les herbes médicinales s'emploient couramment avec des résultats salutaires parfois, mais le secret de leur propriété est jalousement gardé par ceux qui en tirent profit. Les rudiments mêmes de l'hygiène sont totalement ignorés, et il est surprenant que le pays ne soit pas dévasté par les épidémies. Si les chiens parias, les oi-

seaux, les insectes, les pluies et les grands vents ne procédaient pas à un nettoyage incessant des immondices, la vie dans les villages indigènes serait impossible.

Si un individu est jugé atteint d'une maladie contagieuse, il est brutalement roué de coups, sous lesquels il succombe, et son cadavre est lié à un tronc d'arbre, loin du village, presque toujours sur quelque crête de colline.



Chef d'une tribu de pygmées.

Cicatrices

Les tribus de l'intérieur, au delà de Bobobo, pratiquent universellement le procédé des cicatrifications; chaque tribu ou clan adoptant une marque distinctive, ou "Dikouala", sur le visage. L'application du procédé commence dès que l'enfant atteint quatre ou cinq ans. Suivant la marque de la tribu, on fait sur le visage, la poitrine

ou l'abdomen, une série d'incisions profondes, qu'on renouvelle à intervalles de quelques mois en les remplissant de poudre de cam ou de cendres de bois. Cette pénible mutilation répétée pendant plusieurs années donne à la chair des excroissances plus ou moins volumineuses.

Les visages d'un grand nombre de noirs de la tribu babolo, des régions malinga et loupouri, sont fort défigurés par ce procédé, des boules de chairs, grosses parfois comme un oeuf de pigeon, faisant saillie aux tempes, à la base du nez et au menton. Les Bopoto et d'autres tribus analogues se distinguent par un système particulièrement compliqué de cicatrices.

Cette coutume, telle qu'elle est à présent pratiquée, a une triple origine: premièrement un goût barbare pour le décor; secondement, le désir d'avoir un moyen indiscutable d'identification, et, enfin, la nécessité d'une entr'aide, puisque tous ceux qui portent une même marque appartiennent au même clan.

C'est à cette pratique qu'Hérodote décrit comme l'un des traits caractéristiques des Thraces et des Scythes, qu'on peut faire remonter l'origine de l'art héraldique?

— o —

Les poissons qui habitent des profondeurs de 15 à 20 mille pieds dans les grands océans, comme ces spécimens qui ont été rapportés des expéditions océanographiques du prince de Monaco, ne sauraient vivre dans les régions supérieures et plus proches de la surface de la mer. Ces bêtes sont constituées de façon à supporter des pressions formidables allant jusqu'à 3 et 4 mille livres par pouce carré de leur petite personne, parce que la pression s'accroît de 13 livres par chaque trente pieds d'eau en profondeur environ.

UN ENFANT GATÉ

I

Emmanuel va avoir deux ans.

Il a de grands yeux bruns, sérieux et caressants, une bouche toujours souriante, des cheveux brillants et frisés qui lui font comme une auréole d'or autour de la tête.

Il est impossible d'imaginer un plus ravissant poupon ou une nature plus heureuse. Jamais il ne pleure, jamais il ne se plaint; jamais surtout il n'a de ces colères si fréquentes, hélas! chez les plus jeunes enfants et qui défigurent si horriblement ces chères petites créatures.

A le voir si beau et si aimable, chacun l'aime et le veut embrasser. Même ceux qui ne le connaissent pas se sentent attirés vers ce blond chérubin. Quand il va aux Tuileries ou au Luxembourg, il y a un murmure autour de lui: — "Qu'il est beau!" disent les uns.—"Oh! la jolie petite fille!" disent les autres.

Mais qu'est-ce que l'admiration publique auprès de l'enivrement de la mère, des caresses dont elle accable le petit Emmanuel, du véritable culte qu'elle lui rend?

Il y avait dix ans que Mme de Saint-X... était mariée, quand le ciel accorda Emmanuel à ses prières.

Hélas! que nous sommes souvent ingrats! Emmanuel était si charmant que sa mère, dans la contemplation de ce trésor, oublia la source de tous biens, Celui à qui elle avait si longtemps demandé un fils.

Aimer ses enfants, rien de mieux! Mais les aimer au détriment de l'Être infini que nous devons aimer par-dessus tout,

mettre sur une espèce de pavois ce petit être que le bon Dieu nous donne, pour que nous le formions, que nous le modelions, que nous comprimions ses défauts, que nous développions ses qualités, que nous "l'élevions", en un mot; c'est manquer à notre devoir envers le Créateur, c'est pécher contre la société qui attend de nous des hommes et non point des poupées, c'est rendre au pauvre objet de nos adorations le plus triste service. Car ses qualités même que nous adorons vont disparaître sous nos adulations, comme s'obscurcit sous notre haleine une glace dont nous approchons de trop près, pour en admirer l'éclat.

Donc, un jour qu'Emmanuel était tombé contre une chaise, et que tout seul il se fût relevé, se contentant de frotter un peu son front sur lequel il y avait à peine une bosse, Mme de Saint-X..., dans le paroxysme de l'effroi, poussa un cri auquel Emmanuel crut devoir répondre par une explosion de larmes. Puis elle battit la chaise: "Vilaine chaise, qui as fait tomber mon bel Emmanuel!" Emmanuel aussi battit la chaise, et conçut contre ce meuble innocent une colère véritable.

Il va de soi qu'un autre jour qu'il tomba en buttant contre un camarade, sa colère se tourna contre celui-ci.

"—Surtout ne le contrariez jamais," disait Mme de Saint-X... à ses domestiques. Et quoiqu'Emmanuel n'eût que 3 ans, il comprenait parfaitement cette recommandation. Il en profita si bien qu'il devint intolérable.

Emmanuel n'avait ni frères ni soeurs.

Mme de Saint-X... s'en félicitait presque.—“Oh! j'aime tant cet enfant,” disait-elle, “que je ne sais comment j'aurais fait pour en aimer d'autres. Il me semble que je l'aurais volé, ce pauvre chéri, en donnant à de nouveaux-venus une portion de ce coeur qu'il possède tout entier.”

Un enfant élevé seul devient facilement égoïste. Il se voit le centre et l'aboutissement de tout. Nul n'est à côté de lui, pour partager, au même titre que lui, ces biens qu'il a en abondance, pour opposer, dans les moindres jeux, d'autres volontés à la sienne, pour lui apprendre, par ces petites contrariétés de l'enfance, les difficultés de la vie et cette loi des concessions réciproques, sans laquelle l'existence la plus heureuse en apparence n'est pas supportable.

A cinq ans, Emmanuel était déjà un profond égoïste. Mais, comme il s'ennuyait, sa mère voulut lui fournir l'occasion d'être encore un précoce tyran.

On lui donna des camarades choisis parmi les petits paysans des “Ormes”. Ils étaient les souffre-douleur attitrés de “monsieur Emmanuel”, qui trouvait tout naturel que les êtres vivants, aussi bien que les choses inanimées, servissent à son amusement. Si ces pauvres enfants se révoltaient contre cette dure domination, Emmanuel se plaignait, les accusait de l'avoir maltraité, et les faisait punir gravement.

Inutile de dire qu'à six ans, Emmanuel n'avait plus d'autre beauté que la beauté du corps; que sur ces traits charmants, dans les plis de cette bouche, dans l'expression de ces yeux et jusque sur ce front candide, se lisait une âme méchante.

On finit par ne plus pouvoir trouver, même parmi les plus misérables du villa-

ge, personne qui consentit à être le martyr de ce bourreau, et la maison paternelle eut bientôt épuisé tous ses charmes pour l'enfant gâté. Il devint tellement exigeant, tellement à charge aux autres et à lui-même, il demanda si souvent la lune avec des armes des trépignements, des fureurs indescriptibles, que, de guerre lasse, on le mit au collège.

Mais là il n'était plus le maître. Elèves et professeurs furent d'accord pour lui donner de bonnes leçons. Ceux-ci le punissaient, ceux-là lui formaient le caractère... à coups de poing quelquefois, je regrette de le dire.

Toujours est-il qu'il était détesté et que sa mère se décida, au bout d'un an, à le reprendre chez elle. Elle craignait toujours qu'il ne se donnât une fièvre cérébrale à force de travailler... c'était le plus franc paresseux de tout le collège; et elle le considérait comme victime de la jalousie et de la méchanceté de ses disciples... Il l'était surtout de son propre égoïsme qui le rendait haïssable à tous.

On lui donna un précepteur, je devrais dire deux, trois, quatre précepteurs. Car, de même que, chez une maîtresse de maison acariâtre, les cuisinières se succèdent de quinzaine en quinzaine, ainsi auprès d'Emmanuel les précepteurs ne faisaient pas de vieux os. On avait beau leur offrir des honoraires magnifiques, ceux qui avaient tant soit peu le sentiment de leur dignité quittaient bientôt une position où il était défendu de faire son devoir. Le devoir d'un précepteur c'est “d'élever” son élève. Le mentor d'Emmanuel recevait des instructions bien différentes. A lui, comme aux domestiques, Mme de Saint-X... ne savait dire qu'une chose: “Surtout, ne le contrariez jamais.”

Un seul finit par rester, et mena telle-

ment quellement Emmanuel jusqu'à la fin de ses études.

C'était un "quidam", à la conscience large. Content d'être bien nourri, bien logé, bien payé, M. Blandin consentit à faire semblant d'instruire Emmanuel; il n'était au fond que son camarade et son complaisant."

II

Mais je m'arrête ici; et, recueillant mes souvenirs, il me semble que j'ai un peu chargé le personnage d'Emmanuel.

Ou du moins vers l'époque où nous voici arrivés, il se fit en lui une sorte de révolution.

Il avait été un enfant insupportable, presque méchant. Pourtant, comme le fonds de son caractère, c'était la mollesse plus encore que la violence, cette apparence de méchanceté ne dura pas. Mais il continua à se regarder comme le centre universel. De bonne foi, il s'étonnait que l'on osât faire autour de lui quelque chose qui ne se rapportât pas à lui.

Surtout il était indolent. Il n'avait jamais su ni se gêner pour personne, ni se vaincre ou seulement se modérer lui-même, en quoi que ce fût.

Aussi, dès qu'il sentit gronder en lui les passions de la jeunesse, il fut évident qu'il leur serait une proie facile. Il n'essaya même pas de lutter contre elles, pas plus qu'on ne lui avait appris à résister aux fantaisies et aux caprices de l'enfance.

Ç'avait été un enfant volontaire, un écolier déplorable.

Ce qu'il y avait d'impérieux dans son caractère, ce par quoi son égoïsme intérieur se produisait trop vivement au dehors ce qui eût éloigné de lui le reste des hommes, s'effaça ou du moins se dissimula.

Il devint un jeune homme à la mode et un très mauvais sujet.

Comment en eût-il été autrement?

"—Je suis très riche; je le serai un jour bien davantage. Les plaisirs s'achètent. Je serais bien bon de ne pas les obtenir tous, en échange de mon or. L'or n'est pas pour autre chose." Voilà ce qu'il disait, ce qu'il pensait du moins.

Lorsqu'elle vit son Emmanuel, au moment d'entrer dans le monde, se polir, s'adoucir, du moins en apparence, être empressé auprès des dames, Mme de Saint-X... crut à une transformation.

Ce n'était qu'un calcul et en même temps un effet de l'âge.

Autres sont les vices de l'enfance et autres ceux de la jeunesse. A sept ans, à dix ans même, on frappe du pied et l'on se roule par terre, dès que l'on rencontre la moindre résistance. Il est rare qu'à dix-huit ans on s'abandonne à de pareils violences.

Mais, à dix-huit ans, on fait des dettes, on fréquente de mauvaises sociétés. Au lieu de suivre les cours de l'Ecole de droit ou de médecine, on se livre à de perpétuelles parties de plaisir avec des camarades qui quelquefois, selon une locution vulgaire, ne valent pas la corde pour les pendre.

Et puis, quand on n'a plus d'argent, quand on a dissipé, en frivolités ruineuses ou en honteuses orgies, une pension qui suffirait à un prince, on vient trouver sa mère. On essaie de la tromper: "On a besoin de quinze cents francs, pour tirer de peine un camarade que poursuivent d'impitoyables créanciers." Ou bien on la câline: "Elle ne sera pas assez cruelle pour refuser à son petit Emmanuel cent louis qui le rendront si heureux, si reconnaissant!"

Mais on est déjà tant de fois revenu à la charge, que la bourse maternelle s'épuise. Ou bien le coeur maternel est enfin éclairé. La mère ne peut plus, elle ne veut plus alimenter les désordres de son fils. Alors celui-ci qui sent la résistance pour la première fois, est furieux. L'enfant gâté devient un fils impertinent, insolent... On en a vu lever sur leur mère une main impie!

Dieu merci! Emmanuel n'alla pas jusqu'à ce dernier excès... Pourtant un jour il perdit le respect et s'oublia jusqu'à menacer sa mère, non de la frapper... Il aimait mieux viser au coeur: "Si elle ne lui accordait cent mille écus, il se jetterait à l'eau."

Ce jour-là, Mme de Saint-X... vit clair sur le passé, sur l'avenir de son fils.

"—Il est perdu, se disait-elle, et c'est moi qui l'ai perdu en le gâtant. Mon Dieu! aidez-moi à le sauver.

III

Dieu est le médecin des cas désespérés, et Dieu écoute toujours le cri des mères.

Il écouta d'autant plus volontiers Mme de Saint-X... que celle-ci se tourna tout d'un coup vers lui "pour de bon."

Si elle eût été profondément chrétienne, dès les premières années d'Emmanuel, rien de ce qui la désespérait ne fût arrivé. Le mal du moins n'eût point atteint cette étendue ni cette profondeur. Approchant souvent du saint tribunal elle eût été souvent interrogée sur ses devoirs de mère de famille, sur la manière dont elle s'en acquittait. Cette question: "Ne gâtez-vous pas votre enfant?" lui eût été fréquemment adressée. Son attention une fois éveillée sur ce point, elle n'eût pas mieux demandé que d'être dirigée. Si le mal eût commencé, on l'eût enrayé à temps.

Que voulez-vous qui soit dit de tout cela à une femme qui se confesse une ou deux fois par an, aux environs de Pâques, à cette époque où les pauvres prêtres sont tellement surchargés qu'ils doivent mesurer les minutes à leurs pénitents?

Mais maintenant Mme de Saint-X... avait demandé d'un coeur sincère à Dieu de l'aider à sauver son fils.

C'était l'été. On habitait le château des "Ormes". Emmanuel tomba sérieusement malade. Désireuse d'obtenir sa double guérison, la mère alla trouver le curé des "Ormes", un bon vieux prêtre tout rond auquel elle n'eût jamais songé jadis à découvrir sa conscience de grande dame... La grande dame alors n'était plus rien. La mère était tout.

Elle raconta la triste éducation d'Emmanuel et les tristes fruits qu'elle avait produits.

—Mon fils est perdu, dit-elle en achevant; il ne fera jamais rien qui vaille. Dieu veuille que je ne le voie pas, un jour, sur les bancs de la police correctionnelle, côte à côte avec des escrocs! Oh! que je suis malheureuse!

—Voulez-vous le sauver, coûte que coûte! dit le bon prêtre.

—Oui, pourvu qu'il ne faille pas m'en séparer, car j'en mourrais.

—C'est pourtant la première condition.

—Je ne pourrai jamais.

—Comment! Si l'on vous disait: Pour sauver son corps, il faut que vous lui laissiez faire un voyage de circumnavigation; ou bien il faut qu'il aille en Algérie faire la guerre aux lions ou aux Arabes qu'il s'éloigne de vous pendant des années... votre coeur saignerait. Mais, pour sauver son corps, vous consentiriez à tout! Et vous hésiteriez, quand il s'agit de son âme!—D'ailleurs, qui sait? Peut-être Dieu

attache-t-il même la guérison physique d'Emmanuel—il n'est pas encore hors de danger—au courage avec lequel vous travaillerez à sa guérison spirituelle.

—Promettez-moi de faire ce que je vous dirai.”

Elle promit.

Emmanuel guérit tout-à-fait.

La mère gardait une espérance. Si, en même temps que son corps, son âme allait s'être renouvelée, est-ce qu'il lui serait nécessaire, à elle la mère, de tenir sa promesse et d'en passer par ces rudes conditions que lui avait dictées le curé?

Hélas! cette espérance s'évanouit bien vite.

Emmanuel était jeune. N'avait-il pas droit à la santé? En écartant cette importune maladie cet obstacle aux jouissances de toute sorte qui sont le lot des fils de famille, Dieu,—à supposer que Dieu existât; c'était une question qu'Emmanuel ne se donnait point la peine d'examiner — Dieu évidemment ne faisait que son devoir. Lui, Emmanuel, avait comme une revanche à prendre, pour tout le temps que cette fièvre typhoïde l'avait tenu dans son lit.

Il devint donc plus emporté que jamais dans sa vie de plaisirs, plus exigeant envers sa mère, plus soucieux de tout ce qui aurait ressemblé, même de loin, à une occupation utile et sérieuse.

—Eh bien! madame, dit le curé qui avait laissé deux mois s'écouler depuis le rétablissement d'Emmanuel avant de venir rappeler sa promesse, eh bien!

—Eh bien! monsieur le curé, le corps seul est guéri; l'âme est plus malade que jamais. Je parlerai, j'agirai.

IV

Le lendemain, Mme de Saint-X... eut un entretien avec son fils.

Elle commença par s'accuser de la déplorable éducation qu'elle lui avait donnée, ou plutôt de ce qu'elle l'avait laissé s'élever tout seul, au gré de ses caprices d'enfant, ces caprices qui, avec le temps, étaient devenus des fantaisies, des vices, des folies de jeune homme.

—Aujourd'hui, ajouta-t-elle, tu as vingt ans. Tu ne sais, tu ne fais rien. Tu es à charge à tous ceux qui t'entourent; tu l'es surtout à toi-même.

—Mère, si je me mariais? répondit Emmanuel d'un ton moitié sérieux, moitié badin.

Il en croyait à peine ses oreilles. Sa mère ne pouvait tout d'un coup avoir trouvé un courage qui lui avait toujours manqué. Elle voulait seulement l'effrayer, afin qu'il modérât l'importance et la fréquence de ses appels de fonds.

—Si je me mariais, ce serait le moyen de me ranger et de me désennuyer: d'une pierre deux coups.

—Un beau cadeau à faire à une femme! Non, Emmanuel, je ne plaisante pas. Avant de te marier, il faut que tu songes à devenir un homme. Tu ne connais l'argent que pour le dépenser sottement ou honteusement, puis pour m'en demander avec force bassesses ou force insolences. Il faut qu'en n'ayant que juste le nécessaire et en gagnant ce nécessaire à la sueur de ton front, tu apprennes un peu à ne pas tant abuser du superflu.”

Emmanuel ouvrait de grands yeux, dompté tout-à-fait par cette soudaine énergie et ne sachant vraiment où sa mère en voulait venir.

Elle reprit.

—Tu vas partir pour Buénos-Ayres. Ton passage sera payé, et tu auras en poche de quoi vivre—maigrement—pendant les six premiers mois. Ce délai écoulé, tu te tire-

ras d'affaire comme tu l'entendras. Pourtant tu auras une ressource assurée contre la faim. Voici une lettre pour un des principaux banquiers."

Un éclair de joie illumina le visage du jeune homme.

—Oh! ne t'y trompes pas dit sa mère: ce n'est pas une lettre de change. Le temps en est passé et ne reviendra pas de sitôt. C'est un billet dans lequel je recommande à M. Antonio Josias de ne jamais te donner d'argent, mais de tenir à ta disposition une place qui te fasse vivre.

Au bout de cinq ans, si ta conduite est satisfaisante, si tu as appris à souffrir, à travailler, à te passer de toutes ces inutilités qui te sont devenues si nécessaires, tu reviendras, mais pas avant. Telle est ma décision irrévocable.

Emmanuel voulut encore prendre la chose en riant... Puis il conjura sa mère de ne pas les réduire tous deux au désespoir. Lui mourrait loin de Paris et elle loin de lui.

Mme de Saint-X... fut inexorable. En vain, pendant les quinze jours que durèrent les préparatifs du départ, Emmanuel se mit-il à travailler d'arrache-pied, espérant fléchir, au dernier moment, la résolution maternelle.

—Je vois avec plaisir que tu peux travailler, quand tu le veux. Cela te servira beaucoup là-bas."

Il n'obtint pas d'autre réponse.

V

On partit pour le Havre.—On y arriva.

—Ecoute, mon ami, dit la mère au moment où ils allaient quitter leur hôtel pour le quai d'embarquement: Il faut que je t'aime bien pour me briser le coeur, comme je fais aujourd'hui, en t'envoyant, toi,

mon fils unique, toi l'héritier d'une immense fortune, à deux mille lieues de moi, pour mener, pendant cinq ans la vie d'un commis. Mais cela doit être. Je t'ai si mal élevé jusqu'ici, et cette folle tendresse t'a si mal réussi que, pour te sauver, je suis résignée à tout."

Emmanuel ne répondit pas. Mais, pendant le trajet, il se fit en lui un étrange travail.

A la lueur de ce dévouement maternel, il lut dans toute sa vie passée: il la trouva indigne. Tous les attentats qu'il avait commis depuis dix ans contre la piété filiale lui apparaissaient comme autant de taches de sang dans cette inutile existence.

Arrivés sur le bateau, quand quelques minutes seulement les séparaient du départ, l'émotion qui couvrait le coeur d'Emmanuel fut plus forte que son orgueil, que ce qu'il eût appelé, une heure auparavant, sa dignité d'homme. Il entraîna sa mère dans un coin de la cabine, et, se jetant à ses pieds:

—Mère, vous avez raison, dit-il; et je suis un misérable. Mais je vous promets que je vais changer et que je reviendrai digne de vous.

La mère pleurait de joie et serrait son fils sur son coeur. Elle se taisait... Quelles paroles eût-elle trouvées plus éloqu岸tes que ses larmes! Et puis n'eût-elle pas failli?

—Ma mère, me permettez-vous de vous demander comment tout d'un coup vous êtes devenue si clairvoyante et si résolue?

—Je suis devenue chrétienne.

—Ah! si j'essayais aussi de devenir chrétien..."

La mère allait répondre. Un coup de cloche annonça qu'on allait lever l'ancre.

Il fallut emporter Mme de Saint-X... Elle s'était évanouie, en entendant cette

cloche : il lui avait semblé que c'était le glas de l'agonie de son fils qui retentissait à ses oreilles.

VI

Si je voulais prolonger ce très-véridique récit, que de choses j'aurais à vous raconter sur les deux mois que dura la traversée.

Qu'il me suffise de dire que la mère pria, travailla, visita les pauvres, soigna les malades. Elle se fit une vie aussi pieuse et aussi charitable que possible. C'était sa manière de contribuer au rachat de son fils, le seul moyen d'empêcher qu'elle ne fût envahie et dévorée par le chagrin.

Emmanuel pensa beaucoup à sa mère, acheva de se dégoûter de son passé, prit beaucoup de bonnes résolutions pour l'avenir...

En dépit du découragement qui venait de temps en temps le solliciter et auquel il ne sut pas toujours fermer la porte de son cœur, cette retraite forcée de deux mois ne lui fut pas inutile. C'était comme une heureuse transition de sa vie oisive à la vie active qui l'attendait là-bas.

Souvent les dernières paroles de sa mère : "C'est parce que je suis devenue chrétienne," lui revenaient en pensée. Il les dit à un bon missionnaire, passager sur le même navire ; et la conversation de cet homme de Dieu, sans faire encore précisément d'Emmanuel un chrétien, lui fut certainement on ne peut plus salutaire.

Il n'attendit pas l'expiration des six mois, ni d'y être absolument forcé par la faim, pour entrer dans les bureaux d'Antonio Josias.

Je ne dirai pas que la vie de commis ait été pour lui dès l'abord pleine de charme.

Mais il goûta tout de suite une satisfaction qu'il n'avait jamais connue : le té-

moignage de sa conscience la pensée qu'il expiait par le travail l'inutilité de sa vie passée, qu'il devenait peu à peu un homme, qu'il remplissait son rôle—si obscur qu'il fût—dans le labeur social.

Et puis le travail porte toujours avec soi sa récompense. Ce que l'on fait, surtout par devoir, avec le désir de le faire le mieux possible, cela aiguise toujours nos facultés. Nous faisons mal d'abord ; nous faisons mieux ensuite, puis bien, puis très-bien, puis parfaitement. Quelquefois, en mettant en jeu des puissances restées oisives jusque-là, on se découvre certaines aptitudes que l'on ignorait.

Il en fut ainsi d'Emmanuel. Il se trouva qu'il était éminemment doué pour le calcul et toutes les opérations arithmétiques utiles dans une maison de commerce. Il avait aussi la justesse du coup d'oeil, et cet ensemble de qualités qui font le bon négociant.

M. Josias, qui savait l'histoire d'Emmanuel et qui était touché de voir dans cette position modeste un fils de famille, lui donna un rapide avancement. Au bout de deux ans, il occupait un très bel emploi dans la maison Josias et Cie.

Mais aussi, à mesure qu'il devenait un homme, et que sa vie ancienne, si près de lui qu'elle fût par le temps, paraissait enfoncée dans un passé tout-à-fait évanoui, Emmanuel, parfaitement résigné à son sort matériel, trouvant même dans ses occupations de véritables jouissances, sentit que la solitude du cœur lui pesait chaque jour davantage.

Sa mère qu'il avait eue si longtemps à côté de lui, sans se douter que ce fût un bonheur immense, sa mère qu'il avait rendue si malheureuse, que ne donnerait-il pas maintenant pour être près d'elle, pour lui dire, pour lui prouver combien il l'ai-

maît, pour la voir encore frère de son fils, mais frère à juste titre?

Pourtant il supportait cette absence. Comme sa mère jadis, il avait été demander le secret de la force de l'âme à Celui qui seul le possède.

Il avait écrit au courageux curé des "Ormes"; et, à la suite d'une correspondance qui n'avait pas duré moins d'un an, il s'était rendu. Il était devenu un honnête chrétien. Sa nouvelle foi lui faisait envisager ces angoisses de coeur comme une juste expiation des désordres de sa jeunesse. Il sentait que, grâce à ce sentiment profond qui était devenu la pensée-maîtresse de sa vie, tout lui apparaissait sous un jour nouveau.

S'il désirait retourner en France, ce n'était pas pour y jouir d'une immense fortune; c'était pour entourer de quelque douceur les vieux jours de sa mère, pour commencer enfin à payer cette dette filiale que ses ingratitude avaient tant augmentée. C'était pour réparer un peu les scandales qu'il avait causés. C'était pour exercer autour de lui une influence de réparation et de régénération, pour faire couler dans les canaux de la charité, du patronage chrétien, des oeuvres de restauration sociale, une bonne partie des millions dont le ciel l'avait fait dépositaire.

Pourtant il voulut attendre, avant de revenir en France, l'expiration des cinq ans.

VII

Quelle joie pour Emmanuel, quelle joie pour sa mère, quand la lettre de quinzaine—jamais, malgré ses accablantes occupations, il n'avait laissé partir "pour France", le paquebot bi-mensuel, sans écrire à Paris ou aux Ormes—quand cette

lettre annonça que, le 1er mars, Emmanuel partait sur la "Victoire", et qu'il serait sans doute, du 1er au 15 mai, dans le port du Havre!

Cette joie, très-vive chez Mme de Saint-X..., fut mélangée de quelque amertume. lorsqu'au bout d'un mois, on ne reçut point d'autres nouvelles. Emmanuel, cependant, avait annoncé que la "Victoire" devait relâcher à ***, et que là il écrirait à sa mère, ne fût-ce que quelques lignes, ne fût-ce que ces trois mots: "Tout va bien."

Pourtant la mère ne manquait pas d'arguments pour se tranquilliser. Le navire, chargé de la chère missive, aura éprouvé quelque retard. Ou la lettre sera restée au fond de quelque boîte ou de quelque sac. Ou elle se sera égarée dans le trajet de Marseille ou de Bordeaux aux "Ormes". Qui sait? L'écriture d'Emmanuel ressemble peut-être, à s'y méprendre, à celle de quelque conspirateur traqué par la police; et l'inoffensif billet du fils repentini aura été saisi comme une pièce importante.

Elle cherchait ainsi à se calmer. Mais pourtant une vague inquiétude surnageait.

Puis, à mesure que le 1er mai approchait, cette inquiétude disparut: et, tout entière à la joie de revoir Emmanuel, Mme de Saint-X... alla s'installer au Havre, pour l'attendre...

Elle passait ses journées sur la grande jetée, armée d'une longue-vue et fouillant l'espace, ou bien interrogeant les vieux marins, ceux dont le regard perçant vaut un télescope, et ceux qui, revenant de la pêche, auraient pu apercevoir de loin, dans la nuit, les feux de la "Victoire".

Pendant deux jours, trois jours, quatre jours, rien ne parut.

Tout en arpentant la jetée, elle pensait à son fils; elle le revoyait fortifié, bruni, embelli, ennobli surtout... Ah! quel bonheur de retrouver en lui un homme, un chrétien! Elle ne rougira plus de son enfant. Que de châteaux en Espagne elle construit pour ce cher prodigue de retour! Elle hésite entre cinq ou six héritières, toutes riches, belles, spirituelles, pieuses, charmantes, dont son Emmanuel est digne désormais. Puis elle se décide en faveur de Clémentine... Clémentine a un caractère d'or, cette infaillible garantie de bonheur domestique.

Enfin le maître du phare signale un grand navire... Le bruit court parmi les mères, les femmes, les soeurs, les enfants, les vieux pères qui encombrant la jetée, le bruit court que ce navire pourrait bien être, qu'il devait être, qu'il était la "Victoire"... En effet, on vient de lire ce beau nom écrit en lettres d'or sur une flamme que le vent agite.

Cependant le navire avance; il approche du rivage; il franchit le goulet; il salue en passant la vieille tour de François Ier, et va jeter l'ancre devant le quai de l'Amirauté.

Comme il était en retard de cinq ou six jours, que ce retard pourrait causer de graves préjudices à l'armateur, le capitaine interdit absolument l'entrée du bâtiment avant que le déchargement ne fût complètement terminé.

Pourtant il fut permis à ceux des passagers qui n'avaient point de marchandises à bord, mais seulement un bagage personnel, de sortir avec leurs malles et leurs sacs de nuit.

Cette nouvelle est bientôt promulguée sur le quai. Les passagers sortent et tombent dans les bras qui les attendent.

Mme de Saint-X... se demande pour-

quoi Emmanuel ne sort pas le premier, puis pourquoi elle ne le voit pas du moins attendant son tour sur le pont... Lui serait-il arrivé quelque chose? Serait-il malade dans sa cabine?

Enfin le navire se vide. Il ne reste plus que le capitaine et l'équipage et les représentants de l'armateur qui sont venus vérifier l'état du fret. On va retirer la planche.

En dépit de la défense, et au risque de choir dans la mer, Mme de Saint-X... se précipite sur la frêle passerelle et tombe au beau milieu du pont.

Elle va droit au capitaine.

Celui-ci, qui ne l'a jamais vue, tremble dès qu'il l'aperçoit.

—Ah! dit-il en se frappant le front, vous êtes madame de Saint-X...?

—Oui. Eh bien! mon fils...

—Eh bien! madame, dit le capitaine,—un vieux loup de mer cependant, et qui ne passait pas pour sensible—priez Dieu qu'il vous assiste... Tenez, voici précisément un bon prêtre qui est resté ici pour causer avec vous...

Puis se parlant à lui-même:

—Vraiment, il faut presque autant de courage pour dire une pareille nouvelle que pour l'entendre".

La mère s'évanouit. Le trouble du vieux capitaine, ce prêtre auquel on l'adressait, l'absence d'Emmanuel, cela lui disait assez que c'en était fait de ses espérances maternelles.

On la transporta dans le salon des officiers. On lui fit respirer des sels.

—Il est mort, dit-elle, dès qu'elle eût repris ses sens.

—Il est au ciel, dit le prêtre.

Il y eut un instant de silence.

—Êtes-vous assez forte, madame, dit l'homme de Dieu, pour entendre la lec-

ture de cette lettre de votre fils?"

La mère fit signe que oui.

Cette lettre, écrite quarante-huit heures après celle que Mme de Saint-X... relisait chaque jour depuis plus de deux mois, racontait que, la veille de s'embarquer, Emmanuel avait été saisi de cette terrible fièvre jaune qui, pendant cinq ans qu'il avait habité Buénos-Ayres, ne l'avait pas seulement effleuré.

"Ce n'était avant-hier qu'un léger malaise", continuait Emmanuel. "Hier, le docteur a dit: C'est grave. Et je lis dans ses yeux que, s'il osait, il me dirait aujourd'hui: C'est désespéré.

"Pourtant je sais que rien n'est désespéré de ce qui est entre les mains de Dieu; qu'il peut encore me sauver, avec ou sans les médecins. Et, si c'en est fait de moi en ce monde, j'ai la ferme espérance qu'il me fera miséricorde en l'autre.

"Cette lettre ne vous sera remise, ma chère mère, que si je ne puis la brûler et me jeter moi-même dans vos bras. Le bon abbé Esteban, mon meilleur ami d'ici et que j'espérais vous présenter comme tel, vous dira que je ne regrette la vie que pour vous. Priez pour l'âme de votre fils, ma chère mère, et soyez assurée de sa profonde reconnaissance et de son tendre respect.

"Votre Emmanuel."

—Ah! c'est ma faiblesse qui l'a tué, dit la pauvre mère, en se tordant les mains.

Cependant, ses yeux levés au ciel et que remplissait l'expression d'une ineffable douleur, montraient que la partie supérieure de son être n'avait pas perdu la résignation.

—C'est moi qui l'ai tué, en l'élevant si mal, si lâchement. Le pauvre enfant était,

grâce à moi, si malade que le remède héroïque de l'expatriation est devenu indispensable; et c'est ce remède qui l'a tué!

—Madame, dit l'abbé, la fièvre jaune n'a tué que son corps. Votre courage, réparant bien les tristes effets de votre faiblesse, a donné la résurrection à son âme... Il est mort comme un saint, et ses dernières paroles ont été pour vous remercier, vous et le curé des "Ormes", de l'avoir sauvé.

—§—

Pères et mères qui gâtez vos enfants, quand vous leur aurez porté, par vos lâches complaisances, cette profonde blessure, aurez-vous, comme Mme de Saint-X..., le courage de recourir à cet héroïque remède?

Et, si vous l'avez, qui sait si vos enfants, eux aussi, ne mourront pas du remède.

— o —

UNE FEMINISTE

Vers l'année 1720, la femme d'un imprimeur allemand, qui avait quelque sujet de plainte contre son mari, s'introduisit la nuit dans l'atelier où s'imprimait une nouvelle édition de la Bible. Dans le verset 6 du chap. III de la Genèse, elle enleva les deux premières lettres du mot "herr" (maître) et y substitua la syllabe "na.". Le mot herr devint narr, qui veut dire fou. La phrase se lût: "Ton mari sera ton fou." Les exemplaires de cette Bible se sont payés un prix... fou.

— o —

CANONS EXTRAORDINAIRES

On put lire récemment—et non sans surprise—que certaines troupes, parmi les combattants de cette guerre actuelle, portaient du “linge” de papier.

En fait, quelques régiments des armées japonaises et russes ont été pourvus de chemises et d'autres vêtements de papier. Et il paraît que cette expérience a donné des résultats fort satisfaisants.

On sera encore plus étonné d'apprendre que le papier, dont on connaît les nombreuses applications, a pu même servir à fabriquer des canons.

Il y a quelques années, la maison Krupp expérimenta des pièces d'artillerie légère qui étaient composées d'un cylindre métallique fort mince entouré d'une épaisse couche de pulpe de papier.

Ces pièces étaient destinées à l'artillerie de montagne et aux compagnies de débarquement de la marine. On espérait, en les faisant en papier, diminuer considérablement leur poids tout en leur conservant les qualités des canons d'acier ordinaires.

Le fait que l'emploi de ces canons de papier ne s'est pas généralisé, prouve amplement que les espérances des constructeurs furent déçues.

Il fut question, lors de la première chute de Przemysl, quand cette place forte tomba entre les mains des Russes, de pièces d'artillerie autrichienne, absolument modernes et entièrement construites en bronze, que nos alliés capturèrent.

Le bronze fut, pendant plusieurs siècles, l'unique métal employé dans la construction des canons. Il est tout au moins

curieux de constater que les Autrichiens, qui sont habiles constructeurs de pièces d'artillerie, sont revenus, depuis quelques années, à ce métal qui avait été supplanté radicalement par l'acier.

Il faudrait un expert pour décider ici de la valeur technique de l'idée des ingénieurs viennois. Qu'il nous suffise d'indiquer ici le grand nombre de matières dont on peut faire des canons.

Les premiers canons, ceux du quatorzième siècle, étaient des tubes de fer forgé, nommés “veuglaires” et se chargeant par la culasse. Cent ans plus tard, apparaissent des pièces en acier forgé ou bien fondues en bronze.

Louis XI, qui posséda la meilleure artillerie de son temps, avait douze grands canons de fonte verte, nommés les douze “Pairs de France”, et qui furent aussi fameux que les “Douze Apôtres” que Charles-Quint posséda plus tard.

L'acier, la fonte, le bronze, le fer forgé, ce n'était pas encore assez: on fit des canons de toute espèce, depuis les pièces en bois cerclées, jusqu'à des pièces en cuir bouilli et fretté ayant à l'intérieur une âme de cuir.

Ce furent les Suédois, si nous ne nous trompons pas, qui furent les créateurs et les plus adroits fabricants de ces canons de cuir. On fit aussi des canons de bois, et quand Cortès quitta le Mexique, les indigènes essayèrent de copier ses canons en en faisant en terre cuite!

Il y eut même des canons d'or.

Le Gaekwar de Baroda, un prince hindou d'une richesse colossale, possède une

batterie d'artillerie consistant en canons d'or et d'argent. Il y a quatre canons dans sa batterie, absolument comme dans l'artillerie française: deux sont en or, deux autres en argent.

Les canons d'or furent faits en 1874 par un artisan de Lakha qui mit cinq ans à les exécuter. Ils pèsent chacun 220 livres et, sauf un tube intérieur qui est en acier, ils sont entièrement en or.

Ils sont montés sur des affûts dont les roues sont de bois sculpté et incrusté d'argent. Ils ne servent qu'à exécuter des salves à l'occasion de certaines fêtes.

Les canons les plus originaux sont, sans doute, les canons de... glace.

En 1740, on construisit sur la Néva, en Russie, un palais de glace qui avait 18 verges de longueur sur 6 de largeur et 7 de hauteur. Cet édifice, fait de blocs de glace pris dans la Néva et ayant chacun près d'une verge carrée, était "défendu" par six canons entièrement faits de glace, comme leurs affûts.

Ils furent chargés de 4 onces de poudre et d'un boulet de fonte. On tira et ils n'éclatèrent point. Ils fondirent seulement un peu sous l'intense dégagement de chaleur. Mais, deux minutes après il n'y paraissait rien.

Cette expérience historique a été maintes fois renouvelée, comme amusement d'hiver, en Russie.

— o —

LA PEINE DE MORT EN CHINE

Depuis 1910, suivant l'exemple des autres nations civilisées, le gouvernement chinois emploie la guillotine pour exécuter les condamnés à mort.

Il semble fort curieux de rappeler à ce sujet les différents degrés que com-

portait le Code chinois, en ce qui concerne la peine de mort :

L'Ancien code reconnaissait six degrés :

- 1o La mort dans les supplices ;
- 2o la décapitation immédiate avec exposition de la tête ;
- 3o la décapitation immédiate sans exposition de la tête ;
- 4o la décapitation différée de quelques mois ;
- 5o la pendaison immédiate ;
- 6o la pendaison différée.

Le Nouveau Code n'en comprenait plus que quatre, qui étaient :

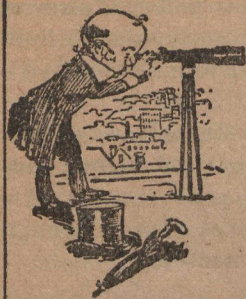
- 1o La décapitation immédiate ;
- 2o la décapitation différée ;
- 3o la pendaison immédiate ;
- 4o la pendaison différée.

La décapitation est une peine beaucoup plus forte pour les indigènes de l'Empire du Milieu que la pendaison, parce que, dans leurs croyances, le sectionnement du corps en deux parties est un obstacle, même un empêchement au bonheur futur de l'âme.

L'exécution différée permet aux condamnés d'attendre, quelquefois pendant plusieurs années la fatale échéance. En effet, un certain nombre seulement de ces détenus sont exécutés chaque année un peu au hasard.

Les bourreaux chinois, au temps où les anciens codes étaient encore en vigueur amassaient en peu de temps des fortunes, car les parents d'un condamné à mort payaient gros pour que le corps et la tête ne soient point complètement séparés, mais qu'un lambeau de chair les fît adhérer encore l'un à l'autre.

La guillotine supprime cette macabre industrie.



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN JANVIER

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées en ce mois ont une naturelle influence décisive et pensent profondément, elles sont particulièrement heureuses dans les entreprises commerciales de tout genre.

Ces personnes sont extraordinairement actives, indépendantes et persévérantes.

Elles seront des diplomates habiles, des écrivains, des professeurs et des agents pour toutes sortes d'affaires ; elles seront encore des commissionnaires recherchés par le gouvernement.

Les hommes et les femmes nés en ce mois auront une connaissance étendue et variée, et aimeront beaucoup le mouvement et le voyage.

Ils seront d'infatigables travailleurs, et travailleront beaucoup mieux pour eux-mêmes qu'au service des autres.

Les personnes nées durant ce mois sont ordinairement bonnes et possèdent de bonnes dispositions. Lorsqu'elles ont de la joie elles en ont beaucoup, mais lorsqu'elles sont malheureuses elles se laissent aller au découragement sans raisons valables.

Elles ont un bon coeur, sont loyales et

discrètes. Si on se lie d'amitié une fois avec ces personnes c'est pour toujours.

Elles conversent avec grâce, et sont d'excellentes conteuses d'histoires.

Elles sont destinées pour de grandes choses, et quelque difficile que soit la tâche qu'elles ont entreprise, elles renouvelleront leur attaque à maintes reprises jusqu'à ce qu'elles réussissent.

Elles sont ordinairement soigneuses dans les affaires d'argent et de commerce, et une promesse de leur part doit toujours être considérée comme sacrée.

Les femmes nées en ce mois seront de bonnes institutrices, parce qu'elles seront patientes dans les moindres détails.

Elles sont magnétiques, et attirent les autres à elles à cause d'une loi naturelle, mais elles répugnent toute démonstration spéciale d'affection.

Elles ont une tendance à aimer leur propre manière de voir, mais possédant beaucoup d'adaptation, elles s'en servent pour mettre les choses d'accord.

Ces personnes possèdent une grande puissance et une grande modestie et utilisent rarement tous leurs dons naturels

et leurs forces splendides pour le bien.

Les femmes sont des dessinateurs habiles, des modistes de chapeaux, des gérantes d'hôtels ou de magasins brillantes et, en effet elles remplissent presque toutes ces positions commerciales mieux que celles qui sont nées dans n'importe quel autre mois. Elles acquièrent invariablement la fortune si elles ouvrent un commerce pour elles-mêmes.

Les hommes nés durant ce mois font de grands négociants, des politiciens, des surintendants et des ingénieurs qui réussissent dans tous leurs ouvrages, et que l'on aperçoit toujours dans de nouvelles entreprises.

Ces personnes réussissent mieux et sont plus heureuses lorsqu'elles ont atteint leur "exacte pondération", parce que si elles perdent leur calme et leur sang-froid, elles deviennent non-seulement malheureuses, mais elles rendent même malheureuses toutes celles qui les entourent.

Elles sont facilement abaissées et humiliées par les personnes d'humeur grondeuse et désapprobatrices, et elles devraient toujours éviter le contact avec de telles personnes.

Elles sont ambitieuses et aiment à conduire.

Elles aiment le plaisir avec passion, et ont réellement besoin d'agitation et d'un changement scénique pour conserver leur bonne santé naturelle.

Ces personnes sont indépendantes, mais possèdent cependant beaucoup de tact et de diplomatie.

Une chose que je désire faire remarquer aux personnes des deux sexes qui sont nées en janvier. — Vous êtes nées avec des idées originales. Suivez-les d'après votre propre manière de voir — ne prenez pas d'exemple sur aucune autre personne dans le monde.

Vous, et vous seules, pouvez faire les choses suivant votre propre volonté individuelle, et c'est ce que tout le monde désire.

Que la confiance en vous-mêmes soit votre mot d'ordre, mais voyez à ce que vous soyez bien préparées pour entreprendre un ouvrage quelconque et vous ne connaîtrez jamais le mot "insuccès."

NEES EN JANVIER

Ce que ces personnes doivent faire

Toutes les personnes nées en ce mois, riches ou pauvres, devront avoir une bonne éducation commerciale, parce qu'elles seront forcées de réaliser de grands projets.

Ces personnes devront entrer en affaires pour elles-mêmes, qu'importe la manière par laquelle elles devront commencer d'abord.

Les personnes nées durant ce mois devront prendre garde aux chutes et aux accidents aux jambes, aux hanches et aux pieds — aussi elles devront surveiller attentivement leur estomac et leurs intestins.

Elles devront bien s'habiller et surtout chaudement durant la saison froide.

Elles devront aussi étudier l'art d'attirer personnellement, spécialement dans les habits et la disposition des cheveux, parce que leurs idées seront si souvent occupées par les grandes entreprises qu'elles seront forcées de penser très peu aux moindres petites choses.

Les femmes et les hommes nés en ce mois devront s'habiller aussi bien que leurs moyens leur permettront, et possédant une naturelle habileté artistique, elles auront un goût excellent — car la di-

NEES EN JANVIER

gnité de ces personnes exige qu'elles portent de bons habits.

Toutes les femmes nées en janvier devront porter un anneau orné d'un onyx blanc, d'un rubis, d'une pierre de lune ou d'un grenat, et tous les hommes nés en ce mois devront porter une épingle de col ornée d'une de ces pierres.

Celles-ci sont vos pierres de naissance, et les couleurs dans lesquelles vous paraîtrez et ferez de votre mieux sont le grenat, le brun, l'argenté, le gris, le bleu-marin et le noir.

Les hommes et les femmes nés en ce mois devront se marier jeunes et s'assurer de l'amour et de l'association de compagnons à l'aurore de leur vie.

Ils devront se marier avec ceux qui sont nés en Mai, Juillet, Février ou Novembre ; mais ceux des autres mois conviendront tout aussi bien si leur nature spirituelle est stimulée, et si les deux partis ont appris à se contrôler eux-mêmes — une chose absolument essentielle à leur bonheur. Gouvernez-vous vous-même d'abord, et gouvernez ensuite les autres.

Ces personnes devront commencer leurs plus importantes entreprises en Mars et Novembre, pour leurs plus grands succès, et elles ne tarderont pas à s'apercevoir que les mardis et samedis sont les jours de la semaine les plus favorables à leurs succès.

Les personnes nées en ce mois devront apprendre qu'il y a quelque chose de plus élevé que l'intellect.

Elles seront des personnes de courage, et d'industrie, elles auront des pensées hautes, et feront ce que le monde désire et ce qu'il voudra avoir.

Elles devront être généreuses et libres d'esprit, cherchant à faire le bien plutôt que le mal, et feront honneur à la société.

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées en ce mois, bien qu'ayant une très bonne santé, ne seront pas trop robustes et il leur faudra prendre un grand soin d'elles-mêmes.

Elles ne seront pas toujours sauguines, et devront s'efforcer de toujours voir les choses du côté brillant, parce que pour elles, les "jours de malheur," viendront assez rarement.

Elles ne seront pas du tout démonstratives et seront souvent incomprises, mais lorsqu'elles aimeront réellement, elles seront loyales jusqu'au fond de leur cœur.

Elles ne se laisseront pas influencer par la flatterie, cependant elles aimeront les compliments réellement mérités.

Elles n'auront pas suffisamment de capacité pour reconnaître leurs propres points faibles et ne travailleront jamais à les améliorer.

Possédant un grand pouvoir de faire le bien, elles ne seront pas prêtes à faire ce bien avant d'avoir appris à se mettre en garde elles-mêmes.

Elles n'atteindront pas leur plus grande élévation et n'auront pas de bonheur avant d'avoir appris qu'il y a quelque chose de plus élevé que l'intellect et avant d'avoir permis à leur cœur et à leur âme d'influencer leur attitude vers l'humanité.

Ces personnes ne seront pas portées à tirer le meilleur parti de leurs talents, et devront être encouragées à faire du bien et à se faire connaître du monde.

Elles n'auront pas des dispositions pour conduire, et c'est cependant ce que la nature désire d'elles, si néanmoins elles sont forcées de le faire, elles viendront toujours à bout d'y réussir.

Elles ne seront pas heureuses, hormis

qu'elles soient entourées d'amis sympathiques, et ne devront pas rester seules très longtemps.

Elles ne seront pas portées facilement à regarder en haut, en avant et de loiz d'après elles-mêmes, mais jusqu'à ce qu'elles puissent agir ainsi, elles ne pourront pas réaliser qu'elles doivent créer elles-mêmes leur avenir."

NEES EN JANVIER

Ce qu'elles ne devront pas faire.

Les personnes nées en janvier ne doivent pas permettre à la colère ou à la jalousie de posséder leur meilleur jugement.

Elles ne devront pas perdre leur gravité et leur équilibre, parce que dans ces dernières choses, leur pouvoir sur les autres devra exister.

Elles ne devront pas être sceptiques et suspectes, dans leur attitude envers les autres, ce qui réagira à leur propre désavantage.

Elles ne devront pas travailler trop fort, parce que leur esprit est si actif qu'il sera capable d'épuiser le corps.

Elles ne devront pas trop penser aux choses extérieures, et ne devront pas leur permettre d'empêcher de croître le côté spirituel, parce qu'alors elles ne mèneront qu'une vie non développée et indigne des facultés que Dieu leur aura données.

Elles ne devront pas se mettre en colère trop vite, mais lorsqu'il sera question de leurs droits, elles devront montrer une indignation juste, sans jamais, cependant, perdre leur merveilleuse dignité.

Ces personnes ne devront pas travailler pour les autres, mais se mettre en affaires pour elles-mêmes aussi vite que possible.

Elles ne devront pas prendre d'exemple sur personne dans n'importe quelle chose, parce que l'originalité est une grande qualité, et elles posséderont cette dernière à un haut degré.

Elles ne devront pas être orgueilleuses ou vindicatives, parce que rien n'affaiblira leur réserve de facultés aussi fortement.

Elles ne devront pas, et "Je désire accentuer sur ceci énergiquement," avoir trop conscience d'elles-mêmes, ou montrer qu'elles n'ont pas assez bonne opinion d'elles-mêmes.

Fréquemment le monde estime chacun d'après son propre mérite, et connaissant ce que les personnes nées en janvier possèdent, ces heureux devront avoir une haute opinion d'elles-mêmes et ne rien craindre.

Les enfants nés en janvier.

Les enfants nés durant ce mois devront éviter la compagnie des personnes revêches et grossières, parce qu'ils copieront très vite le caractère des personnes qui les entoureront.

Ces enfants seront enclins à être orgueilleux et hautains, si on ne les corrige pas. On devra leur enseigner au commencement de leur vie la nécessité de se gouverner eux-mêmes, et ils devront comprendre aussitôt que possible les usages et les abus qui existent dans la nature.

On ne devrait épargner aucune peine pour enseigner à ces enfants à honorer les autres plutôt qu'eux-mêmes.

On ne devra jamais donner à ces enfants du thé ou du café, mais une nourriture très simple et nourrissante.

Ils devront être habillés simplement, mais avec goût.

Il sera très sage de permettre à ces enfants dès le commencement de leur vie, de

choisir ce qu'ils désirent porter, parce qu'ayant un goût naturel, ils auront des goûts et des répugnances pour certaines couleurs et certains tissus.

N'insistez pas pour faire porter à ces enfants quelque chose qu'ils n'aiment pas parce qu'ils souffriront d'une manière pénétante, et s'en rappelleront pendant des années.

On doit enseigner aussitôt que possible aux petites filles qui sont nées en janvier des travaux manuels tels que la couture, le tricot, la peinture, et, en effet, tous les autres ouvrages de fantaisie, parce que leur mémoire étant si active que ce sera une très bonne chose de leur enseigner ces ouvrages manuels aussitôt qu'elles pourront les faire.

Les garçons devront avoir une boîte d'outils aussitôt que possible, et s'ils peuvent suivre des cours à une école de travaux manuels, ce sera pour le mieux, parce qu'ils s'apercevront plus tard dans la vie, ce que valent ces cours pour faire les choses manuelles.

Lorsque vous punirez ces enfants, voyez à ce qu'ils sachent pourquoi vous les punissez, que ce soit pour la désobéissance, pour avoir dit un mensonge, pour avoir été méchant ou grossier ou quoique ce soit.

Ne permettez jamais à cet enfant de penser pendant un seul instant que vous l'avez puni, parce que vous étiez fâché, parce que l'esprit qui appartient aux enfants nés durant ce mois les porte à réfléchir sur ces choses plus que vous croyez et la méditation de l'enfance sur des injures imaginées faussera ce qui autrement aurait réussi à faire un plus beau caractère et une meilleure disposition pour la vie future.

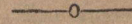
Soyez bons envers ces petits, mais pas trop indulgents, et je vous souhaite de vivre pour les voir grandir, car ils seront

le confort et l'orgueil de tous ceux qui les entoureront.

Les enfants nés durant les dix derniers jours de janvier semblent plus spécialement doués, et sont destinés à de grands triomphes sociaux et intellectuels.

Les mères doivent faire leur possible pour découvrir les talents spéciaux que leurs enfants possèdent, et doivent aussi leur permettre de spécialiser suivant ces talents.

Ils sont destinés à conduire dès le commencement de leur vie, et ils adouciront de beaucoup leur cours de vie s'ils reçoivent une éducation convenable dès leur enfance.



UNE NOUVELLE PÂTE POUR LA BARBE



M. E. Wite donne une recette curieuse pour la préparation d'une pâte destinée à remplacer le savon pour la barbe.

Cette préparation s'obtient de la façon suivante : On fait un léger mucilage de gomme adragante (deux parties dans un minimum d'eau), puis on ajoute un peu de stéarine, cinq parties, par exemple, avec suffisamment de carbonate de soude pour émulsionner, enfin on ajoute la paraffine (vingt-cinq parties). Le tout convenablement malaxé doit former, après refroidissement, une pâte onctueuse. On peut ajouter encore, pendant le refroidissement, dix parties d'alcool parfumé qui amollissent encore la préparation et qui favorisent par la suite l'évaporation du mélange étendu sur la peau.

Quand on veut se raser, on étend un peu de cette pâte sur la figure, et le rasoir coupe à la perfection les poils de la barbe.

L'EXECUTION TRAGIQUE D'UN BELGE

On raconte à Bruxelles les histoires les plus étonnantes au sujet des dramatiques circonstances qui ont marqué l'exécution de Pierre Claes, de Schaerbeck, condamné à mort sous l'inculpation d'espionnage par la cour martiale de Hasselt.

Claes aurait dit à un ami : "Ils peuvent me condamner à mort, mais avant qu'ils aient ma peau j'en démolirai encore quelques-uns !"

C'était un homme taillé en hercule, et avec cela d'une souplesse et d'une vigueur étonnantes, sous les dehors les plus débonnaies.

Il accepta la sentence de mort avec une égalité d'humeur parfaite se montra envers ses geoliers le "prisonnier parfait" et marcha sans défaillance à la mort.

L'exécution devait avoir lieu au point du jour dans la cour de la prison de Hasselt, mais on avait dévancé un peu l'heure et il faisait encore noir, de sorte que le lieutenant commandant le peloton et deux des soldats portaient des lanternes qui ne dissipaient pas complètement l'obscurité.

On colla Claes au mur. Il demanda comme suprême faveur qu'on ne lui bandât pas les yeux et qu'il pût donner lui-même le signal de l'exécution, ce qui lui fut accordé. L'officier commanda l'"En joue !" et les soldats, la main sur la gâchette, attendaient le "Feu!" tragique.

Mais alors il se passa quelque chose d'extraordinaire. Avant qu'on put se rendre compte de ce qui se passait, Claes s'était baissé brusquement, s'était précipité comme un bolide sur le peloton, avait renversé trois des soldats et, de ses mains

qu'il avait réussi, si on sait comment, à débarrasser de leurs liens, il s'occupait à étrangler sous une féroce étreinte l'officier qui dirigeait les bourreaux et qui poussait des hurlements épouvantables ! Claes accomplissait son serment ! Bien entendu, les fusils étaient partis tout seuls, et les soldats, ahuris, se rendaient à peine compte de ce qui se passait, ne pensaient pas à recharger leurs armes. La garde allemande de la prison accourut, armée de revolvers et, croyant à une rébellion contre l'officier, — on se méfie toujours un peu des landsturmiens ! — tira "dans le tas" à tort et à travers. Ce fut, dit-on, une belle salade.

Finalement quand on vit clair, deux soldats gisaient morts sur le carreau et deux étaient grièvement blessés. Quand à Claes, on le retrouva parfaitement vivant "sous" le cadavre de l'officier étranglé, dont le corps avait reçu en outre une balle dans le ventre ! La face du condamné jouissant de son triomphe, était, paraît-il, "comme celle d'un démon". C'est du moins ce qu'on raconte. Il se laissa passer la camisole de force sans opposer aucune résistance. Le lendemain on le perdit.

C'est, dit-on, à la suite de ce drame que Bissing aurait donné ordre de ne plus fusiller certains condamnés belges. "Ils ne valent pas la poudre qu'on emploie à les tuer, aurait-il déclaré. La même corde peut en garotter un cent."

Bissing a donné là une excellente idée aux alliés. La même corde pourra servir dans quelque temps pour lui-même, pour le Kaiser et beaucoup d'autres.



Le Carnet d'un Combattant

L'ATTAQUE D'UNE TRANCHÉE

par Claude C...

— 0 —

Lourdement, comme un suaire opaque, puant et épais, la brume du tout petit matin s'abat sur la tranchée, noyant sous son voile jaunâtre parapets et réseaux, en-sevellissant dans son cotonneux nuage l'horizon habituel, le terrain ravagé, dévasté, crevassé d'entonnoirs que la lune tout à l'heure burinait crûment à l'emporte-pièce, avec, au milieu de grandes flaques de clarté laiteuse, des masses noires qui sont des cadavres. Maintenant, on ne voit plus rien qu'une mer de ouate et il fait froid. Pesamment, au fond de la tranchée, des masses grisâtres, boueuses, des paquets informes s'agitent, grognent sourdement et se lèvent. Les soldats pelotonnés en boule, accroupis et somnolents serremuent, s'étirent, se secouant l'un l'autre : il y a trop de brume, il faut que tout le monde veille. Des mains précautionneuses, engourdies de froid, caressent les crosses des fusils, font jouer "en dou-

ce" les culasses. On devine, plutôt qu'on ne l'entend, un bruit d'armes qu'on vérifie, qu'on prépare. De temps à autre, une toux rauque, étouffée, dans un coin, grailleonne.

Soudain, le long du parapet, un chuchotement court, éveillant complètement les plus engourdis ; les sous-officiers, alertes, allant d'un troupière à l'autre, murmurent : "Attaque ce matin à neuf heures !" De sourdes exclamations, des demandes, des réponses, des ordres brefs et la tranchée, tout à l'heure morne, s'emplît d'animation silencieuse, d'activité muette. Un peu nerveux, les hommes vont, viennent, apportent des caisses de cartouches qu'on distribue sur-le-champ, se répartissent des grenades, s'assurent du jeu des baïonnettes. Quelques-uns, debout, en philosophes que rien n'émeut plus, mangent paisiblement un morceau. Lentement, la cigarette aux lèvres, aussi cal-

mes qu'au cantonnement, l'oeil clair, les officiers circulent, surveillant les préparatifs. Personne ne parle. A quoi bon ? Dans un moment comme celui-là les mots sont vides de sens. Et puis tout de même, quelque brave qu'on soit, on a la gorge un peu serrée. Un sentiment bizarre étirent tout le monde ; à la fois, on redoute la fuite des heures et on attend impatientement l'instant d'agir.

Du temps passe ; le brouillard peu à peu se dissipe, la nuit devient moins épaisse. On devine le jour qui va poindre.

La danse va bientôt commencer. Le temps, de plus en plus, s'éclaircit. Des bandes de lumière rouge et orange apparaissent à l'horizon, s'étalent les unes au-dessus des autres, s'élargissent sans cesse, faisant un fond de pourpre et d'or à la tranchée boche qui rampe à la crête, en face, et se tapit, sournoise et menaçante, hérissée de piquets et de ronces, comme une bête méchante vautrée dans sa bauge.

On voit tout à fait clair maintenant. Seulement, dans le ravinement séparant les réseaux, une gaze traîne encore, blancheâtre et persistante, qui s'enroule, se déroule, s'amenuise et semble s'entêter à vouloir pieusement dérober aux regards des vivants les morts qui dorment là.

Soudain, brutal et inattendu, rasant les têtes avec un sifflement aigu, un obus frôle la tranchée, s'abat sur le parapet allemand ; un éclair aveuglant, une détonation assourdissante, du bois, des débris de toutes sortes qui voltigent, mêlés à de la ferraille : le concert prélude et immédiatement bat son plein. Brusquement démuselés, de tous les coins de la plaine, 75, 120, 155 aboient à qui mieux mieux crachent à gueule que veux-tu. Les sifflements trop nombreux ne sont plus qu'un ronflement, un pialement, un harlement

ininterrompu et déchirant. Sans arrêt, détonations et explosions couronnent la tranchée boche d'une guirlande de feu, de tourbillons de fumée, cisailent les réseaux tordent les piquets, arrachent pierres et terre. Parmi les éclatements secs et rageurs des 75, au milieu de leurs panaches roux et blancs, les déflagrations sourdes des obus de gros calibre mêlent leur épais nuage noir.

Collés au parapet, l'oeil au créneau, séduits par un spectacle dont on ne se blase jamais, ravis et aux trois quarts sourds, les troupiers médusés contemplant le feu d'artifice. De temps à autre, admirative une voix murmure : "M...! qu'est-ce qu'y prennent, les Boches!" Mais, troublant la fête, intempestif, un ronflement se perçoit subitement, approche, grandit ; on sent quelque chose de lourd, de menaçant qui arrive, très vite, du fond du ciel. Promptes, derrière le remblai de terre qui les protège, les têtes, instinctivement font le plongeon. Il est temps. A deux mètres, dans le réseau, une marmite s'écrase, avec un fracas assourdissant, projetant vers le ciel son cône noir et puant, criblant de pierres et de ferraille la tranchée française. Les Boches répondent. Mais des observatoires d'artillerie on a vu l'éclatement et aussitôt de plus belle, les pièces françaises font rage. Ce n'est plus une pluie d'obus maintenant qui arrose la position ennemie, c'est une grêle, une trombe, un cyclone.

Et sans interruption, sans un arrêt, implacable, la tempête de fer et de feu, meurtrière, aveuglante et brutale bouleverse les ouvrages adverses, aplatit le réseau, culbute les chevaux de frise, ouvre à l'élan prochain une triomphale avenue.

Soudain, dans la tranchée française, un avertissement : "Attention, les gars Neuf heures moins cinq, c'est le moment!

Lestement, les hommes se lèvent. Plus

de lourds paquets de poils, enveloppés de cache-nez, ensevelis sous les peaux de bique et les passe-montagnes, plus d'ombres falotes comme il en rôdait ce matin, à moitié endormies, à travers les boyaux. Rien que des troupiers jeunes, énergiques, musclés, aux mâchoires contractées et volontaires, aux yeux hardis. De-ci, de-là quelques figures pâles d'émotion, mais la plupart des faces sont calmes, sereines : le sacrifice est fait, il n'y a plus qu'à marcher.

Et brusquement, le tintamarre cesse. Un calme plat, surprenant, extraordinaire lui succède sans transition. Sur la position allemande, quelques fumées flottent encore, achevant de se dissoudre dans l'air.

Dans les tranchées françaises, un seul cri : "En avant !" et sans un mot sans une hésitation, jaillissant hors du parapet comme des diables hors d'une boîte, les troupiers bondissent, officiers en tête. A toute allure, baïonnette haute, ils galopent vers la tranchée boche qui semble, là-bas, à cinquante mètres, bouleversée, hachée, déchiquetée, une proie facile. Une seconde, deux secondes : la tranchée n'est plus qu'à vingt-cinq mètres. Mais soudain son parapet s'illumine d'une brève et fulgurante clarté. Cinglante, rageuse, une nappe de balles passe en trombe, avec des sifflements stridents et coléreux d'abeilles en furie. Les détonations sèches des fusils claquent l'air, et immédiatement le tac-tac précipité des mitrailleuses se met à moudre sa meurtrière et sinis-

tre chanson. Les rangs des assaillants s'éclaircissent. Des hommes lancés en pleine course, les bras allongés, le fusil lâché, trébuchent, culbutent comme des lapins et restent étendus, le nez au sol, sans un mouvement. Mais personne ne recule. Ce serait la mort certaine. On court droit devant soi, sans rien voir, à perdre haleine d'un élan fou. Les fils de fer rompus, gisant sur le sol ne sont plus un obstacle : l'attaque arrive. Fougueusement, à grands bonds de chat-tigre, les plus hardis, les



Dans les boyaux de communication.

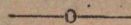
plus lestes, les plus heureux escaladent le parapet boche. Confusément, comme dans un rêve, ils aperçoivent un trou, des casques à pointe qui y grouillent, des gueules de fusils dont le petit trou noir menace : des détonations les giflent, des balles leur sifflent aux oreilles, des bombes les aveuglent de leur fulgurante clarté, les assourdissent de leur bruyante explosion. Plusieurs, tête baissée, s'écrasent dans le tombeau ouvert sous leurs pas ou s'aplatissent lourdement, griffant le sol, sur le rebord de la tranchée ; mais la plupart, décoiffés, suants, haletants, fous furieux, sautent dans le tas, l'arme au poing, jouent de la baïonnette, de la crosse et

des pieds. Dans le boyau étroit noyé de fumée, rempli de cadavres, on se bat féroce-ment, sans merci. Et brusquement, sans qu'on comprenne comment cela se fait, on ne trouve plus devant soi que quelques camarades hébétés dont la baïonnette sanglante menace encore.

Les Allemands survivants se sont enfuis. Alors, sans perdre de temps, sans commandement — reste-t-il encore des chefs seulement ? — chacun se rue au plus pressé. Quelques-uns bondissent aux boyaux de communication, remplissent fiévreusement à grands coups de pelle les sacs de terre qui obstrueront l'issue, ébauchant en hâte, avec les matériaux qui leur tombent sous la main, un obstacle provisoire. On retourne la tranchée. Il est temps ! Le téléphone a joué. Soudain des vomissements emplissent l'air de leurs ronflements, et, de toutes parts, sur la tranchée conquise, les marmites s'abat-tent, s'écrasent pesamment, l'ensevelissent sous leur fumée noire et opaque. On les entend venir de loin, du fond du ciel, lourdes et lentes, de plus en plus nombreuses, et leurs explosions assourdissantes et flasques ébranlent le sol qu'elles creusent et labourent. C'est un grondement formidable et ininterrompu qui, par rafales, se renforce et s'aiguise de sifflements stridents. Des shrapnells, furieusement, rasant les parapets, arrosent le sol avec un crépitement de gros grêlons. Couchés dans leur trou, rasés au fond de la tranchée, les troupiers assourdis laissent passer l'orage, s'organisent de leur mieux, reussent hâtivement des abris s'enfoncent le plus vite possible. Pourvu seulement que les renforts puissent arriver, parvenir jusqu'à eux, malgré les tirs de barrage, l'arrosage précipité et copieux dont l'artillerie boche gratifie le terrain qu'ils ont à parcourir ! Ce ne serait pas drôle de rester là, une poignée,

pour repousser la contre-attaque qui va, inmanquablement, se déclancher. Mais ça y est, les voici !

Et malgré le tintamarre, malgré le danger, les hommes, au fond d'eux-mêmes, rigolent. Les Boches, une fois de plus, sont roulés. Ils ont laissé passer le moment. C'était tout de suite qu'ils devaient contre-attaquer. Maintenant, il est trop tard. Leurs gros obus ont beau faire rage, ensevelir la position sous un nuage de fumée, niveler tout ce qu'ils rencontrent, la tranchée française est française et restera française.



EDUCATION DE PRINCE



Au temps où il faisait encore ses humanités — les rois en ont besoin plus encore que les autres hommes, — le kronprinz recevait les leçons d'un professeur d'histoire.

Quoique savant distingué, le professeur était forcé, par la qualité de son impérial élève de rester courtisan.

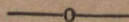
Au cours d'une leçon, il lui posa un jour la question suivante :

— Votre Altesse Impériale daignera-t-elle me dire en quelle année se termina la guerre de Trente Ans ?

Le kronprinz chercha dans sa mémoire et répondit en hésitant :

— En 1643.

— J'ose dire à Votre Altesse Impériale que sa réponse n'est pas tout à fait exacte : c'est 1648... Mais combien admirable est la réponse de Votre Altesse Impériale ! Et combien j'y démêle Son ardent amour de la patrie allemande, pour qui il eût évidemment mieux valu que cette fâcheuse guerre se terminât cinq ans plus tôt...



LA PREMIERE PRISE DE ROBERT SURCOUT

Les récits maritimes sont de saison. Voici l'histoire du corsaire malouin Robert Surcouf écrite par son petit-neveu. C'est un étonnant chapitre qui semble être détaché d'un roman d'aventure.

Tout à coup, au milieu du silence matinal, la voix de l'homme en observation au mât du petit hunier cria :

— Navire en vue !

— Où cela ? dit Robert.

— Dans le Sud-Sud-Ouest à nous, répond l'homme de vigie.

— Est-il gros ? demanda le nouveau corsaire.

— Oui, capitaine, il paraît très gros.

— Tant mieux, reprend Surcouf, les parts de prise seront plus fortes !

Impatient de nouveaux succès, doué de cette intrépidité qui fait mépriser le danger, le Malouin laisse porter sur la voile en vue. Le navire signalé était le Triton, beau vaisseau de la compagnie anglaise, dont la longue et noire carène n'avait pour unique ornement qu'une ceinture jaune marquetée comme les cases d'un damier par les sombres embrasures des sabords d'une batterie basse de vingt-six pièces de 12. Cet aspect sévère portait avec lui un luxe guerrier qui le rendait terrible et menaçant. Quelques canons sur les gaillards et cent cinquante hommes d'équipage complétaient son armement de défense. Il courait sous toutes voiles tribord amures, et se dirigeait vers la côte d'Orissa, non loin de laquelle se dresse, aux yeux du navigateur, la fameuse pagode de Djaggernat.

Surcouf, voyant le peu de monde qui

lui reste à bord du Cartier, s'arrête pour attendre le Diana, et lui prend quelques marins, ce qui porte son équipage à dix-neuf hommes, lui et le chirurgien compris ; puis, entraîné par l'ardeur qui le domine, il gouverne à couper le chemin au vaisseau anglais. Il joint la ruse à l'audace. Déguisant sa nationalité, il hisse à son mât de misaine le yacht anglais, signe distinctif des brick-pilotes. A la vue du pavillon britannique, le Triton, dans la sécurité de sa force imposante, met en travers et permet ainsi de l'atteindre. Arrivé à trois milles de distance, Surcouf, qui n'a pas cessé de braquer sa longue-vue et d'étudier le navire anglais, distingue la formidable batterie de l'ennemi ; il remarque avec plaisir que les canons sont à la serre, mais en même temps il aperçoit beaucoup de monde. Un nombreux équipage couvrait le pont du vaisseau et paraissait saluer l'approche du Gange, terme de son long voyage. Surcouf espère encore que ces hommes sont des Lascars, et il continue sa route sans ralentir l'aire du Cartier. Arrivé à portée de canon, il reconnaît son erreur ; tous les marins du Triton sont Européens.

La position du Cartier semble désespérée. Il n'a qu'une poignée d'hommes à opposer à ce colosse de la mer, dont la marche a été reconnue supérieure à la sienne. La perte des Français paraît inévitable. Les dix-neuf braves vont-ils succomber, écrasés sous le nombre de leurs ennemis ou iront-ils, dans les cachots de l'Inde ou sur les pontons anglais, atten-

dre une mort lente, plus triste que la mort du champ de bataille ? — L'âme de Surcouf s'alarme, car toutes les chances de succès sont pour l'anglais, mais son indécision est de courte durée. Le péril augmente à mesure que les navires se rapprochent, la nationalité du Cartier va être reconnue et une seule bordée du Triton peut le faire s'abîmer sous les flots. Dans cet instant suprême, où sa vie et son honneur sont en jeu, où la responsabilité des existences qui lui sont confiées pèse si lourdement sur lui. Surcouf sent son âme grandir, et son génie va suppléer à tout.

Il faut se soumettre ou combattre; une minute de retard peut tout perdre, car la distance diminue rapidement entre les deux adversaires. Sa détermination personnelle est déjà arrêtée, mais dans cette alternative forcée, de prendre ou d'être pris, il en appelle à son équipage, qu'il voit, comme lui, animé depuis le premier jusqu'au dernier matelot d'une résolution héroïque.

— Mes amis, leur dit-il, l'anglais est bien fort et nous ne sommes que dix-neuf; voulez-vous essayer de l'enlever par surprise, et acquérir à la fois la gloire et la fortune, ou préférez-vous aller pourrir sur les affreux pontons de l'Angleterre ?

Il connaissait bien ses hommes et il leur parlait le langage qui pouvait les toucher. Tous ses marins savaient les dangers qu'ils couraient; la mort ou la terrible vie des pontons anglais. — Chacun de ces corsaires valait par lui-même deux ou trois matelots des navires de guerre ennemis. La perspective d'une fortune promptement les entraînait, la crainte d'une captivité barbare doublait et triplait leur valeur individuelle. C'est à ce double sentiment qu'il fallait attribuer les étonnants exploits de Surcouf. Les hommes

qu'il commandait savaient où ils allaient, et, à l'exception des fibustiers de Montbars, jamais on ne vit nulle part d'aussi formidables routiers de la mer.

L'allocution du capitaine eut tout le succès qu'il en attendait. La vue des Anglais a ranimé la haine et la colère des marins du Cartier; ils aiment mieux mourir que de se déshonorer par une reddition sans combat.

— Vaincre ou périr, prononcent par acclamation les dix-huit héros.

— Eh bien que ce vaisseau devienne notre tombeau ou le berceau de notre gloire, reprend le capitaine, et il continue de s'avancer vers l'anglais qui l'observe curieusement.

Robert Surcouf, dont une résolution subite a illuminé l'esprit, ordonne aux siens de s'armer soigneusement et de se tenir cachés. Il se montre sur le pont avec un officier, le maître d'équipage et un matelot, seules personnes qu'il juge nécessaires pour la manoeuvre qu'il médite. Quelques Indiens, gens inoffensifs, qu'il avait extraits de ses prises, se trouvaient sur le tillac du Cartier et complétaient sa ressemblance avec des pilotes du Gan-ge.

Arrivé à demi-portée de pistolet dans la hanche du vent du trois-mâts, il fait baisser les couleurs britanniques et les remplace promptement par l'étendard national français, assuré de deux coups de canon à mitraille tirés contre les matelots groupés sur le pont du vaisseau ennemi. A cette brusque attaque, signal inattendu d'un duel à mort, un long cri d'étonnement et de stupéfaction s'élève à bord du Triton, et les Anglais, comme une foule saisie d'une frayeur panique, abandonnent les gaillards et se rendent pour la plupart avec précipitation dans leur batterie.

Les marins du Cartier se sont redressés

et ont répondu par un hurrah de défi aux cris des Anglais. Surcouf met aussitôt la barre au vent, aborde le Triton, et, profitant habilement du premier moment de confusion qui régnait à son bord, jette six Français dans les haubans d'artimon d'où soutenus par la fusillade de leurs compagnons, ils escaladent la dunette. Le Cartier, entraîné par son aire, continue son évolution et vient élonger bord à bord son puissant antagoniste dont la haute muraille le domine comme un bastion.

Debout sur le bossoir, une drisse de bonnette à la main, l'intrépide maître d'équipage s'élanche dans les grands porte-haubans du vaisseau et, liant avec son filin les deux navires l'un à l'autre, supplée aux grappins d'abordage qui manquaient. Cette opération hardie terminée, Surcouf à la tête de ses marins franchit les bastingages élevés du Triton, fait feu de sa main sur le capitaine anglais, qui, armé à la hâte, sortait de sa dunette, et le tue, refoule dans l'intérieur du vaisseau tout ce qui résiste, et se rend maître du pont. Quelques Anglais, armés de pinces et d'anspects essaient, de combattre et d'arrêter les Français, mais ceux-ci les chassent à coups de sabre des postes qu'ils veulent défendre et les précipitent en désordre dans les écoutilles dont ils s'emparent.

L'équipage ennemi se débat sous cette poignée de braves. Les canonniers chargent rapidement leurs pièces et tirent deux coups de canon sur le Cartier à bord duquel sont seulement restés deux Français ; le chirurgien Hamon et le cuisinier ; mais les boulets passent au-dessus de sa coque sans lui faire aucun mal. Les deux hommes du Cartier répondent à coups de fusil aux marins anglais qui se montrent aux sabords et passent des armes à leurs camarades.

Au milieu des dangers qui environnent

les Français, rien n'échappe à la perspicacité du jeune chef. Pour couronner le succès de son audacieuse entreprise, il fait poser le caillebotis sur l'écoutille de l'avant, et couper par le charpentier aidé de deux hommes, qu'il désigne lui-même, les rabans de mantelets des sabords. Il diminue ainsi le nombre des issues par lesquelles les marins ennemis, passant au dehors, pourraient venir surprendre les dix-sept assaillants, et les emprisonner dans la batterie du Triton. Au moment même où Surcouf donnait ces ordres, qui le désignaient à l'attention de ses ennemis, il remarque un Anglais le couchant en joue par une des fenêtres de l'avant. N'ayant pas son fusil, qui cependant ne le quittait guère dans ces sortes d'engagements, il fait le geste, pour déranger le coup qui lui est destiné, de jeter son sabre à la tête de son adversaire, quand, à sa grande surprise, l'amorce brûle sans que l'arme fasse explosion, et pendant que l'Anglais réamorçait son arme, il le voit tomber mortellement blessé.

Dès le premier choc, le commandant du Triton, capitaine Philipp Buernyeat, le lieutenant Picquet et plusieurs matelots avaient été tués ou blessés ; cependant la lutte se continuait avec acharnement, et la victoire restait indécise, les Anglais pouvant, par leur nombre, rejeter à la mer les marins du Cartier. En entendant le combat, les prisonniers enfermés à bord de ce navire essayèrent de tenter une diversion en faveur de leurs compatriotes, mais cette tentative fut énergiquement réprimée par le cuisinier et les Indiens restés sur l'ancien brick-pilote.

Surcouf est partout, il se multiplie ; plein de présence d'esprit et d'audace, il veille à tout et entraîne à propos dans les endroits à défendre ses seize valeureux compagnons. Quelques Anglais, plus acharnés à la lutte, succombent encore en

défendant leur navire. Un gabier de la hune de misaine du Triton, surtout, excitait ses compagnons à se défendre en leur signalant le petit nombre de leurs ennemis, et de ce poste élevé, il jetait sur les Français tout ce qui pouvait lui servir de projectile. Surcouf l'aperçoit, l'ajuste et l'abat raide mort au milieu du pont, où il achève de se broyer en tombant.

Le sauve-qui-peut, qui avait dès le premier moment de l'attaque précipité les marins anglais dans la batterie et le faux-pont du Triton, entraîne encore une fois le boatswain (maître d'équipage) et une vingtaine de matelots. Leur frayeur se communique au reste de l'équipage, qui implore grâce et merci. Le lion britannique est terrassé par le moucheron. Un Anglais, plus rassuré que les autres s'avance vers le panneau resté entr'ouvert et près duquel six tireurs embusqués surveillent toujours les ennemis refoulés ; il déploie un mouchoir blanc et demande à monter sur le pont, où il déclare, au nom de ses compatriotes, qu'ils se rendent. A ce signe de soumission, le capitaine du Cartier commande "Bas le feu !" se préoccupe de suite de l'amarrage de sa prise et fait descendre tous les prisonniers dans le-faux-pont où ils sont gardés à vue jusqu'à ce qu'il ait statué sur leur sort.

Le pavillon britannique, après un engagement de trois quarts d'heure, s'abaisse de la vergue du pic du Triton, et fait place au drapeau tricolore qui se déploie avec une élégante majesté sur la poupe de sa glorieuse conquête, salué d'un cri enthousiaste de "vive la France !" poussé par les hommes du Cartier justement fiers de leur victoire.

"Le Triton était le premier navire anglais enlevé sur les brasses du Bengale. Avant Surcouf, aucun croiseur français n'y était venu porter la guerre ; aussi la

nouvelle de cette capture fut reçue avec stupeur dans l'Inde et en Angleterre. On ne pouvait comprendre tant d'audace et cette témérité qui poussait une poignée d'hommes à attaquer un navire armé en guerre. Le nom de Surcouf grandit d'un seul coup de cent coudées et tonna comme un glas d'alarme aux oreilles anglaises.

Cependant les habitants de l'Île-de-France, épuisés par la famine, attendaient des nouvelles de Surcouf, en qui reposait tout leur espoir. Au matin du 10 mars 1796 on signala au large de Port-Louis un grand navire se dirigeant vers l'île. Aussitôt, l'attention des promeneurs se fixe sur ce bâtiment qui, gracieusement incliné sous une bonne brise, les voiles portant admirablement, fendait l'onde sous sa puissante carène. Nul ne pouvait nommer ce navire, dont la forme anglaise indiquait l'origine aux yeux des connaisseurs. A l'assurance avec laquelle il s'avavançait, sans réclamer le secours d'un pilote, vers la côte couronnée de batteries, chacun pensa que c'était une prise commandée par un pratique de l'Île-de-France, mais quel était ce capitaine ? La foule s'était amassée sur les quais, et, curieuse, interrogeait la mer du regard. Les suppositions allaient leur train. Les commanditaires de Surcouf, MM. Malroux et Levallant étaient là, au milieu d'un groupe d'armateurs, qui tous faisaient des vœux pour que ce puissant vaisseau fut le prix de la valeur d'un de leurs capitaines. Mais aucun signe ne venait indiquer à quelle maison appartenait cet inconnu, il semblait que son commandant mettait une sorte de coquetterie à se faire connaître, quand tout à coup le navire présente légèrement le travers et on aperçoit à la corne le drapeau français flottant gaiement au vent, tandis que, pendu à l'arrière avec un balai, l'éten-

dard anglais traîne renversé dans la mer. Alors, de cette foule anxieuse, fixée maintenant sur la nationalité du navire, s'éleva une immense acclamation qui, portée par les eaux, roula jusqu'aux marins rentrant au port. Au même moment, le guidon particulier de la maison Malroux et Levaillant est hissé en tête du grand mât. C'est donc un corsaire de l'Île-de-France, c'est Robert Surcouf !

Son nom est dans toutes les bouches, les cris se croisent dans les airs et vont jusqu'aux oreilles des vainqueurs du Triton. Pâles d'émotion, MM. Malroux et Levaillant reçoivent les félicitations de leurs amis et des officiers du port. Cependant, un canot s'est détaché du navire ; halé par six vigoureux rameurs, il apporté à terre le capitaine malouin. Les curieux se pressent vers l'embarcadère, et c'est au milieu des vivats et des cris d'enthousiasme de la population blanche et noire accourue pour le saluer que Surcouf accoste la cale de Port-Louis. Toutes les mains se tendent vers lui, chacun veut approcher cet homme extraordinaire qui vient dans une heure de se placer au premier rang des plus audacieux corsaires. De toutes les rues qui donnent sur les quais débouchent des groupes nombreux venus pour contempler la glorieuse capture ; ces groupes se heurtent et se mêlent à la foule qui accompagne Surcouf, lui formant une escorte d'honneur, et le conduit jusqu'à la maison d'armement de MM. Malroux et Levaillant. La ville est en fête ; elle acclame partout où il se montre celui qui vient de l'arracher à une disette imminente et d'attacher un si beau fleuron à la couronne navale de la France. Toute la journée, ces manifestations sympathiques continuent, et le silence de la nuit suivante est souvent coupé par les cris joyeux et bruyants des matelots du Triton, fêtant leur jeune chef

dans des chansons qui sont venues jusqu'à nous. Ce glorieux combat, fait d'armes qualifié d'extraordinaire exploit par les journaux anglais du temps est une des actions les plus éclatantes dans les fastes de notre marine, et le héros qui venait de l'accomplir n'avait que vingt-trois ans.

— o —

LES PUNAISES BRUXELLOISES

Malgré le rude régime auquel ils sont soumis, les Bruxellois ont gardé le sourire ; la petite histoire suivante où est mise en relief balourdise teutonne le prouve surabondamment :

Un officier boche avait comme chauffeur un avocat bruxellois. Il occupait ses loisirs à visiter la ville, se faisant conduire aux principaux monuments.

Devant Sainte-Gudule, il fit la moue :

— Pas mal ! pas mal ! mais à Cologne, nous avons une cathédrale plus "kolossale !"

Au Palais de Justice, l'herr lieutenant toisa de sa petitesse l'énorme bâtiment :

— Peuh ! notre Palais de Justice de Berlin est plus "kolossal".

L'avocat belge ne disait rien.

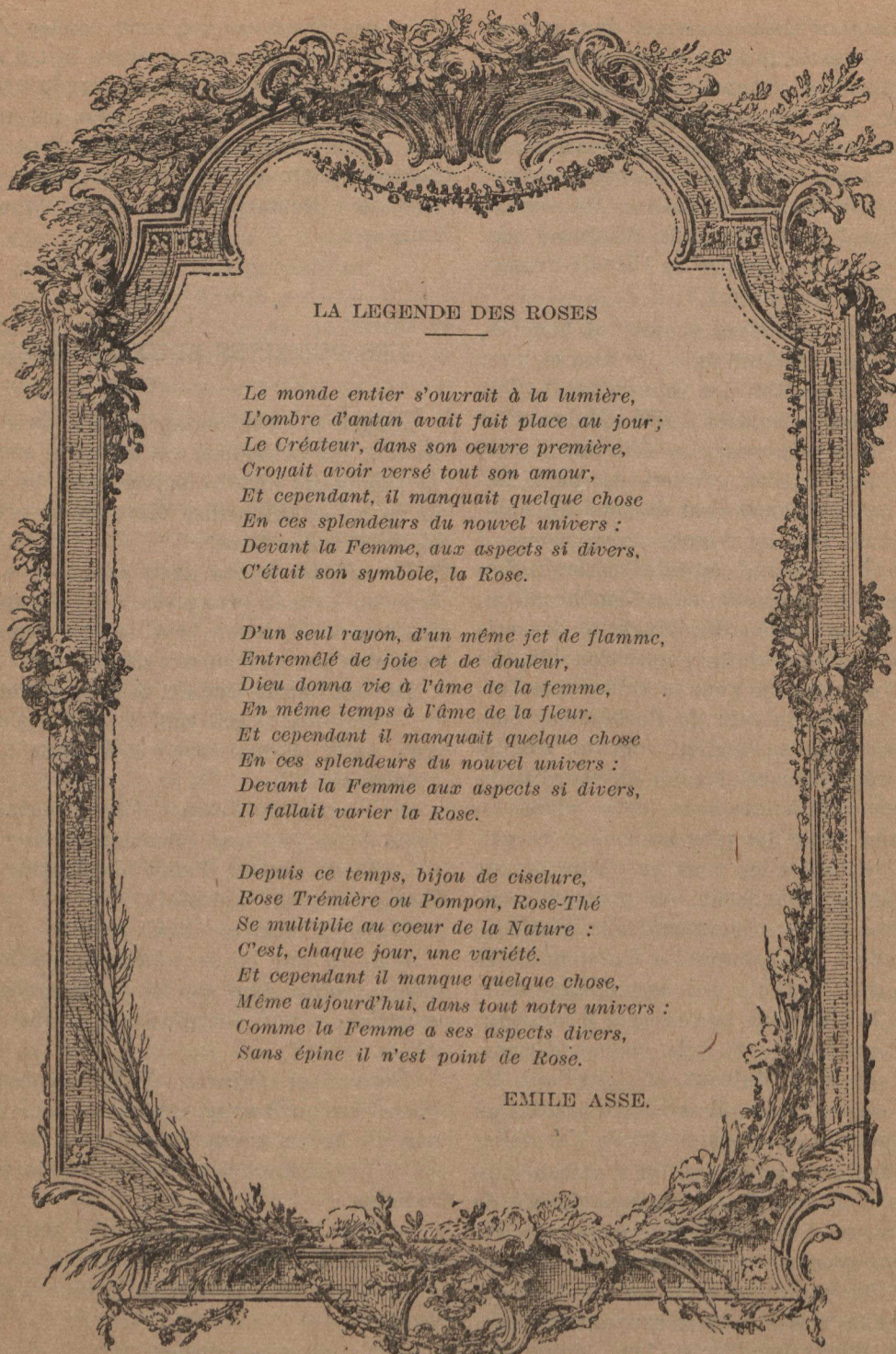
Mais le soir en se couchant, l'officier boche trouva dans son lit — désagréable surprise — une douzaine de crabes vivants.

Fureur et injures. Il fait venir son chauffeur qu'il soupçonne, non sans raison, de la mauvaise plaisanterie.

Celui-ci comparait, et, de l'air le plus aimable :

— Mon lieutenant, ce sont des punaises de Bruxelles. Comme vous pouvez le voir, elles sont plus "kolossales" que celles de Berlin !

— o —



LA LEGENDE DES ROSES

*Le monde entier s'ouvrait à la lumière,
L'ombre d'antan avait fait place au jour ;
Le Créateur, dans son oeuvre première,
Croyait avoir versé tout son amour,
Et cependant, il manquait quelque chose
En ces splendeurs du nouvel univers :
Devant la Femme, aux aspects si divers,
C'était son symbole, la Rose.*

*D'un seul rayon, d'un même jet de flamme,
Entremêlé de joie et de douleur,
Dieu donna vie à l'âme de la femme,
En même temps à l'âme de la fleur.
Et cependant il manquait quelque chose
En ces splendeurs du nouvel univers :
Devant la Femme aux aspects si divers,
Il fallait varier la Rose.*

*Depuis ce temps, bijou de cislure,
Rose Trémière ou Pompon, Rose-Thé
Se multiplie au coeur de la Nature :
C'est, chaque jour, une variété.
Et cependant il manque quelque chose,
Même aujourd'hui, dans tout notre univers :
Comme la Femme a ses aspects divers,
Sans épine il n'est point de Rose.*

EMILE ASSE.

Les FOURRURES QUI VIENNENT DE LA MER

Jamais à aucune époque les fourrures n'ont joué un rôle aussi important dans les modes si souvent changeantes du costume féminin.

Ce ne sont plus seulement les manteaux et les manchons qui sont composés du chaud pelage des bêtes fauves, mais les chapeaux et les robes de nos dames s'ornent de plus en plus de ces précieuses dépouilles, à tel point qu'en ce moment, pour ne parler que des coiffures, nos élégantes semblent rivaliser avec les antiques grenadiers. Aussi depuis quelques années, le prix des fourrures s'est élevé d'une façon prodigieuse, et a eu pour conséquence un développement si intense de la poursuite des bêtes qui produisent ces précieuses dépouilles que certaines espèces sont littéralement menacées d'un complet anéantissement.

Parmi celles-ci, les phoques et grands animaux marins habitant autrefois les rivages des mers arctiques ont été tellement décimés que les Etats intéressés, la Russie, le Dominion et les Etats-Unis ont dû prendre des mesures sévères pour les protéger contre une exploitation destructrice.

Une des espèces les plus intéressantes, produisant la belle fourrure dite "loutre de mer", et la variété de grands phoques appelée ours marins, et que l'on rencontre principalement sur les îles Pribylof et du Commandeur situées dans le détroit de Béring. Un haut fonctionnaire russe, M. de Zenzinof, chargé d'étudier la situation

de ces précieux amphibiens qui constituent un fructueux monopole pour le gouvernement russe, a publié, il y a quelques années, un rapport officiel auquel nous empruntons les curieux renseignements suivants.

Les ours marins appartiennent à la famille des phoques, avec lesquels ils ont une grande ressemblance, tout en présentant en même temps quelques particularités.

Le corps d'un ours marin, dont la longueur varie de 3 à 6 pieds, selon l'âge, rappelle vaguement par sa forme et sa couleur un cigare; à l'une des extrémités de ce corps est attachée la tête, ayant une bouche moyenne, de toutes petites oreilles et de grands et beaux yeux; à l'autre extrémité du corps se rattachent deux membres ressemblant à une paire de gants de peau noirs avec des doigts cousus ensemble, et faisant l'office d'un gouvernail dans l'eau et d'un éventail sur la terre. Deux autres membres sont attachés aux flancs, au tiers à peu près de la longueur du corps en partant de la tête; ce sont des nageoires remplissant le rôle des rames dans l'eau et des pattes sur la terre. Ces quatre membres de devant et de derrière sont appropriés plutôt à la vie dans l'eau; ils sont recouverts d'une peau épaisse et noire, sans poils. Le corps d'un ours marin est excessivement souple: en nageant et en plongeant il a des mouvements d'une élasticité surprenante. Assis sur la

terre, cet amphibie s'appuie sur les deux extrémités molles et écartées en dehors de ses pattes de devant et sur l'extrémité du bas de son corps, dont la partie supérieure se redresse alors presque perpendiculairement.

Pour se mouvoir sur la terre, l'ours marin déplace d'abord ses pattes de devant l'une après l'autre, et ensuite il ramène la partie postérieure de son corps. Si cette manoeuvre se fait rapidement, alors l'animal s'avance en sautant au galop, et sur une distance de 10 à 20 pas un mâle adulte ne se laissera pas dépasser par un homme marchant au pas accéléré. Tous les déplacements de longue distance sur terre sont peu aisés pour ces bêtes, et elles ne les font que par petites étapes, lentement et avec des arrêts très fréquents pour se reposer. En revanche, bien à l'aise dans l'eau, les ours marins nagent rapidement, adroitement, et sont infatigables. Il est assez difficile de déterminer exactement la vitesse moyenne de cet animal dans l'eau, mais il est certain qu'elle doit être très grande, étant donné qu'un bateau à vapeur filant 16 milles ne peut pas laisser en arrière un ours marin, qui le suit aisément tout en s'amusant en route à faire des plonges et des évolutions savantes autour de lui.

Pour se reposer et pour dormir, les ours marins n'ont point besoin de sortir sur la terre; ils se livrent tranquillement aux douceurs de la sieste ou du sommeil dans l'eau, ayant préalablement plié d'une manière particulière leurs pattes-nageoires et le bout du nez au-dessus de la surface.

A l'instar de certains oiseaux, les ours marins pratiquent la migration, en quittant à l'approche de l'été les contrées situées près de l'équateur pour se rapprocher des pôles. Cette migration a été ob-

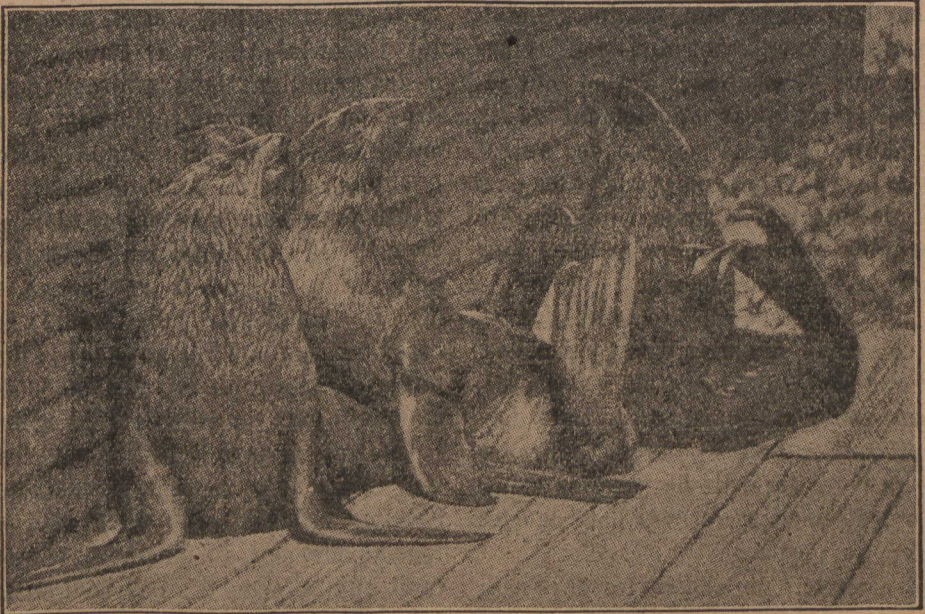
servée depuis longtemps déjà. Le Père Veniaminoff, dans ses mémoires concernant les îles de ces régions, raconte que les habitants des îles Aléoutes remarquaient tous les ans le passage dans les détroits des ours marins se dirigeant au printemps vers le Nord et revenant en automne au Sud.

Les îles du Commandeur, au moment de leur découverte en 1741, ont été trouvées inhabitées, mais leurs rivages étaient fréquentés en été par une multitude d'ours marins. C'est ainsi qu'on a découvert par hasard un des endroits qui leur servaient de séjour au Nord, mais il est évident cependant qu'en outre de ces îles, il devait exister dans le détroit de Béring, d'autres îles où passaient, en été, les ours marins, qui se dirigent au Nord par les détroits d'est des îles Aléoutes. La question de savoir où se trouvaient ces îles inconnues intéressait énormément les industriels russes s'occupant de la chasse et du commerce dans les contrées du Pacifique Nord au milieu du dix-huitième siècle. Un de ces industriels nommé Pribyloff, capitaine d'un petit voilier marchand, "Saint-Georges", s'acharna pendant deux ans à croiser dans la mer de Béring à la recherche de ces îles qui, selon la légende des peuplades de cette contrée, étaient situées loin, loin, au nord des Aléoutes. A la troisième année de ses recherches opiniâtres l'intrépide Pribyloff arriva enfin à découvrir les îles qui portent maintenant son nom, et dont les rivages étaient littéralement couverts par des bandes innombrables d'ours marins.

C'est ainsi que la question de savoir où ces animaux passent l'été a été résolue, mais on ignore encore aujourd'hui où ils passent l'hiver, de même que l'on n'a jamais su où s'en vont, en hiver, les bandes de millions d'oiseaux marins qui passent

l'été dans les îles du Commandeur et dans les îles Pribyloff. Plusieurs vaines tentatives ont été faites récemment dans le but de découvrir les îles connues où les ours marins passent l'hiver. Plusieurs hypothèses ont été émises à ce sujet; les uns supposaient que pendant l'hiver les ours marins descendent au fond de la mer pour s'y livrer à une somnolence pareille à celle de l'ours ordinaire; les autres affirmaient qu'ils émigrent dans l'hémisphère du Sud,

et les îles du Japon et qu'à l'approche de l'été, en aspirant toujours à regagner le Nord, ils suivent le groupe des îles Kouriles et tombent dans le courant du Kamtchatka, distinct du courant du Japon. Le courant du Kamtchatka est faible et superficiel. Tous les vents de l'Ouest et du Nord diminuent, semble-t-il, sa force et son influence près des îles Komandorski; en revanche, tous les vents contraires font devenir son influence plus manifeste.



Les ours marins.

etc. La meilleure de toutes les hypothèses possibles doit être celle qui suppose que les ours marins ne quittent jamais les limites du courant chaud. Après avoir passé l'hiver aux latitudes rapprochées de l'équateur, ils émigrent en été dans les contrées polaires.

En admettant cela pour les ours marins de la mer de Béring, on doit supposer qu'ils séjournent pendant l'hiver dans l'Océan, entre les îles Mariannes, Philippines

On dit que le nombre des ours marins arrivant vers les côtes des îles dépend des vents du printemps et du commencement de l'été; si le courant est fort, une quantité considérable s'approche des rivages; au contraire, si le courant est faible, une partie minime de ces bêtes vient dans le voisinage des îles, tandis que la majorité passe même l'été dans l'Océan, au sud des îles. Ce que nous voyons près des îles Komandorski se produit également dans les para-

ges des îles Pribyloff.

Les ours marins font leur apparition dans le voisinage des îles de la mer de Béring dans la première quinzaine du mois de mai. Les mâles sont toujours les premiers arrivés, et s'installent sur le rivage où ils prennent possession de l'emplacement destiné à l'installation de leur famille. Ces terrains sont généralement sablonneux, ou couverts de menus fragments de coquillages. Tout le long des rivages s'étendent des récifs, ou des banes de coquillages sur lesquels les ours marins s'installent également, en réservant pour leurs familles ceux de ces banes qui ne sont jamais recouverts d'eau au moment de la marée haute, et ne se servant des autres que pour la sieste, la promenade et les parties de plaisir à marée basse. Une propreté remarquable règne toujours et dans tous les gisements des ours marins.

Peu après arrivent les femelles qui se groupent sous la direction des vieux mâles, tandis que les jeunes ours ou "célibataires" sont tenus à l'écart. Ce sont ces derniers qui sont exploités pour leur fourrure tandis qu'il est interdit de tuer les vieux mâles et les femelles réservés pour la conservation de l'espèce.

Voici comment on chasse les ours marins.

Ayant dépisté un endroit occupé par une bande de "célibataires" et après avoir attendu un moment favorable, les indigènes se lèvent avant l'aube.

La plupart sont armés d'un bâton; ils se mettent en marche et, en tenant compte de la direction du vent, s'approchent dans un silence complet de l'emplacement où se trouve le troupeau; hâtant toujours le pas et se courbant pour rester inaperçus le plus longtemps possible, ils se précipitent en avant aussitôt que les ours marins

montrent les premiers signes d'inquiétude, exécutent un mouvement tournant et, se développant en cordon vivant, leur coupent la retraite vers la mer. Effrayées, les pauvres bêtes, dont le premier mouvement a été naturellement de se jeter dans l'eau, ne savent plus maintenant que faire, poussent des cris, se tassent affolées et commencent enfin à se reculer devant les chasseurs en s'éloignant graduellement et de plus en plus de la mer. Les hommes, en criant et en brandissant leurs bâtons, en lançant de l'herbe et en avançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, poussent ce tas grouillant dans la direction de l'endroit où se fait habituellement le massacre. Cet endroit est éloigné parfois de quelques milles du point de départ, et plusieurs jours sont nécessaires alors pour y amener les ours marins. Si le troupeau pris sur le rivage est trop grand, on le divise en plusieurs bandes pour la commodité de la marche des animaux. Pour conduire un troupeau de 1000 à 5000 ours marins il faut de dix à quinze hommes.

Une fois arrivés à destination, les chasseurs laissent se reposer les malheureuses bêtes pour qu'elles ne soient pas échauffées au moment du massacre, car on prétend que la peau d'un animal fatigué et échauffé s'imprègne mal de sel et se détériore ensuite facilement. Pour la surveillance d'un troupeau de 2000 à 4000 "célibataires", 1 ou 2 hommes suffisent. Si le temps est clair et chaud, ou très pluvieux, le massacre est remis au lendemain, quelquefois même au surlendemain. Si, au contraire, le temps est favorable, on commence la tuerie après une heure de repos.

En s'approchant brusquement de deux côtés opposés on fait peur au gibier, qui se jette à droite et à gauche; on profite

de ce désarroi pour séparer du tas une bande de 20 ou 30 bêtes que l'on éloigne. 5 ou 6 hommes spécialement choisis pour l'abatage, s'armant chacun d'une longue massue, entourent ce petit groupe isolé. Les animaux, ainsi séparés du troupeau principal, ne tentent même pas de fuir ; quelques-uns seulement, faisant le simulacre de menacer les hommes, essayent deux ou trois bonds timides en avant. Fatigués, terrorisés, sentant leur faiblesse, sans aucun moyen de défense, les malheureux se serrent les uns contre les autres, se tassent, les têtes tournées du côté de leurs ennemis, et crient tout le temps en secouant nerveusement la tête et en montrant les dents.

Pendant ce temps les hommes les examinent très attentivement, et, aussitôt qu'ils aperçoivent dans le tas une proie leur convenant à tous les points de vue (âge, sexe, qualité de la peau), ils lui portent un coup mortel à la tête. Râlant et étouffant dans son sang, le "célibataire", assommé, roule par terre, le crâne fracassé, les yeux sortant de leurs orbites. Les coups se succèdent rapidement, les "célibataires" tombent les uns après les autres, et au bout de deux à quatre minutes les 30 bêtes forment un tas commun de cadavres. Sur ce tas sont couchés aussi ceux des "célibataires" qui ont été laissés vivants grâce à leur âge, ou à leur sexe, ou à cause de la mauvaise qualité de leurs peaux.

Harassés, affaiblis par les secousses nerveuses supportées, ils couvrent de leur corps, avec une sollicitude touchante, les cadavres des camarades déjà morts et ne veulent pas s'en séparer. La conscience d'un grand malheur irréparable se lit dans leurs bons et tristes yeux, remplis de larmes amères. Leurs meurtriers

impitoyables ne connaissent pas le remords et vous diront tranquillement qu'ils massacrent les ours marins depuis bien longtemps déjà, et que ces pauvres bêtes y sont habituées!

Ayant fini avec un groupe d'animaux, on en isole un second, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le troupeau capturé y passe. Pendant cette tuerie, les autres indigènes dépouillent les bêtes abattues et portent leurs peaux dans un hangar où des hommes spécialement désignés sont occupés à les saler.

La peau d'un ours de mer tué est immédiatement enlevée, puis portée dans un hangar, où se fait la salaison. On répand d'abord sur le plancher une couche de sel d'égal épaisseur que l'on recouvre d'une rangée de peaux étendues l'une contre l'autre, le poil en bas et les bords bien égalisés. Ensuite on répand sur ces peaux une autre couche de sel que l'on recouvre d'une seconde rangée de peaux étendues de la même manière, et ainsi de suite, en superposant toujours les peaux de la même façon entre le plancher et le plafond, et en remplissant le hangar de peaux salées qui y restent ainsi disposées de huit à douze jours : après quoi on les examine avec soin et on les sale de nouveau. Après une nouvelle salaison de quatre à sept jours, on les roule par deux en paquets de forme cylindrique. Ces cylindres sont ficelés et rangés dans la cale du navire qui les transporte à Londres, où les peaux sont, après un classement minutieux, vendues aux enchères publiques.

Combien cruelles sont les exigences de la mode!

— o —

LA FETE DES ROIS CHEZ LOUIS XIV

Louis XIV manqua rarement cette occasion de traiter sa cour avec magnificence. Au souper du 6 janvier 1684, il fit dresser, dans les grands appartements, quatre tables, chacune de onze dames et un cavalier, et une cinquième table pour les princes et seigneurs. A la sienne, il eut à droite la duchesse de la Vieuville, à gauche Mme de Gramont, puis successivement : Mmes de Montchevreuil, Colbert de Croissy, de Seignelay ; Mlles de Jarnac, de Biron, de Potier, de Rambure, de Ludres et de Clisson. Ce fut Mlle de Rambure qui eut la fève.

A la table du Dauphin, Mlle de Gontaut fut reine ; à celle de Monsieur, ce fut Mlle de Nantes ; à celle de Madame, le sort désigna Mlle de Chauseray, et à celle des princes, M. le Grand, duc d'Armagnac, fut roi.

On nomma, au dessert, des ambassadeurs et des ambassadrices qui allèrent de table en table proposer aux puissances voisines des alliances et des traités, et prononcer d'ingénieux discours. La toute belle chanoinesse de Ludres fut député pour complimenter M. le Grand et elle choisit Louis XIV pour chevalier d'honneur. Sa Majesté, s'étant approchée de M. le Grand, lui demanda sa protection. D'Armagnac la lui promit et ajouta très sérieusement :

—Je ferai votre fortune, si elle n'est pas encore faite.

M. le marquis de Dangeau fut choisi pour haranguer les cinq reines. "Il s'en acquitta d'une manière si tendre et si enjouée, tant d'esprit parut dans tout ce

qu'il dit, qu'on avait peine à croire qu'il eût trouvé de si jolies choses spontanément."

Satisfait du plaisir que ses invités avaient pris à ce divertissement, Louis XIV voulut le renouveler huit jours après, et cette fois la fève lui échut en partage. La duchesse de Chevreuse fut reine à la table du Dauphin ; Mme de Montespan, à celle de Monsieur ; la princesse de Conti, à celle de Madame ; le duc de Vendôme, à celle des princes. Mlle de Ludres,—autour de laquelle papillonnaient Vivonne, Vendôme, le chevalier de Sévigné,—fut encore ambassadrice avec la comtesse de Brégy, précieuse vieillie, mais toujours coquette et grande faconnière. Celle-ci dit au Roi "qu'une grande princesse implorait son appui pour tous les malheurs qui pourraient lui arriver pendant le cours de sa vie.

—Je le lui accorderai volontiers, répondit-il, pourvu qu'elle ne se les attire pas.

Cette "grande princesse" n'était autre que la fille de Mme de Montespan et du roi, Mlle de Blois, nouvellement mariée au prince de Conti ; celle qui, à Trianon, se relevait la nuit pour se divertir malicieusement à faire partir des pétards sous les fenêtres de Monsieur.

Comme l'on gardait le silence au commencement du repas, et que chacun semblait éprouver quelque gêne à prendre un air libre en présence du roi, M. le duc imagina "quelque chose d'enjoué, de galant", qui pût réveiller la compagnie. Il envoya chercher des flûtes, des hautbois, même des tambours, et tout ce qu'on put ramas-

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

ser d'instruments. Précédé de cette musique, il entra dans la chambre où étaient les quatre tables des dames, accompagné de ceux qui composaient la table des princesses et des seigneurs. Tous se tenaient avec des serviettes qu'ils laissaient pendre "en manière de festons". Le duc de La Ferté et M. le Grand portaient sur leurs épaules le plus jeune des convives, dont la tête était ceinte d'une sorte de turban ou couronne de bougies allumées, souvenir du "Bourgeois gentilhomme". Ce singulier cortège s'arrêta devant le roi, et tous chantèrent en chœur ces paroles d'un ballet de Molière :

Ah! qu'il est beau!
 Qu'il est beau, qu'il est beau
 Le jeuneveau!
 Qu'il va faire mourir de belles!

Le roi, que cette bouffonnerie avait mis en gaîté, "se communiqua familièrement à tout le monde, se faisant admirer par sa vivacité et sa présence d'esprit".

Cette gaîté du monarque tout-puissant se manifesta quelquefois cruellement dans des circonstances où elle ne témoignait que trop d'une grande sècheresse de cœur. Quand le séduisant Barbezieux, ministre de la guerre, mourut presque subitement à trente-trois ans, le 5 janvier 1701, beaucoup de dames eurent de nombreuses raisons de le regretter et crurent devoir se montrer le lendemain fort éplorées chez le roi, mais aussitôt qu'on eut tiré le gâteau, il montra une joie qui certainement voulait être imitée, et ne se contenta pas de crier: "La reine boit", mais "comme dans un franc cabaret", il frappa et fit frapper chacun de sa fourchette et de son couteau sur son assiette, charivari étrange qui eut de fréquentes reprises. Les pleureuses finirent par y faire plus de bruit

que les autres, et "les meilleures amies du défunt" en firent encore davantage par de plus longs éclats de rire.

Je termine par une légende, et je ne demande pas à mes lecteurs d'y croire plus que je ne le fais moi-même. En 1774, les trois petits-fils de Louis XV ayant tiré les Rois, la fève se trouva par hasard brisée en trois morceaux, dont chacun d'eux s'empara. Les faiseurs de pronostics ne manquèrent pas d'en conclure que les trois frères, âgés alors de vingt, dix-neuf et dix-sept ans, se succéderaient sur le trône, et, en effet, l'aîné, Louis XVI, fut roi la même année, et les deux autres furent Louis XVIII et Charles X.

— o —

UN CHAMOIS BLANC

On connaissait le merle blanc, on a vu des nègres blancs et des hirondelles blanches, mais de mémoire d'homme on n'avait jamais entendu parler de chamois blanc.

Depuis quelques mois cependant, on en avait signalé un dans la vallée de Weisstanneim (Suisse).

Pour éviter que cet animal, unique dans les annales de la zoologie, ne devint la proie de quelque braconnier, le gouvernement suisse ordonna de l'abattre.

Ce qui a été fait.

Aujourd'hui, empaillé par le conservateur du musée de Saint-Gall, ce curieux albinos est exposé dans l'établissement, où il provoque la curiosité des touristes.

— o —

L'étrange bandeau que celui de l'amour! Sans yeux pour les défauts, tout yeux pour les qualités, l'amoureux est le plus clairvoyant des aveugles.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pachá de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

L'ALMANACH DU SAMEDI

POUR 1916

EST MAINTENANT EN VENTE.

C'est un livre appelé à rendre de grands services dans toutes les familles et que l'on peut se procurer pour

10 CENTS

chez tous les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 200 St-Laurent, Montréal.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMÉRICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

The Canadian Advertising

L I M I T E D
AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

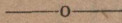
REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

LES VICTIMES DE LA MODE

L'HÉCATOMBE DES ANIMAUX A FOURRURES



Les belles fourrures sont de plus en plus à la mode et malheureusement de plus en plus chères. Si encore elles étaient toutes authentiques! Il s'en faut de beaucoup. La chasse en Sibérie, au Canada, aux Etats-Unis et même ailleurs ne pourrait suffire à fournir l'énorme stock de peaux de bêtes exigé par la consommation mondiale. Les peaux de chats et surtout de lapins travaillées avec un art merveilleux fournissent le complément. Récemment, la mode a admis la fourrure très jolie d'un petit animal qu'elle avait jusqu'ici laissé bien tranquille dans ses forêts d'Australie · l'opossum.

Les très belles fourrures, comme celles de la zibeline, du renard argenté et de la loutre de mer, ne perdent jamais leur valeur. Les autres, suivant une vogue très capricieuse, subissent des hausses considérables ou des dépréciations très sensibles. L'hermine monte depuis très longtemps. Sur les bords de l'Obi, il y a quinze ou dix-huit ans, les Ostiks la vendaient à raison de 25 kopecks (12 centins). A la foire d'Irbit, en 1912, le prix variait entre \$1.04 et \$1.44 la pièce.

Le petit gris aurait au contraire une tendance à baisser, heureusement pour lui, car ce gentil animal, moins traqué, aura le temps de se... refaire, en attendant. Certains districts de Sibérie n'ont pas été absolument dépeuplés d'animaux à fourrure précieuse par des chas-

seurs imprévoyants. Il est vrai qu'avec la peau du lièvre blanc, dont les réserves en Russie d'Asie sont inépuisables, on imite à s'y méprendre celle des animaux plus rares. A la foire d'Irbit, il s'en vend plus de 750,000 que la baguette magique des fourreurs transforme en hermine.

Il existe des renards noirs, et aussi des blancs, très loin, au Nord, et même des bleus dans les régions polaires, d'un bleu extraordinaire. Seulement, les blancs ne le sont qu'en hiver, et en été les bleus reprennent leur pelage roux naturel. Pour prendre la zibeline, ce joli petit carnaquier, brun marron, au moment où sa fourrure est véritablement belle, il faut la chasser en hiver, c'est-à-dire dans des conditions extrêmement pénibles et périlleuses. Trente ou quarante chasseurs se réunissent pour une expédition de plusieurs mois. La zibeline se prend au filet, au piège, ou bien on la chasse dans son terrier comme le lapin. Aucun gibier n'est plus fuyant, plus rusé, plus souple et plus agile, mais quand les peaux sont de belle qualité, les chasseurs épuisés par un long séjour dans la Sibérie la plus occidentale rapportent une petite fortune.

Le chinchilla n'habite pas les terres froides, comme on le croit souvent. C'est un mignon petit écureuil très pacifique et qui s'apprivoise facilement. Il vit surtout en Amérique du Sud, sur la côte du Pacifique. Santiago et Valparaiso sont les



EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal
Le Spécialiste BEAUMIER
 A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue Sainte-Catherine Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?

— LES —

Tablettes LeRoy

SONT EFFICACES

Pour combattre l'Obésité ou l'excès d'Embonpoint et tous les Maux qui accompagnent l'Obésité

TELS QUE :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES ! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé Gratis, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montréal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Téléphone Lasalle 1186



DANSEZ SANS REDOUTER LA TRANSPIRATION, GRACE A **L'ODORICIDE**

Songez au soulagement d'en être délivrée en aucun temps. Vous pouvez conserver vos corsages sans taches, avec leur fraîcheur et leur délicatesse et sans l'emploi de sous-bras.

Deux applications par jour, matin et soir, vous soulageront complètement de la transpiration excessive des mains ou des pieds qui sècheront naturellement et sans aucune odeur.

L'ODORICIDE

EST INOFFENSIF. TROIS GRANDEURS, 25c, 50c et \$1.00.

JULES LEROY, fabricant. BOITE 2094, MONTREAL, CAN.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964c, Notre-Dame Est, Montréal, Can. Téléph. Lasalle 1186



principaux marchés de cette fourrure aux tons si délicats qui eut sa grande vogue. L'impératrice Joséphine la préférait entre toutes. Elle a beaucoup baissé aujourd'hui dans l'estime des élégantes.

Donnons maintenant quelques chiffres de la dernière saison de chasse en Russie.

Les écureuils viennent en tête du tableau. On en a tué 4,525,300. La martre zibeline a fourni 12,250 peaux. L'année précédente elle avait rapporté un bénéfice net de 500,000 dollars, beaucoup de peaux s'étant vendues \$200.00 pièce.

Comme complément à cette liste figurent 200,000 hermines (lisez lièvres blancs); 1,500 ours blancs, 180,000 skunks (putois rayés), 100 renards bleus et 16,500 loups gris.

Toutes les peaux n'atteignent naturellement un prix très élevé qu'en passant par les mains de nombreux intermédiaires.

Généralement ce n'est même pas contre de l'argent que les trappeurs yakoutes les échangent, mais contre des objets de première nécessité.

Dès la fin de l'hiver, les grands marchands russes envoient dans le Nord des représentants, sortes de commis voyageurs qui circulent en traîneaux sur la neige. C'est un métier qui ne s'apprend que sur place et lentement. Il faut savoir juger rapidement la qualité, la beauté des peaux, discuter adroitement avec les Yakoutes et les Toungounzes qui sont rusés et finauds, mais le marchand ne fait jamais une mauvaise affaire. Quelle valeur ont en effet les armes à feu, les couteaux et les différentes marchandises qu'il donne aux chasseurs auprès des fourrures séchées qu'il ramènera à pleins traîneaux, en longues caravanes.

DECLARATION D'UN OFFICIER ALLEMAND PRISONNIER

Interview d'un général allemand prisonnier des Russes :

Mais qui pouvait penser que nos prévisions s'écrouleraient si tragiquement ! L'Italie était notre alliée, l'Italie devait rester neutre : qui pouvait se douter que Liège "boufferait" (aupprit) quarante mille hommes et que nous perdriions en Belgique les deux semaines les plus précieuses pour toute la guerre ! Qui pouvait penser que la Bulgarie ne se jetterait pas sur la Serbie, que la Turquie attendrait trois mois avant d'agir et que le Japon se joindrait à vous ? Qui pouvait prévoir tout cela ! Nous savions l'existence de troubles ouvriers dans tous les grands centres de la Russie ; même quand le président Poincaré était à Pétrograd, des barricades arrêtaient les tramways dans les rues. Nous avions encore d'autres renseignements et tout d'un coup... cet enthousiasme, cette union de toutes les classes de la Russie ! Nous avions pensé que l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Bulgarie, la Turquie et le Japon, peut-être même la Chine, combattraient contre vous et la France, et alors personne ne doutait que nous serions vainqueurs. Nous comptions nous débarrasser de la France en un mois, pendant que l'Autriche maintiendrait la Russie ; ensuite la Russie aurait été forcée de combattre sur tout le front... Et nos alliés les Autrichiens ! Je ne devrais pas le dire, mais ils n'ont point justifié nos espérances. Mais vous autres, sans vous flatter, il faut avouer que vous avez dépassé notre attente.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

QUELQUES COUPLES ROYAUX

Les rois et les reines ne se marient point comme le commun des mortels. Leurs convenances personnelles n'ont rien à faire dans les unions qu'ils contractent et, bien qu'on ne manque jamais, chaque fois qu'on nous annonce de prochaines fiançailles, de nous dire que c'est le dénouement d'un beau conte bleu, d'un touchant roman d'amour, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir.

Aussi ne faut-il point nous étonner que ces couples soient souvent si mal assortis — au point de vue physique s'entend — car au point de vue moral, nul n'ignore, n'est-ce pas, que l'accord le plus parfait ne cesse de régner entre conjoints couronnés, qu'ils soient empereurs, rois ou simples princes régnants.

Donc, c'est au seul point de vue physique que les époux royaux sont disparates.

Le roi Alphonse d'Espagne n'est pas ce qu'on peut appeler un homme petit, cependant à côté de la reine Victoria, qui est très grande, il paraît d'assez courte taille.

L'accession d'un nouveau monarque au trône de Grèce vient d'allonger la liste de ces majestés mal appareillées.

L'actuel roi de Grèce a, en effet, près de quatre pouces de moins que sa femme, la soeur du kaiser.

Celui-ci, d'ailleurs, est très sensiblement plus petit que sa femme. La différence est si visible que, lorsqu'on les photographie ensemble, l'impératrice prend la précaution d'être assise pendant que Constantin reste fièrement debout.

La tsarine a une demi-tête de plus que Nicolas II.

Quant au roi d'Italie, c'est bien sim-

ple, il arrive à l'épaule de la reine Hélène!

Il semble bien que seuls les couples royaux de Norvège et de Belgique soient dans les proportions normales, c'est-à-dire que le mari est plus grand que la femme.

En ce qui concerne le roi de Belgique, il a plus de six pieds de haut, et il serait bien difficile à sa femme, à moins d'être une géante, d'être plus grande que le roi le plus grand de l'Europe!...

— o —

LA PECHE AUX MILLIARDS

Je vais vous fournir gratuitement un moyen de faire fortune. Et quelle fortune. Exprimée en francs, il vous faudrait plusieurs tranches de trois chiffres pour en écrire le montant!

Mon moyen est des plus simple. Jugez-en.

L'eau de mer contient en dissolution du radium, qui est bien le corps le plus coûteux que l'on connaisse, puisqu'un milligramme du précieux métal représente déjà une fortune.

Or, des savants, dont c'est le métier de calculer les choses très compliquées, nous affirment que l'eau des océans contient 20,000 tonnes de radium.

Comme la tonne de radium vaut, si l'on prend pour base sa valeur commerciale actuelle, 392,000,000,000 fr., une simple multiplication vous permettra d'établir que ces 20,000 tonnes vaudraient, à quelques sous près, 7,840,000,000,000,000 frs !

Il y a de quoi exciter le zèle de nos inventeurs!

Supposez qu'un chimiste de génie trouve

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

un moyen pratique et économique d'extraire de l'eau de mer la dixième partie seulement du radium qu'elle contient!

Rockefeller et Carnegie ne seraient que des mendiants auprès de lui! S'ils jonglent avec les millions, lui jonglerait avec les milliards!

Mais ce chimiste de génie viendra-t-il jamais au monde? Il est permis d'en douter.

— o —

UNE BONNE LEÇON

Le roi d'Italie sait rappeler leur devoir aux fonctionnaires négligents d'une façon qui ne manque pas d'esprit.

Un jour, un des chefs de la voirie publique, fut averti qu'à telle heure une voiture de la cour viendrait le prendre à son domicile pour le conduire au château royal. Tant d'honneur n'était jamais échu au fonctionnaire qui, tout en construisant des châteaux en Espagne, s'habilla en grand gala et, plein d'orgueil et d'impatience, attendit l'équipage impérial, lequel arriva à l'heure dite.

Et alors il se produisit une chose inénarrable.

Le cocher—il avait plu dans la matinée—avait reçu l'ordre d'amener le fonctionnaire au château, en passant par toutes les rues éventrées, en lançant la voiture dans toutes les ornières, tous les trous, toutes les crevasses des routes qui y conduisent. Et il n'y manqua pas, le brave cocher. Ce fut une course folle. A l'arrivée, chevaux, voiture, automédon et fonctionnaire ne formaient qu'un tas de boue.

Sur le seuil de la porte du château se tenait un archiduc, qui avait du mal à garder son sérieux. Tout honteux, le fonctionnaire descendit et pria d'excuser le

négligé de sa toilette.

—Ce n'est rien! s'écria l'archiduc, Sa Majesté le Roi arrive tous les jours dans le même état!

Quelque temps après, les routes étaient devenues carrossables.

— o —

LES HEROS IGNORES

Lisez le récit de ce fait d'arme admirable :

“Dans les Vosges, une batterie de 75 prenait position près d'une fabrique quand une pluie de marmites vint la paralyser avant qu'elle ait pu entrer en action. Le lieutenant, les sous-officiers, tous les servants, moins un, tombent : vingt-quatre chevaux sont tués. Avec ceux qui restent, les conducteurs réussissent à emmener les caissons, sauf deux, dont les roues sont brisées.

“Une des pièces a pourtant pu être mise en batterie. L'unique servant survivant est rejoint par un des brigadiers chargé des canons. Sans ordre, sans chefs, de leur propre initiative, ces deux hommes se mettent à tirer avec un beau sang-froid toutes les charges remplissant les deux caissons hors de service : en tout cent quarante coups.

“Le dernier projectile envoyé, ils enlèvent la culasse de la pièce, allument leur cigarette, la fument les mains dans les poches, excitant l'admiration d'un colonel d'infanterie, séparé d'eux par un ruisseau encaissé et profond, qui charge son officier d'ordonnance de les rejoindre et de prendre leurs noms pour les faire citer à l'ordre du jour, quand une marmite de 105, éclatant devant eux, les décapite l'un et l'autre.”

Quel Homère chantera ces actes sublimes ?

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(Crème de Beauté)**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal



La Garantie d'une plus Grande Satisfaction
EXIGEZ-LA SUR TOUTES LES MARCHANDISES
EN CUIR.

Malles - Valises - Harnais - Etc.
QUE VOUS ACHETEREZ.

— — — — —
 C'EST LA MARQUE DE COMMERCE DE LA MAISON

Lamontagne Limitée.

LES PLUS GRANDS FABRICANTS AU CANADA DE

MALLES, SUIT CASES,
SACS DE VOYAGES, VALISES,
SACS A MAIN,
ARTICLES DE VOYAGES, ETC

TOUJOURS EN MAIN ASSORTIMENTS COMPLETS d'articles en cuir
 de toutes sortes, porte-monnaie, portefeuilles, porte-musique, bourses,
 nécessaires de voyages, insignes militaires, etc.

A NOS TROIS MAGASINS
L'ALLIGATOR - BAZAR DU VOYAGE

413 STE-CATHERINE OUEST

452 RUE STE-CATHERINE EST

ET MAGASIN
 DE GROS

BLOC BALMORAL — 338 —
 NOTRE - DAME OUEST
 PRES DE LA RUE MCGILL, MONTREAL